

1956-1961

✓

1956 (suite)

1

15 juillet - Capvern. Semaine de départs et de voyages. Mardi soir, nous embarquons ~~Mardi~~ pour l'Angleterre, à St Malo. Première séparation pour une durée un peu longue, prélude aux autres, qui viendront: loi de la vie. Nous avons eu le temps d'enfermer un peu dans la ville et sur les remparts. Le Grand-Bé était isolé par la marée, mais, dans la lumière très pure du soir, on distinguait le tombeau, à l'épaulé de l'île, méditant. Au retour, l'eau avait recouvert, dans l'estuaire de la Rance, des fonds que nous avions trouvés libres en venant. La lumière s'y posait toute en nacre ou en pastel, suivant les lieux. - Fraîcheur de toutes ces forêts.

Mercredi matin. Départ à notre tour. Par Chateaugiron, dont la silhouette est assez fière, et La Guerche, nous gagnons Angers. Paysages peu significatifs, plaisants d'ailleurs. En approchant de la ville, nous trouvons la route bordée de spectateurs, non pour nous applaudir, heureusement, car on craindrait de pleurer à ces larmes. Le peuple béat et béant attend le Cour de France, dont il n'apercevra qu'une grappe de coureurs, en un

instant défecte. Héroïques, ces gras ou ces maigres, harcelés de leurs enfants, fondent au soleil. D'Angers, fort encombrée, je n'aperçois guère que les tours du château, sous lequel je vine. Ville à revoir.

Le début de l'après-midi nous voit longer la Loire, sur sa rive droite. Sarges paysages, route surhaussée, bordée de très près par les maisons, souvent fleuries. Là-dessous la lumière de la vallée, telle qu'elle n'existe nulle part ailleurs, avec l'ampleur qu'elle donne aux cieux et les reflets argentés entre les profondeurs successives des paysages. Saumur: la rive gauche, les maisons creusées dans la falaise. Montsoreau. Fontevault: abbaye et prison centrale, paisible au regard, sinon pacifiante pour les coeurs rebelles! Premier contact avec le Roman poitevin: le meilleur sans doute que l'on puisse prendre. La cuisine des moines, en temple rond, d'un équilibre intérieur particulièrement harmonieux, fait penser, par quelque subtile analogie, mais un peu obscure, aux petits sanctuaires monolithes de l'Inde. L'église doit peut-être à sa nudité de paraître grande et pure. Elle satis fait: l'âme s'y trouve naturellement dans le repos. Le cloître, mi-ogival, mi-renaissance, est plus dégradé. On n'y reste pas assez longtemps

pour entrer dans son intimité. Et partant de laines grilles, des gardiens avec de grandes clefs. C'est Napoléon qui a commis le sacrilège d'introduire la réclusion forcée à la place de la retraite volontaire, démarche de pensée bien pleine de sens et prophétique de nos âges. Et qui construirait aujourd'hui une cuisine en forme de chef d'oeuvre?

Poitiers, haut perchée sur sa colline et parcourue des vents, déçoit un peu. Notre Dame la Grande a peut-être été trop souvent reproduite pour que l'effet de surprise puisse jouer. L'intérieur étroit, trop rempli des mille laideurs qui défigurent nos églises, encore barbouillé dans la nef d'horribles couleurs, est un peu pénible. La cathédrale a perdue son ampleur, les bleus de ses vitraux, la blancheur étonnante que conservent les pierres du pays. Le Baptistère St Jean, sous certains angles du moins, a une allure encore romaine, ce qui implique un peu de sécheresse, ~~mais~~ une solidité massive, ~~mais~~ de peu de grâce mais non sans force. Ste Radegonde frappe surtout par le culte de la Sainte. La crypte est trop noire pour que l'on distingue bien le sarcophage, trop claire encore pour être vraiment une grotte sacrée. Partout ~~en~~ des ex-voto uniformes tapissent les murs. Ils témoignent d'une

piété fervente, souvent exaucée, faut-il croire.
Mais ce témoignage est sans couleur et sans accent.

Jeudi. Nous arrivons à Angoulême, par des
campagnes chaudes et plates. Les vieilles tours
insérées dans l'Hôtel de Ville permettent mal d'
évoquer Marguerite. Son aînée, après tout, n'est pas
là. La Cathédrale en revanche, malgré les retouches
modernes, satisfait complètement, tant par sa fa-
çade que par son intérieur. C'est un Roman aéré,
lumineux, méditatif.

Sur le chemin de Périgueux, où l'on retrouve avec
plaisir des collines et des bois, nous nous arrêtons à
Brantôme. Son prieur n'est pas de mes auteurs fa-
voris; je le connais peu. Son prieuré, hélas, a beau-
coup changé. Mais il reste l'église, le pavillon du
bord de l'eau, le pont coulé et les balustrades, les caux
de la Dronne peignant leurs longues herbes, les
vieilles maisons du bourg — pour moi, la nostalgie de
ces bénéfices ecclésiastiques qu'aucune bourse mo-
derne n'a jamais remplacés.

Périgueux serait peu de chose, ~~même~~ même dans
sa vieille ville, où les ruelles ont plus d'honneur que
de charme, sans la présence de Saint Front, flan-
qué des restes de l'Eglise Latine et de son cloître. Il
a des plans et des lumières, la pureté des volumes,

le repos des espaces ont-ils jamais été portés plus
loin? Art abstrait et spirituel à la fois, dont la secrète
expressivité n'a jamais été retrouvée.

La journée de vendredi, après la visite de St
Front, nous a fait descendre sur Bergerac, à travers
des collines boisées harmonieuses, presque grandes
par moments. Déjà une frange montagnarde. Nous
n'avons plus eu qu'à nous laisser porter par la
Dordogne pour arriver à Castillon, où nous retrou-
vons Fr. et Curia Bonjean.

Un jour et demi de conversations, de souvenirs,
d'évocations marocaines, mimées avec le génie
oratoire de Curia, coupé, le samedi matin, d'une
visite au château de Montaigne, tout proche. Après
avoir parcouru les bords de la rivière, qui ont de la
grâce avec un soupçon de volupté, puis les vignobles
sur les pentes, on croit avoir saisi déjà les corres-
pondances entre le sol et le génie de Montaigne.
Sa tour, bien délabrée, bien rustique, ignoblement
couverte de graffiti, n'a conservé, comme empreinte
directe, que les sentences des pontres. Mais c'est un
beau poste de guet, tant sur l'intérieur du château
que sur les campagnes, et cette disposition circu-
laire, c'est elle-là même de son habitant, qui reçoit
la lumière de tous côtés et répand de même son

esprit. Puis, quand on est allé jusqu'à la terrasse du fond, quand on a découvert ces lianes de forêts encore denses, qui nourrissaient les corps et les bandes d'hommes de guerre, on achève de connaître Montaigne par son côté plus secret: celui des chevauchées et des embuscades, l'homme fermé sous le penseur fluctuant. Stimable retraite, sanctuaire des études - mais aussi les interminables nuits des hivers, la guerre à la porte et jusque dans la cour. Ce n'était pas sur quelque vague épicurisme que l'on pouvait vivre là en certaines heures. Il y a, au plafond, *ΟΙΚΟΠΟΙΟΙ*, mais la chapelle est en bas, et le passage dans le mur pour que les paroissiens de la messe montent jusqu'au malade. Je trouve tout naturel qu'on lui ait élevé un petit monument au chevet de ~~l'église~~ sa paroisse.

Puis nous avons repris la route, traversé par ses portes médiévales la bourgade de Sauveterre, gagné la Ganne à Langon et retrouvé des routes déjà connues.

24 juillet - Nous avons peu à peu refait le tour de nos "possessions": la ferme abandonnée, le pré plus proche. Nous sommes retournés à Bagneres, sans plus d'enthousiasme que la première fois. Mais

le soleil est rare, le vent maussade. Il faut se confier souvent à la lecture. Nerval et le "Voyage en Orient": une déception; ni la vérité, ni le rêve purs. Ni grande sensibilité au monde extérieur, ni profonde curiosité pour les âmes; ou bien ni l'une ni l'autre n'ont trouvé leur pleine expression. Quand le délire ne le tient pas, N. est un être vulgaire. Le reste n'en est que plus merveilleux.

28 - Cravé ~~dans~~ au bord du bois de hêtres et de chênes, au dessous du château de Mauvezin, un pré en pente où, à l'ombre d'une haie, il est possible de contempler longuement le Pic du Midi et toute la chaîne avoisinante. C'est une fin de journée toute en vibrations de soleil et d'air transparent, une des plus belles de cette semaine, qui en a eu peu.

Autre déception avec les "Illuminés". Sauf quand il parle de la Femme-Divinité, des prisons ou des cavernes, qu'il touche aux grandes hantises de sa vie intérieure, G. de N. est pénétrable ou banal. Son être n'a pu prendre possession de lui qu'en brisant le personnage folot dans lequel il était enfermé. Mystère de ces "descentes", qui rompent les uns, grandissent les autres.

2 août - Nous sommes retournés hier à Lourdes. Malgré tout ce qui peut déplaire en ce lieu, et jusque

6
dans le sanctuaire même (cette accumulation d'églises qui résent sur la grotte, comme pour contenir la lumière qui en sort) c'est un reposoir où l'on retourne avec le sentiment d'y puiser des forces. Quand, dans l'intervalle des prières ou après la procession du Saint-Sacrement, le silence règne autour de la grotte, on n'entend plus que le bruit des pas, jamais interrompus, qui se pressent pour entrer - à croire que l'humanité entière ne va cesser de défiler. Souvent les fidèles, d'un geste combien de fois millénaire, touchent le rocher. D'autres vont boire tout le long de la falaise, aux bouches multiples qui déversent l'eau. Et il y a le vent, autre mouvement de vie, qui ranime les eaux et les fondations. Le sol parle plus haut que les cantiques : les puissances souterraines remontent pour confluer avec celles de l'esprit. La solitude serait là extraordinaire. Les foules, en tout cas, ne sont pas pénibles. Leur démarche a un sens : ce n'est pas si souvent le cas des grands rassemblements modernes. Il y avait là, avec un pèlerinage de Neuilly, une Indienne en sari, déjà un peu âgée, d'un type sec à la Gandhi. Il était bien qu'elle fût venue. J'imagine que c'était une chrétienne,

9
puisqu'elle a suivi la procession. Mais d'autres, qui ont ~~plus~~ préféré d'autres voies, peuvent pèleriner aussi en toute fraternité. Ce que Bernadette, qui ne savait certainement rien du monde religieux en dehors de son église, n'avait point prévu ; mais j'espère qu'elle n'en serait pas offusquée.

7 août - Limoges - Nous sommes partis hier matin des Pyrénées sous une pluie qui nous a suivis jus qu'à Agen. Des campagnes boisées, presque désertes sous les averses et ce ~~jeudi~~ ^{lundi} matin. Un arrêt à Comolun, pour voir la cathédrale, secondaire mais sobre, où Bossuet aurait pu prêcher (mais il n'a pas occupé son siège). Agen désolée : la cathédrale souffre d'un affreux barbouillage qui recouvre même parfois les chapiteaux romans du chœur. Le Musée, qui occupe de vieux hôtels, ainsi sauvés de la ruine, est en partie délabré, en partie ~~de~~ modernisé. Quelques Goya de la période sombre, dont le portrait du peintre bien connu, qui ne perd rien à ses noirissures, car la figure n'en prend que mieux sa puissance, venue du dedans de l'homme lui-même. Une tête de saint ou de moine d'un "caravagiste" espagnol inconnu, forte. Un Tiepolo (peut-être trop nettoyé)

très "moderne". Et le cortège habituel de bonnes œuvres secondaires mais solides, de Camille de Lyon à notre XVIII^{es}. Puis une marée de peintres français du XIX^e, où il faudrait un tri sévère, pour isoler un Sisley, deux Boudin, un Tonain (teinté de Degas). Et part quoi la ville est désespérément dépourvue de grâce.

Un paysage plus sec (non parce qu'enfin la pluie a cessé, mais pour des causes géologiques) de collines et de vastes plaines nous a ramené à la Dordogne et à Bergerac, où nous sommes arrêtés.

- Repartis aujourd'hui la route de Bergerac à Périgueux, une des plus plaisantes que nous ayons parcourue. Un arrêt pour revoir Saint-Front. De nouveau des vallées et des hauteurs verdoyantes. Dejeuner à Chalus. Un les tours de Richard Coeur de Lion: architecture rustique, mais qui garde de l'allure dans ses ruines.

Enfin Limoges. Un beau musée: émaux, exposition de sculptures du Moyen-Âge, tirées de la région, beaucoup plus intéressantes que celles de Bretagne, notamment la Pénne le mois dernier.

Cathédrale en partie "flamboyante", très élanée, sobre en même temps, avec une tour unique un peu sévère, d'une pierre vivante. Bel ensemble de jardins au dessous. - Dans la ville, assez vieille, St Michel aux Lions et St Pierre, de plan à peu près carré, la première avec des piliers très minces contrebalancée par la seconde, où ils sont au contraire particulièrement épais.

10 août - Rentrés depuis hier à midi. Partis de Limoges, où nous n'avons pas pu trouver ou su découvrir dans les magasins des porcelaines vraiment à notre goût, nous avons fait notre premier arrêt, le 8, à Bellac, en l'honneur de Giraudoux, après avoir traversé des collines brisées et pleines de pâturages riants. L'Hôtel de Ville de Bellac, qui tient encore de la maison fortifiée, bien qu'il soit du XVII^{es}, est entouré d'un jardin harmonieuse, où le vent et le soleil jouaient à la fois autour du monument récent. Tout près on élève des maisons neuves, ouvertes à la lumière, qui contrastent avec les vieux quartiers assez misérables (comme ceux de Limoges et de Périgueux). La maison natale de G., au bord de la route, est assez délabrée et ne

10
prédipose à la poésie que dans la mesure où l'on
veut fuir la laideur. Très peu de temps après Orlé-
ans, le paysage se transforme, s'aplatit, se couvre de
maisons que l'on achève, prend le type portevin.
Nous contournerons Portiers et déjeunerons à Min-
beau. Nous refaisons jus qu'à Saumur le chemin
parcouru et nous ~~arr~~ nous arrêtons là. Vieille
ville, avec des maisons anciennes, dont quelques-
unes ont du caractère, mais dont beaucoup, sou-
tiennent encore la société balzacienne. Le château,
plus étroit que l'on ne pense en le voyant de loin,
a quand même de la grâce dans sa cour intérieure.
Surtout il offre sur la Loire, de tous les côtés,
des vues extrêmement attachantes. Ce sont les
paysages des grands Lignes d'Heures des X^e et
XVI^es. sortis de la page, aérés, animés (le soleil
ne nous avait pas quittés depuis Limoges): les
bleus des bords, les verdures, la lumière de l'
Anjou et de la Touraine, civilisée, aimante. Quelle
demeure, si elle n'était livrée à des foules trop
denses, pleines de bonne volonté d'ailleurs! Le
musée du Bas contient de très belles pièces de
faïences et de porcelaine, quelques meubles et

73
de vieux livres, le tout semé avec goût de grands
berqueto très frais. Au dessus le Musée du Cheval,
plein de bonnes intentions un peu scientifiques et
de naïveté, est un fidèle miroir des militaires qui
l'ont conçu. Un aussi Notre Dame de Mantilly et
ses tapisseries. Quelle frappante décadence lorsqu'
au XVII^es. on confond tapisserie et peinture!

Hier matin, en remontant la Loire par la rive
gauche, nous avons une des plus belles surprises
de notre voyage en découvrant l'église romane
de Lunault. Encore une œuvre des moines, dont
on ne dira jamais trop l'inspiration et la grandeur.
Quels hommes! Quelles œuvres! On ouvre le battant
de porte rustique, et l'on découvre une nef immense
de cette pierre blanche du pays qui ne s'altère
pas avec les siècles et qui, dans les fonds, sous les
lumières obliques, paraît rosir. Presque vide, et
sa beauté n'en est que plus pure. La lumière a
été dosée, derrière le chœur, de façon à donner aux
piliers du fond un relief et à leur derrière eux une
profondeur spirituelle. C'est une église où la prière
est naturelle, où l'âme s'élève sans se déchirer
à des laideurs humiliantes.

Souvent des rues sur la Loire et, jusqu'à Angers, toujours, la lumière du pays. Nous en sortons assez tôt sur la route de Chateaubriant que nous avons choisie cette fois, peut-être plus plaisante que celle de l'allée, mais qui reste tout de même aussi dépourvue de vrai charme que les habitants.

16 août - Le beau temps assez souvent revenu et le désir de promener la jeune Anglaise qu'a ramenée notre fille nous ont amenés à revoir quelques lieux qui nous sont chers : les Rochers, Combourg, le Menhir de Champdolent, Dol. Le plein été n'est pas toujours le moment le plus favorable pour des lieux qui ont besoin d'accent. Le menhir était un peu assombré. Mais la cathédrale de Dol, avec ses voûtes aiguës et le paradis de son vitrail terminal, connaissait des beautés nouvelles. A Combourg, c'était la procession du 15 août : ~~jeunes~~ communiantes en robes blanches, femmes, hommes, clergé, une statue dorée de la Vierge portée par deux femmes, qui s'arrêtait devant d'autres statues semées sur le parcours. Tout cela assez laid : hommes, femmes et statues. La médiocrité de ces dernières, la pauvreté des cantiques français, les faces peu expressives, tout me redonnait cette

impression d'idolâtrie, au sens profond du mot, qui m'avait tant choqué dans ma jeunesse. Pourtant s'il est une partie du culte catholique que je sois porté aujourd'hui à partager, ce serait bien celui de la Vierge. Mais il faut le porter plus haut. Il était difficile de ne pas penser en même temps au "Génie du Christianisme", aux processions ruotiques qu'il chante. Elles étaient sans doute, plus ingénues, plus ferventes peut-être, au temps du Vicante et de son enfance. Et il les revoyait telles qu'il les avait senties, lui-même, enfant. Aujourd'hui, dans ces mes goudronnées, entre les automobiles, ce spectacle n'appartient ni à notre temps, ni à une antiquité majestueuse. Il est ~~une~~ ^{une} vétusté, seulement.

20 - Nous sommes allés hier après-midi jusqu'à la forêt de Sainjont. Brocéliande ? Hélas, dans ces futaies récentes, dérées, où s'enfoncent des voies droites où l'on peut accéder en voiture, comment retrouver la légende arthurienne ? L'étang du Sas du Houx est harmonieux, ~~mais~~ plein de ciel, humain. Justement, cette humanité empêche de retrouver Merlin sur ses bords et les sortilèges de Viviane. Il faudra chercher là des coins plus sauvages et des temps moins riants. Mais surtout il faut

fermer les yeux et effacer l'œuvre de l'homme, dont le courage et l'ingéniosité vont si souvent à l'encontre de la noblesse et de la pureté.

30 août. Dans un répit entre deux "dépressions" visite à Châteauguion. C'est encore un bel ensemble que le château, non seulement sur l'horizon, mais vu du bord de la petite rivière. On a su manier harmonieusement, au ^{XV}^e siècle, un corps de logis haut dressé, à galerie ouverte, et la tour qui, elle-même, fait équilibre au donjon isolé. On regrette que ce soit en partie à l'abandon et que l'intérieur, d'où l'on aurait de belles vues, soit inaccessible. Bien sûr, il serait difficile, en France, de soigner également toutes les vieilles pierres. Pourtant elles sont tirées de notre chair même et c'est quelque partie de nous qui périt quand elles se détruisent. - Devantant: une vieille croix toute usée, une pierre tombale dressée contre le mur de l'église, avec une silhouette de noble dame sous sa coiffe, sans nom, - d'autant plus chère.

2 sept. - Un long rêve, cette nuit, un peu pénible. Dans des rues qui sont à Paris (sans ressembler beaucoup à Paris) je marche dans le même sens que des Marocains, la plupart habillés misérablement, à l'euro péenne. L'un d'eux, à type chleuh très brun, m'interpelle au passage, comme il arrivait autrefois

à Rabat: «i achelhai», puis «hady». Le titre m'inquiète, car tous ces passants ont des mines hostiles; je ne réponds que d'un signe et marche plus vite. ^(X)ailleurs, à une terrasse de café, avenue d'Orléans (mais une avenue méconnaissable), un vieux raï attablé avec sa troupe de petits danseurs, en jellaba, mais avec des berets de marin comme on en mettait aux enfants chez nous. (Les berets viennent d'un texte d'A. Gide, que je viens de relire, où il dit combien il aurait été heureux d'en porter dans son enfance; l'association d'idées est facile à rétablir). Je me prends ensuite sur une place envahie par le bruyard. Enfin, en pleine nuit cette fois, j'arrive sur un criement de pistes cimentées, relevées aux tournants, éclairées au ras du sol, et qui constituent, singulièrement, la place St Pierre de Montbruge. C'est alors qu'une voix claire, sortie je ne sais d'où, dit très haut: «Tout commence à Bethléhem!» Sur quoi je me suis réveillé.

^(X) Plus loin, deux ou trois d'entre eux me serrent la main avec une politesse volontairement dérisoire. Un d'eux crache ensuite à sa droite. Je lui dis quelque chose comme: «Tu vois que je ne comprends pas?» Je note aussi, parmi les raisons qui me font passer

le pas, le sentiment, sans doute juste, que je ne pourrais plus aujourd'hui dire grand chose à ces Chleuhs dans leur langue.

Sans doute, pour le monde auquel je pensais, bien des choses commenceraient à Bethléhem. Mais il lapiderait Jésus, surtout en ce moment. - Je me suis retrouvé avec l'envie de relire l'Evangile de Jean, sur lequel il faudrait refaire la théologie chrétienne.

8 sept. - Enfin les pluies sont restées en suspens hier et nous sommes allés au dt^e Saint-Michel. Nous l'avons revu sous diverses lumières: des nuages bas et ~~par~~ rapides, qui ont donné une maigre averse; des soleils humides, mais qui ont pris vers le soir une lumière plus chaude. Des jardins, nous avons ^{gouté} ~~apprécié~~ l'abbaye sous des angles nouveaux, très soisésants, très beaux, jusque dans les grandes falaises de maçonnerie. Et, d'en haut, nous avons découvert la chapelle St Aubert. Il faudrait plusieurs saisons pour apprécier tous les visages de cette vivante, une vie pour la connaître.

27 sept. Deux fois, dans cette quinzaine, le baccalaureat m'a retenu plusieurs jours à Quimper. Journées en elles-mêmes assez moroses, comme

celles qui sont consacrées à un travail inutile et d'ailleurs trop intermittent pour occuper tout le temps. Mais j'ai eu ainsi l'occasion d'approcher ~~celles~~ davantage la vraie Bretagne. Ses paysages commencent à s'animer, à prendre de la couleur dans leurs lointains, aux abords de Ploumel. Josselin a ses vieilles maisons et, sur les bords de l'eau, la ligne de son château (que je n'ai pu voir de près). St Bortiry, j'ai trouvé Notre Dame de la Foie (un vocable qui me plaît) toute tendue de rubans blancs et bleus pour une fête proche. Entre Guéméné et le Faouet je me suis arrêté quelques minutes à l'église de Kernascléden, dont l'extérieur surtout retient l'attention (l'intérieur des églises, hélas, tantôt faute d'entretien, tantôt à cause du mauvais goût ecclésiastique, correspond rarement à ce que l'on attendrait). J'ai suivi également la route, plus classique, qui passe par Quimperle, et qui a, surtout ~~entre~~ Hennabont et Sant Scorff, des descentes aimables sur des caux miroitantes. Mais surtout j'ai eu le temps de humer l'air de Quimper, si chargé de tièdeur marine qu'il rappelle, le matin, celui de Orabat, de goûter aux diverses heures du jour l'élan de la

cathédrale; de monter deux fois au mont Frugy, parmi les hêtres en colonnades, aux troncs verdus de la même mousse plate qui sévit sur les monuments; de visiter ses musées (il y a un bon ensemble de peintures, sans œuvres éclatantes, que plus d'une ville envierait). Les bords de l'Océan, comme au voisinage de Brest, m'ont un peu déçu. La pointe de Bemmarh est écrasée par le phare et les maisons voisines, et l'on y voit l'Océan à l'abri d'une digue. Heureusement un ciel sombre, des nuages bas, redonnaient grâce à leur mélancolie une expression ~~au~~ à la terre et aux flots. La petite chapelle de N. Dame de la Joie, près de St Guénolé, ~~me~~ m'attirait. Je soupçonnais que son petit calvaire était bien celui que, depuis mon enfance, j'ai vu aux murs de la maison, peint sous une lumière d'éte, ~~q~~ toute différente. Je ne me trompais point. La voilà, dernière une digue elle aussi. La face qui regarde la mer et qui devrait être le portail n'est qu'un mur aveugle. On entre par côté. C'est pauvre; le vent court dans l'intérieur et fait vibrer on ne sait quoi. Beau lieu pour la prière par un jour de tempête. Au dehors, au pied de la croix, la Vierge porte son fils mort couché

sur ses genoux. Et c'est pourtant, dans ces souffles tragiques et avec ce cadavre, Notre Dame de la Joie. J'aime cette affirmation, qui donne son sens à la douleur. — Un aussi sont l'Abbe, son château au bord de l'eau avec son petit musée bigouden. — La Pointe du Raz paraît davantage. Il y a des landes, des falaises et les rochers déchiquetés de la pointe elle-même où la marée montante gonflonnait. Et certes les hôtels sont de tige, et ce groupe hideux, inséant de l'air, dédié à la Vierge des Naufragés. Mais, par les temps surs, en leur tournant le dos, on retrouverait la nature dans sa jeunesse. Seulement, ce jour-là, il y avait quelques dizaines de visiteurs parmi les rochers, malgré la pluie imminente, et le retour aux profondeurs était impossible. — Audierne avec son estuaire, largement rempli, ne manque pas de charme. Un air de binion, sorti d'entre les maisons, venu par dessus le port jusqu'au pont, mettait une note d'oiseau qui m'a touché. Ces musiques ennuient en moi, comme le menhû de Champdolent, un être "mégolithique" — différent de celui qu'atteignent

les musiques d'Orient, moins essentiel, mais tout de même prêt à vivre.

4 Novembre. Vécu toute cette semaine dans les attentes angoissées, suspendus aux nouvelles, comme durant les années de la guerre (des deux guerres, mais, dans la première, les ~~annonces~~ informations étaient lentes à venir). Espoirs et craintes qui s'effacent les uns les autres; tourment de l'inaction et de l'impuissance; effroi devant l'imprévoyance ~~terrible~~ ^{ou} la sombre cruauté ^{des hommes.} ~~des~~. Du moins voilà dissipé le mirage d'un communisme libéral, secoué jusque dans ses fondations le mythe des régimes "populaires". La crevasse ouverte en Hongrie s'étendra au loin, sous les apparences de la puissance, et l'on commence seulement à la voir s'ouvrir.

Un communisme intelligent et large d'esprit aurait déjà fait la conquête du monde. Le sot orgueil d'hommes persuadés qu'ils ont seuls raison non seulement a conduit à des luttes sans merci et sans fin; il a aussi rendu odieux un nom qui portait des promesses à l'humanité. Jamais un fanatisme religieux n'a conduit à de tels désastres. S'ent-on espérer du moins que

38
tous les yeux seront désormais ouverts?

1957

2 Janvier. Je n'ai plus envie, comme autrefois, de récapituler les années passées, ni de me tourner vers la nouvelle. Les divisions ne m'intéressent plus: ce qui est fait est fait; de ce qui se fera on ne peut encore juger. Il n'importe. Je vois s'ouvrir devant moi plus de possibilités de publier et d'être écouté, mais si j'en tire quelque satisfaction un instant, je l'oublie vite - moi qui, pendant des années, n'ai rien désiré plus vivement que de me voir imprimé. Je ~~cherchais~~ ^{combattais} tout au plus avoir quelquefois l'occasion de m'exprimer au moment même sur des idées qui me tiennent à coeur. Et ce sont de moins en moins des idées "extérieures". Ma vocation est du dedans. - Un hasard m'a mis sous les yeux, ces jours derniers, une photographie de Ste Thérèse de Lisieux, presque une inconnue pour moi jusqu'ici. J'ai aimé tout d'un coup ~~ce~~ ce visage dont un oeil rayonne d'un éclat divin et dont l'autre est tout chargé de souffrance. Une illumination dans cette seule vie. Il n'y a pas besoin d'en

connaître plus pour savoir qui elle était. Du coup j'ai commencé une nouvelle lecture de la grande Thérèse, en attendant de trouver quelque part la "petite". Je me rappelle le rêve que j'ai fait, peu de temps après notre arrivée à Orennes, où je rompais le pain avec la Sainte d'Avila. La signification profonde du geste ~~me~~ vient seulement de me frapper.

74 Janvier - Soudain bouleversé, avant-hier soir, à la lecture dans 5^{te} Thérèse (dans sa Vie) de ce qui concerne les 3^e et 4^e degrés d'oraison, quand il m'est apparu qu'à ma façon il m'avait été donné d'en éprouver quelque chose à plusieurs reprises. Il y a sept ans et demi (déjà!), quand je la lisais à Tifane, j'avais moins compris; j'avais moins de confiance à son égard. J'ai été tout saisi par le dedans, stupéfait au dehors de ma lecture; j'ai pleuré, je ne sais pas pourquoi, quelques larmes très douces. Vraiment, parfois, le voile est-il si léger entre celui que je m'ose trop nommer et ce fond de mon âme?

4 Mars - Voici que, depuis quelques jours déjà, la sève reprend possession des arbres. Je vois ~~des~~ de légères taches de verdure ~~sur~~ nouvelle à mon

horizon et il m'arrive, dans les rues, d'apercevoir des arbres en fleurs. Il y a en ce moment des journées très pures, avec de fraîches matinées et, le soir, de légères brumes. Cette précoïté me ramène parfois à Rabat. Parfois, la nuit, les bruits des trains sont tellement semblables que je pourrais oublier où nous sommes. Mais je n'y tiens pas: j'ai cessé de refaire ~~ma~~ vie par l'imagination ou de l'antiquer. Il me semble que tout ce qu'il me reste de respirations à prendre, de battements de cœur à frapper, je dois le donner le plus complètement possible à la quête essentielle pour laquelle l'homme est sur terre. Je me fatigue souvent des choses du monde plus qu'il ne faudrait, parce que, justement, elles me barrent la route. Et pourtant il faut les accepter aussi et tâcher d'en tirer un profit pour le mouvement qu'elles entravent.

24-25 avril - A Paris, dans la petite maison de M^g. Le cœur, au fond du grand jardin, avec le chant des merles tous les matins, au lever du jour, et les roucoulements des pigeons. Le gazon nouveau a levé pendant notre séjour et les iris se sont ouverts. Certains jours il faisait la même qualité de froid qu'à la campagne.

Le 15 nous sommes allés à Scaux, où j'étais il y a avoir bientôt neuf ans. Je me suis retrouvé sans effort dans des lieux familiers, mais je n'ai pas ressenti pour eux d'attachement. Le ciel était mi-vert, mi-lumineux, sans trop de vent. Les arbres étaient moins épanouis qu'en Bretagne et le grand canal, malheureusement, a été mis à sec pour des travaux. Sur le grand bassin, des cygnes assez nombreux, ~~en~~ parmi lesquels un couple de ~~cygnes~~ noirs mettait un accent; tous incomparables sur les eaux: invention d'un pur génie.

Le 16, j'ai profité de la matinée pour faire un tour rapide dans mon quartier natal. J'y ai plaisir: chaque fois j'y décèle quelque petit changement, mais l'ensemble varie peu. Plus de silence qu'autrefois dans l'avenue de Châtillon, que les tramways remplissaient jadis de leurs grincements et, les soirs d'orage, de longues étincelles électriques bleues. Dans la rue, un nouveau 16, petite maison de style ~~maison~~ récent, j'juste en face de "la nôtre". Celle-ci, "la maison" par excellence, noirît et perd, faute d'entretien, de sa "dignité" bourgeoise (elle était neuve, quand j'y suis né). Il y a, là-haut, de grands rideaux blancs, agités, à "nos" deux fenêtres. De tous ceux qui étaient là, défunts déjà ou vivants, que subsiste-t-il? Qu'ont-ils,

qu'allons-nous ajouter au patrimoine humain? et pour combien de temps?

L'après-midi, pour "affaires", au Seuil (Monique Nathan, vivante, sincère) et chez Debresse (curieux réduit en haut de l'escalier à vis, guilli de la boutique). Est-il donc vrai que me voilà dans "la vie littéraire"?

Le 18, vers la fin de l'après-midi, à la N.R.F., pour rencontrer Jean Paulhan; un peu nerveux, peut-être embarrassé devant quelqu'un qui n'est pas de son genre habituel dans la maison. Survient Dominique Dury, qui met tout de suite plus de vie et de confiance dans l'atmosphère. Cette entrée dans un lieu où se sont rencontrés familièrement tant d'hommes que j'ai autrefois admirés de loin, j'en aurais été transporté, il y a quelques années. C'est tout juste si ma curiosité est en branle et je me sens rien remuer de moi-même, en moi, - même si se joue l'infortune d'un livre auquel j'aurais voulu un meilleur succès. Pourtant, cette indifférence que je croyais totale devait laisser un passage au vieil être, puisque, la nuit, je suis resté longtemps sans pouvoir dormir, comme si une partie de moi-même, encore, se laissait ~~se~~ sourdement atteindre - sourdement et solitairement.

19. Chez André Prouseaux. Au fond d'une cour

grise, dans un immeuble tout délabré, un vieil appartement, d'ailleurs vaste et presque clair. Accueil très vivant, plus direct que chez J.P. La souffrance avive la qualité humaine, quand elle ne l'éteint pas. Parle de l'Afrique, où il va une fois par an et qu'il aime. Trop courte entrevue.

Nous sommes allés, le 20, dans l'après-midi, au musée Cornu. Le Bouddhisme chinois de l'entrée a reçu un éclairage qui l'anime d'une façon extraordinaire : c'est vraiment une "image vivante". Le grand Bouddha doré de la salle centrale, vu à une distance convenable, rayonne également d'une ^{lumière} intérieure qui nous frappe tous deux. Presque pas de visiteurs : c'est la paix d'un sanctuaire et l'on peut vraiment se recueillir devant le Maître. - Nous finissons par une partie du musée de l'Homme : Mexique, Amérique du Sud, une exposition de la Nouvelle Guinée. Mondes tourmentés, ou même féroces, dont la vie frappe encore plus après la sérénité bouddhique. Une monie péruvienne ringe la silhouette d'André Gide avec un humour macabre. - Repos au salon de thé, en face d'un Paris tout en grisaille ensoleillée, discrétion et grandeur.

Bâques. Un vrai temps de résurrection. A Carnavalet, au grand soleil de l'après-midi, pour retourner la Marquise. Savait-elle la beauté de son hôtel, des

29
cours, des petits parterres ? Un regard, en partant, à la place des Vosges, un peu délabrée.

Le lundi de Bâques a eu la même chaleur, un peu plus lourde. Nous avons vu l'exposition du musée de Besançon. J'ai toujours plaisir aux portraits solides, poussés, même s'ils manquent de génie : ceux de l'âge classique sont ici presque tous assombris. Un de la Tour (qui a sa réplique au Louvre ; lequel est le "bon" ?). Des Courbet, surtout des paysages, froids comme les ~~les~~ verdure qu'ils peignent, et donc fidèles à la nature. Une quantité remarquable de dessins à étudier. Et pour finir, ce taureau gallo-romain, si rude, si fier. - J'oubliais les "Enfers" de Desiderius, décor d'opéra et vision de rêve - document psychique plutôt qu'œuvre vraiment "peinte".

Le 23, pluie et lourdeur. A l'Etoile et aux Champs Élysées. Si je revais toujours avec joie l'Arc et les grandes perspectives, je me sens totalement étranger à ces foules et à leur mouvement. Tout avoir l'expérience de l'illusion humaine, du néant profond des êtres, il n'est pas d'épreuve plus terrible que ces défilés ~~des~~ incessants de visages, où l'on "pêche" si rarement une figure vivante. - En rêve, vers le matin, j'avais retrouvé une chanson chleuh. Est-ce que ces mondes autres sont à jamais finis pour moi ?

Le 24, dans la matinée, au Louvre, submergé de visiteurs étrangers. Dans cette cohue on arrive quand même à saluer de vieux amis. Certains sont tout renouvelés par leur nettoyage (ainsi, pour le Vinci, le fond magique derrière la Vierge, Anne et l'enfant), leur présentation (c'est le cas des Héronèse: "La Noce", remontée, est pleine d'espace, d'air et presque de vent). Certains sont sortis de l'exil: les De La Tour, le Caravage, dont "la Dispute de bonne aventure" est presque trop prête à sortir de la toile. Après tout ce grouillement italien, le sérieux des Espagnols et des Français plaît et rassure. Au sortir, comme on est ravivé par l'air des jardins, presque aussi âpre que celui des bois. Dans le mélange liquide de brume et de soleil, la Tour à demi-mystérieuse.

Le soir, au petit théâtre de l'Alliance Française, vu Tramov, qui retient mieux que le Faiseur (à quel nous avions assisté le soir de Sâgues). L'argent est au centre des deux actions; mais tout ce que le Russe sait mettre autour!

5 Mai - Pendant notre séjour à Paris, j'ai pu en parcourir, selon les endroits, le livre que sa sœur a consacré à mon camarade Caravaggio. La vie nous fait passer ainsi, les uns à côté des autres, durant des années, presque sans nous connaître. Il est vrai que ni l'un ni l'autre nous n'y mettions beaucoup de subtilité.

et j'ai pourtant le sentiment (aujourd'hui que ce n'est plus possible) que nous aurions pu, surtout quelques années plus tard, nous rencontrer sur des terrains communs de pensée - quoique je reste toujours un peu atterré qu'un esprit de valeur ait pu continuer à se trouver satisfait dans la voie de la philosophie telle qu'on l'entend chez nous.

Jeudi soir, la Radio m'a uni, dans une même émission poétique, avec Robert Hommert, un autre camarade que j'ai encore moins connu. La poésie qu'il aimait et pratiquait n'est pas celle que j'aime. Mais, à partir d'une certaine expérience de la vie, il n'importe plus beaucoup.

Les années d'écueil, quand j'y songe - je les ai vécues trop jeune, trop ~~peu~~ désarmé à la fois en face de moi-même et d'un monde où je ne trouvais pas ma place. Le meilleur y était les heures de travail et les longues promenades dans Paris, sur les quais, au Louvre. Tout cela où j'étais seul.

1^{er} juillet. Le baccalauréat me ramène à Limoges. Un temps couvert et frais succédant aux grandes chaleurs me permet d'arriver sans fatigue à Fontenay, où je n'avais pas vu le château l'an dernier. Je le trouve derrière ses fossés envahis de longues herbes, presque croquant. « Défense d'entrer. Danger » dit un avis sur la porte. Ou bien est-ce une éprouve.

à la mode arthurienne, qui attend le chevalier assez hardi pour frapper. Je ne l'ai pas tentée. La ville était envahie par le marché hebdomadaire et ses affreux étalages. Malgré deux beaux jardins, c'est le type même de la bourgade endormie. C'est tout juste si l'on y trouve à manger.

Au début de l'après-midi, je suis descendu sur l'imperle par Clouay et Argans. C'est un détour que j'aurais voulu faire à la mémoire de Brizeux et de Marie. D'assez belles collines, avec des boqueteaux, des pins parfois, beaucoup de bruyères, des digitales en fleurs, parfois des églantines dans les buissons. Les chaumières ne sont pas rares, mais leurs chaumes noirâtres et avares n'ont pas la lumière et la richesse de ceux que l'on voit en Angleterre. Souvent des hortensias bleus, qui poussent en pleine terre devant les maisons, et aussi des roses. Déjà une douceur marine dans le ciel très dégagé de nuages. À côté du pont, près duquel doit se cacher un médaillon du poète, un bras d'eau s'élargit sans de baignade; ce spectacle m'ôte l'envie de m'arrêter. Argans n'a point trouvé de voix poétique pour m'atteindre. L'entrée agréable, sans plus: juste le genre de beauté qui convient à Brizeux (dans les endroits où l'on peut encore le lire!).

En descendant sur Quimper, je retrouve avec plaisir les grands horizons bleus. Ici, de la beauté, vraiment.

J'ai de nouveau une chambre qui regarde vers la cathédrale, dont je ne me lasse point.

4 juillet - Bourse avant le début de l'aval. Bien mieux après ces journées d'addition où j'ai pu tout juste argenter le Mont Frugoy et les quins, lire un peu, aussi. Jours d'orage, où j'ai entendu la foudre criquer dans l'air près de l'hôtel.

Sous un ciel encore voilé, je m'arrête d'abord à Locronan. Bien qu'elle occupe une crête, l'église est toute rongée par l'humidité qui s'élève le long de ses piliers épais comme des piles de pont. Les traînées verdâtres sur ses granit mortuaire font un décor de tragédie, dont l'effet est ramené par les statues, aux quelles les artisans locaux ont imprimé, à travers les âges, une même gaucherie, rarement expressive. Un petit calvaire dans le cimetière.

La place, elle, avec ses maisons d'un siècle classique sans âge précis, trapues, et de la même pierre sombre, plante plutôt un décor pour une comédie bourgeoise. Une ruelle assez fleurie descend à N. Dame de Bonne Nouvelle, chapelle archaïque, très nue, mais qui n'est pas sans beauté, surtout lorsque de l'autel on se retourne pour regarder la tribune. Un Hollandais charmé, qui est en train de peindre, la commente avec un enthousiasme aussi frais qu'à son premier séjour, il y a trente ans. À côté une fontaine et un lavoir,

sanctifiés par une statue, selon la coutume préchrétienne.

Saint Nic: un petit clocher donne un peu d'élan à l'église basse, au porche profond.

Lamaret. Le soleil est enfin venu. Sur la digue, la tour Vauban, assez haute, rougeâtre, et la chapelle aux formes bien usées, où quelques ex-voto n'arrivent pas à donner de l'accent à l'intérieur. Sur trois chantiers on construit en chêne, à la mode séculaire, des chalutiers d'assez haut bord: odeur de bois, coups de marteaux, squelettes qui se recouvrent de bordages. Cette prééminence des labours marins saisis.

Vers la pointe de Sen Hir. Les alignements de Lagardier, avec leurs pierres très claires, peu monumentales, ne saisisaient que par l'orientation nettement dessinée.

La pointe elle-même est un peu gâtée par des restes de fortifications allemandes. Par bonheur, le monument aux Bretons de la France libre a la pierre et les proportions voulues pour rester en harmonie avec le paysage, lui-même architectural, avec ses hauts blocs jetés en avant dans la mer ~~de la mer~~, que les cris d'oiseaux peuplent comme une ville. Et les perspectives des rivages s'ordonnent aussi comme des façades infinies, du Raz et de Sein au St Mathieu et à Quessant,

avec des alternances de falaises et de plages désertes. L'amer a pris un bleu frais comme la brise, ourlé de vent sur les rochers - et sans cette profondeur violente

qui le force dans la Méditerranée. On marche sur une couche de bruyères épaisse et élastique. Peu de monde encore. Ce serait un lieu à conquérir par une familiarité continue et qui mériterait l'attachement.

À l'autre extrémité maintenant, la Pointe des Espagnols où l'on atteint par des routes serpentine, riches en vues plongeantes sur la rade de Lamaret tout d'abord, puis sur l'intérieur de la rade de Brest. Beaucoup de verdure; des maisons de plaisance à moitié cachées.

La Pointe elle-même est encombrée, elle aussi, de ciment allemand, au milieu de casernes plus anciennes, à la Vauban. Mais on tient de là, dans le regard, tout le goulet de Brest, la ville que l'on pense toucher, et plus loin le grand port sur l'Elorn.

Retour sur Crozon, avec d'autres vues encore sur cette rade qui n'en finit jamais d'entrer dans les terres, assez basses pour se mal démêler des flots.

Plus loin, arrêt sur le Menez. Horn dont un feu de landes ravage un côté. Dénudé, une bosse plutôt qu'une cime. Mais des vents, du soleil, des horizons à n'en plus finir, tant sur la mer que dans les terres.

7 juillet - La coupure du dimanche me permet d'aller dans la matinée au Mt St Michel d'Arzée. Cette Bretagne des monts, dont on fait grand cas ici, c'est encore je le crains, une de ces beautés qu'il faut aimer d'un ~~coeur~~ coeur local. Aimable, oui; mais quoi d'autre?

36 je m'arrête d'abord à la Chapelle des Trois Fontaines, sous un bosquet agréable qui lui fait un dais. Elle vaut par un porche flamboyant, dans la note rustique, avec la pierre usée, qui sont familières ici. On ne peut entrer. À côté un calvaire, dont une statue est renversée dans l'herbe, comme une quille; on ne l'a même pas remise sur pied. Il y a aussi une fontaine (où les deux autres se cachent-elles?) ~~ou~~ avec une Vierge à l'enfant sous un abri pyramidal: l'Eau et la Mère Divine.

Vallon pittoresque en sortant: quelques rochers gris (le même granit que l'Eglise), des pins. Mais c'est si court! Je laisse Pleyben pour le voir au retour. Des montagnes se succèdent, parmi quelques bois, assez jeunes, puis des espaces libres, trop verts en cette saison pour donner l'impression de landes. La route toute neuve, trop blanche, conduit sans peine presque jusqu'au sommet. Un vent de grand large, presque froid dans les coups d'ombre. Presque personne; bientôt je reste seul maître du sommet, où des fortifications allemandes (toujours!) flanquent la petite chapelle, assez branlante, très nue à l'intérieur. Les lignes dévalent de tout côté vers des horizons bleutés: collines, haies, bosquets, derrière lesquels on devine des villages. C'est l'Est, avec le bassin du réservoir St Michel qui réserve le plus de beauté par ses étendues libres, où, sur une pente,

37 pait un assez grand troupeau. Puisse la courbe des eaux, naturellement harmonieuse. Mais, sauf un pan de vase sur le lac, tout est d'un vent rassurant, vital, et seul le vent atteint à la sauvagerie nécessaire pour un vieil Africain.

Arrêt à Pleyben et son calvaire, dans une alternance de lumière et de grisaille. Les personnages, haut placés, gagnent à cette perspective d'arc de triomphe. Sur les images je ne goûte qu'à moitié les ~~pres~~ figures des calvaires bretons, plus maladroites que naïves: faute de beauté, il leur manque une belle laideur. Mais ici la lumière les anime; elle donne des effets de théâtre, dans un sens heureux de ce mot. L'église est élégante du dehors, malgré le disparate de ses éléments. Je vois mal l'intérieur, où une absoute se poursuivait après la messe; mais il paraît décevant.

Dans l'ancienne petite chapelle extérieure, où il y a une ébauche de musée, j'achète un album à une jeune Sœur du Saint-Esprit (du moins, d'après la colonne pendue à son cou, je suppose que c'est son ordre). Elle a un beau regard, franc et pacifique, comme on aimerait en voir plus souvent aux religieuses. J'aimerais lui dire un mot de l'Esprit et (qui sait?) lui demander une prière (en échange des miennes). Mais, naturellement, je n'ai pas le courage de le lui dire. Qu'une bénédiction, du moins, passe entre nous.

(même, et surtout, si c'est, au fond, une petite Sœur très quelconque).

8. Je conduis à Bénodet les miens qui sont arrivés ce matin. Je n'avais pas encore vu ce côté, qui est plaisant avec ses bois nombreux et l'estuaire de l'Odé, vaste et clair. Le soleil y est vif alors que Quimper est sous les nuages.

9. A Ben March, que j'avais vu l'automne dernier. Je retrouve avec plaisir l'église du village et la chapelle de N. Dame de la Joie, un peu plus ensoleillée qu'en septembre. Mais la pointe elle-même continue à me paraître insignifiante, malgré ses écueils.

10. A Beg Meil. Suites de petites plages dominées de bois de pin, et point trop fréquentées. Elles nous plaisent et nous formons le vœu d'y revenir.

12. Sous un ciel menaçant, qui se traduit par une forte averse avant Quimperle, nous rentrons par la route directe, ~~à~~ sans réaliser les projets que j'avais fait. Hier, il n'a cessé de pleuvoir.

Du moins nous visitons à Quimperle l'église St Croix, curieuse par son plan et sa crypte, son Christ en croix vêtue de sa tunique (comme celui de Lozmaris et du musée de Quimper), et les vieilles maisons voisines. C'est jour de marché, et les arifles sont nombreuses dans les rues, souvent très élégantes avec leurs ailes transparentes. Là, c'est un art.

9 août - Un rapide passage à Paris, pour une

plongée chez "un de mes éditeurs". Cette expression, que je n'aimerais pas prononcer, m'amuse. Après tant d'années d'isolement, à parler dans le désert, sent-il vrai que je vais toucher - du moins, atteindre - des lecteurs nombreux? J'en suis encore tout ébahi, et dans l'état de quelqu'un qui ne se rend pas bien compte que cela pourrait être.

J'ai pris un plaisir plus goûtable à regarder les fleurs au Luxembourg et sur le chemin de l'Observatoire. Elles, je les regois en moi sans effort.

17 août - Pour aller chercher notre fille à St Omer nous avons pris des chemins de loisir. Les 7ffs, avec des vitraux qui n'ont pas l'éclat des grandes époques, mais qui sont quand même une parure inattendue dans ce lieu retiré. Après, le château de Montmerman, au fond de son allée de hêtres, très sombre et sous un ciel de petites ondées. C'est un étonnement que ce pont-levis encore tout en vie; rien ne bouge derrière la porte close, mais par un trou on aperçoit un pigeon blanc qui se prélassait sous la voûte d'entrée, seul: à croire qu'il est le ~~seul~~ maître du lieu. On devine, par l'entrée ~~soit~~ plus moderne, un grand jardin avec des corbeilles de fleurs. Son dessus le foaré, le regard domine un très vaste horizon de plaines, ~~et~~ boisées, blentées. - Derrière Becherel, au château de Caradeuc, c'est un autre âge: celui de l'apparat, non plus de

l'hérisme chevaleresque. Belles façades d'ailleurs; et là aussi, vers le nord, une plongée de la vue sur un même genre d'espaces. Les jardins se terminant en forêt. Il faudrait du temps pour s'y plonger. - Dinan, puis la côte à St Lunaire, avec ses deux plages. Un océan très vert, des îles, un vent froid. St Briac, là où nous descendons, face au port, ~~un~~ donne, malgré la marée basse, avec ses îlots couverts de pins, ses contours profonds, une impression presque japonaise. De la grâce, j'imagine, aux heures de soleil - et de solitude. Mais il y a les foules, les maisons "bourgeoises", à l'occasion ~~les~~ les casernes allemandes au cœur du rocher.

- Il y a dix-huit ans ce matin nous nous sommes mariés. L'étonnement premier ne nous a pas encore quittés.

26 août. - Au moment de partir pour l'Italie, je m'interroge si j'ai encore quelque plaisir à voyager. Je sais d'ailleurs que j'en aurai, une fois parti. C'est chaque fois l'arrachement, si petit soit-il, qui me fait douter. Ame bien mal délivrée et encore peu prête à ce départ définitif auquel elle pense si souvent! Ce qui reste vrai, je crois, c'est que je réserverais plus de joie anticipée à des pays d'Orient, proches ou extrêmes, ou à l'Afrique d'été, ou à l'Amérique des Andes et des forêts. Trop de civilisation me lasse vite, comme me

laissent les conversations "intellectuelles". - Malgré tout, dans cette hésitation, il y a peut-être cette certitude acquise maintenant que je n'ai pas à chercher mon vrai pays quelque part sur terre. Pas même dans l'Inde. Mon Krishna est tout intérieur. Il est bon d'arriver un jour à ce savoir: l'Orient n'est pas plus à l'est qu'ailleurs. C'est certainement une délivrance, ~~et~~ sans doute elle prépare à la délivrance.

14 sept. Nous venons rentrés depuis avant-hier soir, et j'hésite encore à entreprendre ~~de~~ un récit, même synthétique, de ce séjour à Florence qui ~~m'a~~ m'a donné, je l'avoue, plus que je n'en attendais. Sans doute je n'ai pas ressenti ce coup au cœur que m'a donné, il y a y avait trente ans, la première descente dans Jès ou la découverte de Grenade. Mais je dois dire aussi que ni Jès ni Grenade n'apportent la somme de beauté qui est concentrée ici, à la fois par la nature et le travail humain.

Mais d'abord nos étapes. D'abord, à Paris, l'après-midi du 27: courses ~~utilitaires~~ ~~nécessaires~~, mais qui laissent le temps, encore, de descendre à pied de la Madeleine à la Concorde, de poursuivre ensuite jusqu'au Palais Royal, et c'est toujours une joie, malgré le ciel couvert, le temps aigre, de redonner un regard aux perspectives impériales. La matinée du 28 nous permet de voir la collection Lehmann (si bien

composée, où je retiens surtout les Grecs) et, à côté, les "Nymphéas" (les avais-je revus depuis mon temps d'école?) qui ne perdent rien à être retrouvés après des années ~~de~~ passées à regarder le monde et les images qu'en tirent les grands peintres. C'est plus que l'eau et ses reflets: ce sont les nappes aquatiques de notre âme tirées au jour, mariées à la lumière sans perdre leur secret. Une telle profondeur atteinte vaut bien des années de labeur - vaut bien toute une vie.

Départ à la nuit. Sommeil peu profond, quelques fois conscient, jusqu'à la frontière, où, vers la fin de la nuit, il fait très froid. Bientôt le jour: ce sont les contreforts des Alpes, roches et prairies, sous un soleil sans poids, aussi bien un paysage savoyard, d'autant plus qu'aux gares les gens et les maisons ne diffèrent guère des nôtres. Seuls les uniformes de quelques Alpains me reportent à la première Guerre.

De Turin nous n'avons connu que des quartiers modernes et la gare, assez laide sur ses quais, monumentale à l'intérieur; une rue rapide sur le Pô, encore torrentueuse et peu large.

Par Asti et Alessandria, on parcourt des plaines ou des collines encore peu caractéristiques, très vertes malgré l'été, riches en maïs, coupées, juste avant Alessandria, par le cours robuste du Cànaro. Peu après Novi Ligure, tout change: à travers un chaos de montagnes aigües on s'infilte de vallée en vallée

43
jusqu'à Gênes. Des trois gares où l'on s'arrête on prend diverses vues ~~sur~~ jusqu'au port, surtout de la première, d'où l'on aperçoit un grand phare, des bassins, un transatlantique contre un quai. Ville étendue à la fois et très dense, qui grimpe sur des collines, œuvre de nuit. Les rues, très étroites, dans la direction de la mer (et pour diminuer encore la lumière, beaucoup de volets sont ~~très~~ terriblement fermés), mais qui posent aussi en plein ciel de très hauts immeubles tout récents. D'un intérêt humain plutôt qu'artistique, il me semble?

~~C'est~~ Le parcours de la Riviera se fait, pour moitié, peut-être, sous des tunnels, et c'est une singulière vision que cette alternance d'ombres et d'éclats soudains. La mer avait sa teinte un peu grise des jours chauds et son horizon embué, assez proche. Beaucoup trop de maisons de plaisance, d'hôtels, de jardins à palmiers (mais aussi des haies de bougainvillées, qui me redisent l'Afrique). Plages un peu restreintes, minuscules, parce qu'elles sont formées souvent de gravier. Mais il y a des caps très hauts, des rocs où l'homme ne peut marcher. Passées les régions à la mode, voilà aussi des bourgades paysannes, en acropoles, sur des pointes qui sont peut-être inaccessibles de la terre. Rien pourtant des farouches solitudes auxquelles habituent les côtes d'Espagne.

Le carlin s'élargit. D'assez hautes montagnes, d'a-

Bord peu sévères, mais qui prennent, au voisinage de Carrare, un relief extraordinaire, accentué par des nuées orangées. Paysage creusé au vif à la fois par la nature et par l'homme, ~~descendant~~ jusqu'au blanc de sa chair, et plissé très haut. Enfin une large plaine, cultivée, en particulier sous forme de carrés entourés de rigues en treille. Et ~~de~~ ^{autour} de l'Arno, large et vif, voilà Pise, son Duomo, son baptistère, sa tour blanche, un moment aperçus.

Longue attente à la gare, pour prendre un train rustique, tout en bois, bondé. C'est à travers les têtes serrées qu'il faut deviner un paysage de plus en plus nocturne, où, à mesure que l'on monte, se serrent les pointes de petites montagnes aiguës comme leurs cyprès, celles mêmes des Primitifs, aux quelles on a tant de peine à croire tant qu'on ne les a pas vues.

Petite conversation avec un Italien du peuple, qui insiste tout de suite sur la beauté du pays, du ciel toujours bleu (ce n'est qu'à moitié vrai, ce soir-là). "Parigi è bello, ma Roma!" et un geste des mains vers le ciel pour exprimer l'indiable.

Arrivée à la nuit; gare monumentale encore, du marbre partant (d'ailleurs très bien organisée, nous le verrons ensuite, avec son Albergo Duomo). Montée à toute vitesse vers ~~sa~~ San Domenico, avec ~~des~~ de splendides effets de phares ~~sur~~ sur les murs de

chemins étroits, et des virages à prendre balaine, qui révélaient un instant des cyprès ou des parcs contre lesquelles on penserait s'écraquer si elles ne s'effaçaient ^{effaçaient} ~~indistinctement~~ par un effet de magie. Et enfin, les volets de notre chambre s'ouvrant, tous les feux de la ville ~~ou~~ dessous, assez loin, et des chants de grillons partout, qui montent de l'ombre très épaisse ~~étriquet~~ dont nous sommes entourés.

Quel réveil, ce 30 août: tout Florence sous nos yeux, dans la brume du matin. Un spectacle qui se renouvellera tous les jours, soit de notre fenêtre, soit de la terrasse. Et d'abord, à nos pieds, une campagne rustique: un fond d'oliveraies, avec quelques maisons paysannes perdues dans les arbres; sur les pentes, doucement relevées, des champs, des oliviers encore, quelques grandes villas et, sur les crêtes, ou en allées vers les maisons, des cyprès, dont l'élan et l'ombre se marient avec le vent très sourd des oliviers - moins gris qu'en Afrique ou en Espagne. À droite, plus bas que nous, le couvent de San Domenico, celui de Fra Angelico! (Et voici toute ~~sa~~ son œuvre éclairée tout d'un coup, dans sa sérénité, par ce paysage, qui n'a pas tellement changé, et qui tient tout dans les mots: paix, simplicité, silence. Quelques pépiements d'oiseaux ou un long cri de laboureur pressant les boeufs

blancs). Au delà de la colline qui nous fait face et que nous dominons : Florence. Au milieu la coupole du Duomo, si juste d'inflection, serrée sur elle-même pour les siècles, le haut de l'église et du campanile; devant, plus petite, la coupole du Baptistère. Au fond le palais de la Seigneurie et sa tour. Et gauche, à droite, des églises que nous apprendrons bientôt à reconnaître. Puis, ligne par ligne, des collines superposées, où, la nuit, des feux sont suspendus si haut que l'on ne sait plus très bien les distinguer des premières étoiles. Des quartiers nouveaux s'étendent de notre côté, souvent avec de hautes maisons, très récentes, qui ne sont pas offensantes à l'œil. Il faut monter un peu plus haut sur la route de Fiesole pour découvrir le grand stade, qui nous reste caché d'ordinaire. Tous les bruits s'absorbent dans ces espaces, même ceux de la route toute proche et souvent encombrée. L'expression de la terre florentine, ainsi contemplée, est d'harmonie "angélique" et ~~ne~~ ne laisse pas imaginer les férociétés de Dante.

L'après-midi, par le filobus, dont nous allons bientôt connaître par cœur tout le trajet et presque tout le personnel, nous débarquons en pleine ville, ~~sur~~ à San Marco, juste devant l'entrée du couvent. Longs murs ocreux, église d'assez pauvre style, petite place à jardinet, statue et pigeons: le tout manque d'ampleur.

Sur les cartes, j'avais vu la ville plus grande; il faut tout remettre à l'échelle d'une province modérée. On se sent d'autant moins dépaycé. Y a-t-il un pays étranger moins étranger pour nous que l'Italie?

Par la Via Cavour, en longeant le palais Medici, où deux soldats de haute taille, encombrés d'un long sabre, montent une garde sans sévérité, nous voilà tout de suite arrivés devant le Duomo, et c'est là que l'on ressent avec violence, dans un choc, la différence entre deux sensibilités nationales, et que, malgré tout, on se retrouve étranger. Les étagement de marbre multicolores heurtent les yeux habitués à la monochromie de nos cathédrales. Le Campanile surtout, malgré ses ~~longs~~ médaillons de bronze que l'on n'a guère la possibilité de contempler, n'évite pas la comparaison avec une gigantesque pâtisserie. La ^{de la cathédrale} façade, moderne, est détestable; l'intérieur, si vide, ~~même~~ même quand les visiteurs se pressent, ne suggère pas le recueillement. La coupole, admirable dans l'atmosphère, donne, du dedans, un effet de théâtre, qui est l'écueil du genre. Le Baptistère lui-même, plus modeste, ne retient vraiment qu'après une visite de son intérieur. Ses portes sont tellement connues d'avance qu'elles ne sont pas des surprises; tant de scènes, d'ailleurs, que le regard ne peut ni les réunir ni aisément les détailler. Seules

celles qui font face à la Cathédrale sont vraiment "liables", aérées et aériennes.

La Place de la Seigneurie touche bien davantage, malgré ses closses, assez repoussantes (le vrai David, celui de l'Accademia, a besoin de la lumière tamisée pour trouver la vraie grandeur). Il y a la falaise de la façade, irrégulière comme une œuvre de la nature, et cette tour si haut lancée. La Loggia plaît par son architecture plus que par ses statues; le Benè est beau, mais c'est une œuvre née du savoir plus que du génie.

Enfin nous pénétrons jus qu'à l'Arno et au Ponte Vecchio, dans un grouillement de foule et de circulation automobile ~~plus~~ plus fatigant encore que dans le reste du centre. C'est une joie, chaque soir, de retrouver la campagne, l'air vif et le silence absolu.

31 août - Première visite au couvent de S. Marco. J'en ai fait une deuxième, l'avant-veille de notre départ. Sur moi, c'est le lieu qui reste le plus cher de tous, à part des autres, d'une autre espèce. Le petit cloître, déparé par de mauvaises peintures, conserve tout juste assez de grâce pour ne pas décevoir (et il y a aussi l'élan de son cèdre); ~~les~~ les visiteurs, par moments, s'agglutinent dans les couloirs du haut jusqu'à les obturer. Mais rien n'y fait. Les peintures de l'Ingegnerico, les fresques surtout, sont au delà du trouble et du bruit. C'est un fait qui relève de la communication

spirituelle, non de l'esthétique. Un pouvoir leur est resté attaché. D'ailleurs la façon dont elles sont jetées sur un coin de cellule dit assez qu'il ne s'agit pas de "décoration". Le grand Calvaire lui-même, malgré sa présence dans la salle capitulaire, n'est pas un "ornement". Il n'y a qu'à mettre à côté la ~~scène~~ Cène de Ghirlandais, quels que soient ses mérites, pour comprendre la différence.

Cette Adoration de la Croix, le Saint Dominique du cloître ont la même vertu de paix, malgré le sang de Jésus et la grimace du mauvais larron, que les Annonciations du haut. C'est à elles surtout que vont mon cœur, et au petit Couronnement de la Vierge, diaphane, impalpable. J'ai vu toute mon enfance, sur les murs de la chambre familiale, la grande Annonciation du haut de l'escalier; mais jamais je ne l'avais regue en moi, jamais ~~elles~~ je n'avais écrite le dialogue. Car ces figures continuent à se parler, en dehors du temps. C'est une surprise de la trouver là devant soi, si connue et si nouvelle, une surprise qu'aucune habitude, semblable-t-il, ne pourrait émousser. Que l'on ne me parle point, à côté, d'un Savonarole, dont je n'ai cure! Ses prières et ses austerités n'avaient point entravé pour lui les portes du Royaume.

Bien sûr il y a aussi les tableaux d'en bas, où j'aime en particulier la Déposition de Croix. La petite

pureté de la couleur, la lumière intense des rouges, ont aussi une valeur de révélation. Mais peut-être parce que ce sont des œuvres qui se sont proménées de lieu en lieu, et parce qu'elles sont moins intimes, je ne leur sens pas toute l'irradiation, sortie du mur, qui me rend les fresques tellement proches.

San Lorenzo, que nous avons vu l'après-midi, ~~est~~ relève de ce style Brunelleschien qui n'arrivera pas à me conquérir tout à fait. Trop abstrait pour ma façon de concevoir un lieu saint. J'y aime surtout l'ancienne sacristie, avec l'apport de Donatello (et surtout son Saint Laurent, où l'on retrouve tout son génie de la jeunesse) et l'étonnante grille de Verrocchio, à elle seule une œuvre. Le petit cloître est à l'abandon et ses légers restreignent son charme. La Laurentienne venait de fermer pour sa clôture annuelle, et nous sommes arrivées trop tard, ce jour-là, pour la Chapelle des Médicis. Il ne nous restait plus qu'à aller voir l'intérieur du Baptistère. C'est le premier ensemble de mosaïques que je voyais. Saisissant (surtout le grand Christ) plutôt qu'exaltant; la surabondance des sujets nuit à l'impression, comme elle le fait ici dans tant d'ensemble de fresques. C'est un "totalitarisme" de l'enseignement aux fidèles auquel une âme moderne se sent rebelle.

La matinée du dimanche 1^{er} septembre, nous

l'avons passée toute entière aux Uffizi. Juste le temps de voir, avant la marée des touristes, les salles des premiers italiens, jusqu'à Botticelli - et de les bien voir. C'est l'heure de la grâce, après laquelle, en peinture, il restera des prodiges de science ou d'habileté, mais point de génie religieux. Il n'y a qu'à comparer l'Annonciation de Simone Martini avec celle du jeune Léonard de Vinci, pourtant poétique grâce à son paysage. Quel plaisir aussi de comparer à l'Angelico & un Lorenzo Monaco, si proche, mais sans ce rien - qui est tout - auquel on distingue le génie du grand talent. Et il y a les Uffizi. Mais surtout le Botticelli des œuvres païennes. J'avais vu à Paris la Naissance de Vénus, mais il faut ~~la~~ l'étudier ici à côté du Printemps, et il faut commencer à avoir respiré l'air de Florence pour ~~les~~ sentir tout à fait ces deux tableaux. Malgré tout ce qu'ils renferment de travail, d'habileté technique (cette terrible habileté italienne), de calcul et peut-être de ruse, ce sont pourtant des œuvres qui, à leur façon, libèrent aussi dans l'âme quelque chose de profond. - Terrible comparaison, dès la salle suivante, entre la profondeur flamande et le savoir-faire italien; le Triptyque de Van Der Goes efface tout autour de lui. - Nous y sommes revenus le mardi, et je ne peux tout retenir des impressions qui se sont accumulées alors: je retiens les Dièges, tant les

portraits que l'extraordinaire Adoration des Mages, les portraits des Médicis (Laurent et Cosme), dans l'œuvre de Raphaël les portraits aussi. L'ensemble des Titien ne vaut pas celui du Brado, ni celui des Véronèse les œuvres du Louvre; de même pour les Rembrandt. Rubens a toujours une fière furie; qu'il est "peintre"! Enfin, dans la salle de Niobé, deux Chardin, deux enfants, vraiment délicieux. - Et que dire du Palais lui-même, de la galerie sur l'Arno, d'où le Ponte Vecchio prend toute sa gloire, et le fleuve, malgré ses graviers, s'anime sous ses eaux glauques; en face, la perspective jusqu'à la Seigneurie; puis, au bout du Palais, cette terrasse au dessus de la place. Tant de vie, d'histoire et de beauté ramassées dans ce petit coin du monde.

L'après-midi, par un soleil torride, nous avons abordé la place de l'Annunziata, la plus ~~curieuse~~ saharienne de la ville. Les fresques de l'Eglise de Joinvent, après les grandes œuvres; l'esprit ne souffle plus. Les terres vites des Della Robbia (beaucoup trop nombreuses dans le pays) ne nous ont pas incité à entrer à l'Hôpital des Innocenti, que nous n'aurons pas l'occasion de visiter par la suite. Nous préférons aller à Santa Croce, en longeant le Bargello. L'intérieur, au premier coup d'œil, est plus satisfaisant que celui de la cathédrale, s'il n'a pas l'envolée à laquelle nous ont habitués nos routes. Il ne faut pas trop prêter attention

aux tombes d'hommes illustres, sinon pour ~~les~~ saluer leur âme. Mais il y a aussi l'Annunciation de Donatello; ~~qui~~^{elle} est pleine d'une élégance qui n'exclut pas encore toute spiritualité. Cependant, ce que l'on cherche, ce sont les fresques, surtout celles de Giotto. J'avais dans la mémoire l'enterrement de Saint François, que j'ai vu sur nos murs durant toute mon enfance. Était-ce la lumière qui n'était pas satis faisante? Tent-il incriminer des repeints que l'on soupçonne, tant la conservation de l'ensemble semble miraculeusement bonne? Toujours est-il que ~~je~~ ma déception a été complète. Une impression de sécheresse et de dureté, c'est tout ce que j'ai emporté. Peut-être aurait-il fallu les voir avant l'Angelico? En revanche les fresques des Gaddi, plus vivantes, plus colorées, laissent le plaisir d'une découverte. Dans une des chapelles ~~qu'on~~^{il} a ornées, un grand voile battait au vent, à l'une des fenêtres, et il en résultait un jeu de lumières qui animait l'ensemble. Mais ces chapelles sont trop nombreuses ~~de~~ et trop ornées pour qu'il n'en résulte pas une certaine lassitude pour l'œil. Nous n'avons pu voir ce jour-là la chapelle des Borgia, fermée, et nous y sommes revenus le vendredi 6, vers la fin de l'après-midi. Une marée de voitures et de cars recouvrait la place de Santa Croce, d'une façon ahurissante. La chapelle elle-même ne rayonne pas; ~~mais~~

mais les deux latrines sont beaux, surtout peut-être le second, et l'on y respire en paix, même quand la foule grouille dans l'Eglise. Au retour, des rues populaires mènent au S. Vecchio.

Le lundi 2 a été le jour d'une découverte, celle de Michel-Ange aux tombeaux des Médicis. Baissons sur le ridicule de la grande chapelle; il ~~se~~ prépare une mise en valeur extraordinaire de Michel-Ange, dont l'œuvre, en comparaison, paraît la simplicité même. Tant que l'on n'a pas vu ces tombeaux, on ne le connaît pas. Le jour, mal dégagé de la pierre, Laurent le Médicatif, les deux grandes Femmes douloureuses et lasses, quelles révélations! Que ne portait point dans son âme celui qui les a rêvées, et que ne fait-il point lever dans la nôtre? Là devant, on lui pardonne ses muscles et ses colosses, car on n'est plus sensible qu'à un pathétique silencieux, d'une profondeur cosmique, ~~sort~~ monte du sein de la matière. S'il s'agissait encore de femmes, rien ne répugnerait plus à ma sensibilité personnelle que ces grands corps d'une accablante maturité. Mais ce sont vraiment les figures d'une autre réalité, dévoilée à une âme immobile de saisissement. Il faudrait des jours de contemplation pour se rapprocher de leur sens ténébreux.

Nous avons passé une partie de l'après-midi aux jardins Boboli. Je les imaginais plus royaux; ils ne

sont que "grands-ducaux". Mais leur charme est dans les rues que l'on prend de là sur la ville, en particulier l'ensemble formé par le Duomo et le Palazzo Vecchio, que l'on touche du regard. Et comme l'Orient, malgré tout, n'est jamais ~~si~~ loin d'une rive méditerranéenne, il est bien curieux aussi de scruter l'envers du palais Pitti. Derrière le revêtement de grands blocs solennels, des murs sordides et des fenêtres de taudis.

Le mardi 3 s'est ouvert sur des grondements d'orage, et des pluies, assez faibles, ont duré jusque vers midi. Forte assez pour imaginer Florence dans la ~~ma~~ mauvaise saison. Nous avons vu l'intérieur de la Seigneurie. La cour est pleine de charme, même avec la pluie, et il y a le petit bronze de Verrocchio qui l' anime ~~à~~ à lui tout seul. Mais la grande salle, malgré son Michel-Ange, souffre des fresques médiocres qui l'entourent. On se perd un peu dans les appartements; malgré de beaux détails, on s'y ennuit. Trop de luxe et pas assez de génie. Les cartes murales de la garde-robe, si elles n'ont pas de beauté, sont du moins intéressantes à scruter. La foule et la lumière grise n'avantaguent pas le monument, il est vrai. - L'après-midi nous a ramenés aux Uffizi. Le soir a été très lumineux, ~~et~~

Encore des nuages le mercredi matin, mais sans

56
danger. Changeant de direction, nous avons vu le matin
Sta Maria Novella. L'intérieur, avec ses voûtes plus
hautes, correspond mieux ~~à~~ au mouvement de l'âme.
Mais là encore ce sont surtout les fresques qui retiennent,
celles de Ghirlandais, ~~en~~ particulier, dont le seul tort est
de trop contenir en si peu d'espace. Mais quel que soit
leur art (et peut-être justement parce qu'elles ont
trop le style du tableau), elles ne vont pas aussi direc-
tement à l'œil et au cœur que celles de la Chapelle
des Espagnols, où nous avons fait station avec joie.
D'abord leur mauvais état, par endroits, plaide pour
leur parfaite honnêteté. Et elles sont plus aérées, plus
fraîches de couleur et d'imagination, animées et
presque en mouvement. L'espace leur a été donné et
le peintre n'en a pas eu peur. On peut vivre avec elles
sans étouffement. ~~Car~~ Elles ne donnent pas un coup
au cœur, mais elles charment.

Le Bargello, l'après-midi, a été une autre source
de joie. Rien que la cour déjà, avec le grand escalier,
d'un si sûr dessin, et la galerie ouverte, sur le rebond
de laquelle on a placé, avec un sens exact de l'effet,
un pédon de bronze tout verdi. C'est une façon extror-
dinairement habile et réussie d'ouvrir à l'espace cet
intérieur resserré. Quel cadre pour étager une fête, des
costumes ~~antiques~~ anciens, ordonnés à la beauté des lieux!

Comment oser envier se montrer sur ces marches?

En bas on retrouve Michel Ange, non dans la profon-
deur de ses dernières années, mais dans des œuvres qui
servent, justement, à mesurer le chemin. En haut,
quel que soit l'intérêt des ivoires ou des céramiques, tout
s'efface devant les grands sculpteurs florentins. Beau-
coup de ses œuvres m'étaient très connues; il y en a même
que j'avais vues à Paris. Mais l'ensemble est étourdissant.
Ce sont d'ailleurs, pour beaucoup, des figures dont la
grâce ne s'épuise pas dans une vision mais se renouvel-
le, je pense, sans que jamais on s'en lasse — une grâce
qui est donc apparentée à la grâce. Donatello reste le
dominateur; mais à côté de lui ~~encore~~ que ~~de~~ d'autres
encore, qui conservent cette sorte d'ingénuité alliée
à l'art le plus sûr dont, bientôt, le don se perd. On
le constate, ici même, sur Cellini ou Jean Bologne. —
Pren à la Badia l'Apparition de la Vierge à St Bernard,
de Filippino Lippi, dont le souvenir très net était resté
dans mon esprit depuis l'exposition parisienne. C'est
tout ce que je retiens du lieu; ma capacité de vision est
épuisée.

Vendredi 5. Nous voyons dans la matinée la Trinità —
et d'abord l'ensemble de "palais" qui fait de ses abords
une anthologie d'architecture. Les fresques de Ghirlandais,
à la chapelle Sasseti, se gravent moins dans ma mémoire
que son Adoration des Bergers, autre image familière
à mon enfance. — Par le pont de la Trinità, dont on

achève la reconstruction, nous arrivons à San Spirito, toujours cette netteté d'épure chère à Brunelleschi, mais dont je n'ai pas grande satisfaction. Point d'œuvres dominantes non plus et qui s'imposent après tout ce que nous avons vu. Mais c'est l'heure où les églises se ferment et nous n'avons pu voir S. Maria del Carmine, ni ~~pour~~ lui réserver un autre jour.

Sur des rue populaires, où des artisans travaillent dans des ateliers obscurs, presque à l'orientale, on arrive au palais Pitti. Il nous est possible d'y passer un long moment en paix, avant l'arrivée des foules. La présentation des tableaux, le mélange d'œuvres de qualités diverses, l'ornement des cadres, les décorations des salles, l'éclairage souvent mauvais, tout se réunit pour rendre plus difficile une vue prompte et critique. Il faudrait plusieurs visites pour s'habituer aux voisinages imprévus (qui seraient une source d'études) et pour grèner en soi les regroupements désirés. Mais d'un ensemble où foisonnent les peintures de "l'ère des tableaux" certaines images se dégagent pourtant tout de suite: les portraits surtout, qui sauvent l'art dans les siècles de savoir-faire. Ce sont eux qui font aimer Raphaël (dont je continue à ne pas accepter les tableaux religieux): son cardinal Inghirami en particulier, malgré la laideur du modèle. Et il y a le cardinal Bentivoglio de Van

(du même, un paysage) 59
Dyck, les "philosophes" de Rubens, les Célien. Ils permettent d'oublier les plafonds et l'abus des dorures: la décoration du Louvre royal est sobre en comparaison (et l'impression ~~est~~ autrement monumentale). Cette densité de tableaux, ainsi que la surabondance des œuvres peintes dans les églises, fait d'elle-même la critique d'un art dans lequel tout a abondé pendant trois siècles: le génie, le talent qui peut presque se faire passer pour le génie, l'habileté, la mémoire, une connaissance des moyens picturaux et aussi des "trucs" de métier peut-être inégalée ailleurs. Après quoi on a envie de retourner aux "ma-ladroits" des débuts, à la stricte probité des Mondiques (avant l'italianisation), ou aux dessins que les maîtres font pour eux-mêmes. - On ne visitait pas les appartements royaux. Parcouru le Musée degli Argenti, très riche, mais de ce genre de richesses dans lequel mon âme n'entre pas bien loin.

Après une bonne station au jardin Boboli, sur les bords de l'Amphithéâtre (pour cette vue reposante et exaltante à la fois sur le cœur de la ville), nous allons finir la journée à Fiesole même, au dessus de notre demeure. L'ensemble des ruines romaines nous retient un bon moment, malgré la foule qui croît à l'approche du soir. Les Romains et, loin avant eux, les Etrusques, on les oublie. Et

60
pourtant ces oliveraies où nous retournons chaque soir
conserver, je suppose, l'aspect de ce même vallon au
temps des uns et des autres. La cathédrale, dans sa
pureté romane et sa pénombre, c'est enfin une église
où le recueillement est possible. En haut, vers le couvent
de St François, c'est la foule internationale; mais on trouve
la paix un peu en dessous, dans le jardin public
où les passants ne pénètrent guère. Presque tous les
soirs d'ailleurs, de nos fenêtres, nous avons eu ce moment
de grande sérénité où l'on suit le soleil rougeoyant
jusqu'au dernier instant de sa chute.

Vendredi 6 - Pour compléter notre visite de Trisole
nous y retournons le matin. Après quelques nuages, le
soleil domine vite, une fois que nous sommes installés
au théâtre romain où nous errons un bon moment. La
chute de son mur de fond ouvre sur les vallées d'en face
des perspectives que l'on ne se lasse pas de scruter. La
nature y cultive le cyprès comme un art. Le couvent
de St François, s'il ne renferme pas des chefs d'œuvre,
a un charme intime, dans son premier cloître tout
fleuri (mais St François aurait ouvert la porte de
la volière!), qui réchauffe le cœur. En dessous le rapprochement
des murs étrusques, des restes égyptiens, des objets
chinois (certains de qualité, s'il y a des
pièces qui sentent le bazar moderne), propose de
bien curieuses méditations. Et il y a une ouverture

61
sur une vallée, enfoncée très bas en dessous, qui fait
sentir le caractère aérien de cette maison. J'aime moins
les cellules de saints hommes aux quelles on accède
en frôlant le deuxième cloître, et la dévotion des
monnaies rependues sur leur sol, pour universelle
qu'elle soit, ne m'a pas conquis. Mais l'ensemble est
amical. Les collines sont couvertes de couvents et l'on
comprend qu'elles attirent les âmes méditatives. Il
y faudrait une retraite - vraiment retirée.

Dans l'après-midi nous avons visité le musée du
Duomo. Le centre en est les deux tribunes des chanteurs,
aussi expressives l'une que l'autre de la joie
du chant. Luca della Robbia (dont le nom reste trop
attaché à la "manufacture" de terres cuites de la famille)
donne ici le plein de sa nature; elle se relie
au meilleur de la sculpture hellénistique, mais je ne
sais quelle voie: peut-être la recherche de la grâce enfantine
(qui s'échappe, de peu, mais qui enfin s'échappe
précisément à la "recherche"). Il charme peut-être
plus ici que Donatello, dont pourtant il n'a pas le
génie. - Fin de la journée à la chapelle des Barzani.

Samedi 7 - Après une matinée ~~de repos~~ commencée tard et consacrée à quelques courses, nous allons
à l'Accademia. Et de nouveau opère l'envoûtement de
Michel-Ange: ses Captifs ébauchés, sa Pietà si pleine
de mystère intérieur (cette face du Christ, qui est

douleur et sérénité à la fois), et même le David, dont on ne voit pas, tout d'abord, ce qu'il gagne à ses dimensions colossales (et peut-être ses mains sont-elles disproportionnées), mais qui, sous certains angles, est autre chose qu'un corps. L'ensemble des peintures complète la série des premiers Florentins visible aux Uffizi et l'on retrouve la même satisfaction, si les pièces très frappantes sont peut-être moins nombreuses. Et les foules s'y ruent moins.

Le Musée Archéologique est trop vaste pour que nous ayons pu le voir tout entier. J'y suis retourné seul le dimanche matin pour pousser jus qu'au dernier étage, aux vases grecs. Comme instrument d'étude, il est très bien conçu. Il est possible de faire l'inventaire, pièce par pièce, des mobiliers funéraires de la région, des Villanoviens aux Etrusques. Mais ce serait un travail, et il demanderait des semaines. La reconstitution de tombes étrusques, dans le jardin central, est très frappante. Tout ce que j'ai vu ne me rend d'ailleurs pas beaucoup plus proche ce peuple fermé, tant quelques pages de littérature suffisent à donner l'âme d'une civilisation que les objets et même les peintures ne traduisent pas de façon intelligible. Les grands bronzes: la Chimère, l'Orateur, la Minerve, l'Idolino (une merveille de grâce adolescente) vaudraient à eux seuls la visite. La série des vases grecs ne vaut pas seulement par le vase François (supérieur à ses

reproductions ordinaires); il y a des séries, très bien classées, qui donnent mieux qu'une idée des belles périodes de la céramique. Que ne peut-on, là aussi, s'arrêter plus longtemps! J'ai tout de même pressé un peu pour pouvoir retourner à San Marco, et ce penchant, qui n'aurait pas été le mien autrefois, me dit assez qu'avec les années une autre compréhension de la beauté a pris le pas, ~~sur~~ dans mes profondeurs, sur celle qui s'attachait aux corps et aux couleurs.

Nous nous sommes reposés, l'après-midi, dans la pénombre de la maison, puis sur ses terrasses, une fois atténuée la rigueur d'un soleil qui, de jour en jour, semble retourner vers l'été.

Lundi 3 - Dernière journée! Nous avons consacré la matinée à San Miniato, que nous avons atteint par un autobus qui fait le tour des collines, entre les bois, en nous faisant voir la Porta Romana. Promenade qui serait très belle à petite allure. Tout cela a demandé du temps, et sans trop nous attarder à la place Michelangiolo nous montons à San Miniato. L'intérieur saisit. La finesse orientale de la décoration n'est pas une gêne, et d'ailleurs la crypte garde beaucoup de simplicité. Trois ou quatre dominicains venaient y bourdonner une "heure" du jour; j'avoue que leurs têtes ne sont pas spécialement attirantes. Les Franciscains de Fiesole ont plus l'air de "vrais" moines. Mais il n'importe.

54
L'église vaut par elle-même. Les fresques de la sacristie ne sont pas de premier plan, mais elles plaisent, comme la statue de sainte, ingénue et aimable, que l'on y conserve. L'impression générale est faite à la fois de couleur, de lumière, de richesse dans l'harmonie, sans excès. - Le retour nous a fait achever le circuit de Florence.

Car dans l'après-midi nous avons fait notre dernière descente dans la ville, simplement pour reprendre l'air des rues, retrouver l'épanouissement de la foule florentine, à l'heure où elle submerge réellement les visiteurs. On n'y trouve pas beaucoup de types ~~serres~~ d'une beauté profonde, mais il y a de la grâce répandue sur le visage, dans le vêtement des femmes, et cette amabilité de la physionomie et du langage qui rend la vie plaisante. Il faisait presque nuit quand nous sommes rentrés et, en descendant le raccourci rapide qui ramène à la Pensione, déjà très sombre, nous avons eu l'impression d'être ~~de~~ de vieux habitants du lieu, familiers des pierres et des arbres.

Retour le 10. Un train bondé de Fise à Gênes, mais où tout finit par s'arranger et la presse elle-même par être supportable, tant chacun y met de la bonne volonté. Et le lendemain matin, ce sont les campagnes françaises, les bords de la Seura, la forêt de Fontainebleau, sous une pluie déjà automnale.

65
20 Octobre - Un rêve, il y a trois ou quatre jours, tout à la fin d'une nuit un peu pénible. Une religieuse entièrement vêtue de noir, avec un simple voile sur la tête, tombant sur les épaules d'un mouvement tout naturel, au visage brun, de type espagnol, non plus très jeune, mais encore belle, avec un visage très ferme, modelé par l'épreuve, me tend un verre d'eau, plutôt petit, en forme de gobelet. Elle l'a levé très haut et je le prends ainsi, le bras levé. Pour marquer l'importance du rite, quand je l'ai ~~dehors~~ pris et avant que je baïsse le bras, un instant, de ses doigts, elle serre mes doigts sur le verre. Je bois lentement, et d'ailleurs, un moment du moins, l'eau bue semble se renouveler. Elle n'est pas absolument limpide et un dépôt terneux se forme au fond, ce qui ~~me~~ ne me gêne pas, et je finis par tout boire. Quelques personnes, dont un ecclésiastique, attendent ~~dehors~~, pour recevoir à leur tour cette espèce de communion. Le verre achevé, je me suis réveillé. - Plusieurs ~~me~~ pensées au fond de ce rêve: les deux saintes chères, aux quelles je songe souvent; l'eau de fontaine peut-être, que je n'ai jamais désiré boire matériellement, mais que j'aime entendre dans un sens spirituel.

27 Octobre - Un hier soir le Dialogue des Carmélites, que j'avais lu le printemps dernier. La représentation n'ajoute pas beaucoup à l'effet de la lecture; parfois même elle le morcelle un peu trop. Mais les bonnes scènes gardent leur force. Et, tout en regardant, on peut, plus facilement qu'en lisant, prendre par rapport au texte la distance qui permet de l'appliquer à soi-même. Pas de retraite qui dispense de la lutte. Pas d'effort sur soi-même qui assure automatiquement, au bout d'un certain nombre d'années, la disparition de certaines peurs ou de certains désirs. Mais rien non plus qui assure que la grâce manquera au moment décisif. Du moins, telle est la condition, toujours aventureuse, non seulement de l'âme qui cherche, mais de l'âme sainte. Hormis l'exception, très rare, du "libéré vivant". Mais le christianisme n'a jamais promis de produire des "libérés vivants" (il y a peut-être François d'Assise?)

8 décembre - Frappé, ce matin, par le texte des Proverbes, 8, que la liturgie du jour applique à Marie: la Sagesse pré-temporelle, qui assistait à la création divine (en somme, la Sagesse omnisciente qui présidait à l'ordre des êtres). Sagesse qui a peut-être sur son visage un reflet grec: la $\pi\rho\omega\tau\eta$ de Jéus autant que la $\sigma\omega\phi\alpha$ des philosophes. Et c'est la sœur de la Shakti qui crée, tandis qu'Ichvava médite. C'est un

mouvement intérieur bien puissant qui impose ainsi au christianisme une figure si étrangère à la tradition sémitique du genre. Mais sans elle, quelle s'élèverait, et comme cette théologie mariale me rapprocherait des Eglises qui l'adoptent si elles ne voulaient, à tout prix, me faire reconnaître cette Marie ^{(et en elle seulement (tout est là))} intemporelle dans celle de l'histoire! ^{est-ce que} ~~commence~~ toute âme n'est pas appelée à vivre elle-même cette "histoire", en dehors du temps "historique"? Marie de Galilée, quelle qu'elle fût (et qui peut dire ce qu'elle fut?), était une Marie entre toutes les autres. Il n'y a pas d'âme à qui l'Ange, sans doute, n'ait parlé un matin. Certaines sont distraites ou mal lunées, ce matin-là; et peut-être, malgré tout, le parole les atteindra-t-elles, bien des années plus tard. Mais peut-être aussi n'y a-t-il ~~q~~ en jamais (enlevé le décor) qu'une âme, qu'un Ange, qu'un matin.

26 décembre - Matinée ensoleillée, hier, et fin de journée plus sévère. Juste ce qu'il faut pour une Nativité qui est le prélude du Calvaire. Admirable exemple de la futilité humaine que cette réduction à une fête de l'enfance, ~~et~~ de ce qui devrait ~~être~~ commémorer le premier saisissement de l'âme devant son destin. L'enfant réservé au sacrifice et qui le sait. De quoi déchirer toutes les

68
apparences et rejeter d'un coup ces lambeaux! La
Prophétie, l'Agonie, la Renaissance. Qui n'aura pas
vécu ces étapes n'aura pas vécu. Qui n'aura pas été
Christ n'aura pas été homme. C'est là-dessous que je
prêcherais un sermon de Nativité.

1958

1^{er} janvier. Parfois, quelques minutes, un soleil de
gravure sur un paysage tout en gris (à peine quel-
ques fugitives ouvertures vers un bleu très pâle, sorte
de mer très lointaine sur une carte rêvée). Sur ce seuil,
pour inaugurer l'année, au sens rituel ^{du mot} ~~de l'événement~~,
on voudrait savoir la vraie prière et savoir qu'elle
parviendra. Car en face d'une humanité plus que
jamais savante de secrets terribles, plus que jamais
folle d'autres secrets mal déchiffrés, quelle autre
arme saisir que la prière? Mais laquelle? De quels
mots et de quels silences? Et sent-il de parler tout bas
- tout haut - à la Présente qui nous enveloppe, nous
pénètre, nous palpe? à la Saisance qui ne laisse pas
tomber le voile toujours ce voile entre notre pauvre
regard et son souffle? Ne sait-elle pas tout de nous?
Se soucie-t-elle de nos soucis? Ou sommes-nous ses
soucis incarnés, qu'elle débat tout haut par nos bouches?
Comment ne pas ^{nous} ~~se~~ reposer dans sa main? Comment
ne pas nous méfier de ce repos même? Mais sans ce
doute et cette séparation perpétuels, que seraient la

69
Foi et l'espérance? Et sans cette séparation, qui s'appelle
aussi l'absence, sentirions-nous jamais la présence?
Nous n'aurions plus nos êtres si nous étions l'Être.
Mais nous ne serions rien non plus s'il n'était nous.
Et malgré tout, encore une fois, nous reste-t-il une
autre arme que la prière?

- Dans l'insomnie de cette fin de nuit, à un mo-
ment ~~où~~ où je n'étais qu'à moitié dans l'eau du
sommeil, j'ai entendu dire deux fois, comme un appel,
en "vrai" latin: "Claudiu(s), Claudiu(s)". Comme j'ai
relu ces jours-ci, en épreuves, ma Lampre de Sala, je
n'ose pas ranger cette rencontre ailleurs que dans les
jeux de l'inconscient.

11 février. Le centenaire d'aujourd'hui ramène
ma pensée à Lourdes, où d'ailleurs elle va souvent,
surtout la nuit, dans les intervalles du sommeil.
Le lieu m'a pris. Et je me tourne souvent vers
Bernadette ou Chèreise de Lisieux avec des senti-
ments qui m'auraient bien étonné autrefois. Je
songe à la Divine Kumari, à la Jeune Fille d'avant
l'Annonciation (sans l'enfant en tout cas), à l'eau
dormante qui remonte de la terre, à la Grotte ben-
che de la terre, à tous ces symboles si puissants que
l'on croirait réunis par l'imagination populaire, si
on les trouvait dans de très anciennes chroniques.

30
Conte cette aventure, qui est vraie, peut se lire par transparence. Et je ne veux pas réduire la valeur des gubions du corps, mais je me demande si le vrai sens de l'eau n'est pas l'autre: celui qui s'adresse aux âmes malades. Ou, si l'on veut, ne sont-ils pas vrais, ces deux sens, l'un dans l'autre? car n'est-ce pas l'âme soudain replacée en son "lieu" qui ^{remet} ~~repose~~ le corps ~~soudain~~ en sa place? On n'en finit pas de méditer sur ce lieu et sur cette enfant. Elle était partie ce soir-là comme tant d'autres; elle ne savait pas, elle n'avait jamais rien vu: et soudain, cette rencontre; ces rencontres, après lesquelles il n'y en aura jamais plus pour elle. Jamais plus.

30 Mars - Dans la première partie de la nuit, au cours d'un très bref cauchemar: je me sens au dessus de mon ^{sorti de mon corps;} corps, je me vois (je crois que je puis dire: je me vois, encore que ce soit très difficile à exprimer) étendu, et je me sens très bien ainsi, détaché de l'être un peu angossé qui répète: « J'étouffe. Réveille-moi. » (Cette prière s'adresse, je crois, à Od., qui dort sans entendre, et d'ailleurs je ne suppose pas que j'aie vraiment parlé). Je m'écoute trois ou quatre fois, toujours très à l'aise, puis soudain je me dis quelque chose comme: « Mais c'est moi. Il faut que je me réveille. » La descente sur moi-même, la reprise de

31
conscience ordinaire, c'est quelque chose de très court aussi, mais d'un peu douloureux, que je ne peux pas décrire. Je me réveille, très intéressé, pas le moins du monde inquiet. Mais je me trouve bien plus lourd, infiniment moins détaché, que dans l'instant précédent. Je savais que cette sortie totale du corps, ce ^{déjà} dédoublément, pouvaient exister. Je suis très heureux de l'avoir éprouvé ~~avec~~ avec tant d'aisance et une telle absence d'inquiétude.

3 avril au 10 - Séjour à Paris, rendu bien pénible par le froid (de la neige, parfois, mêlée à la pluie) au point que tout plaisir, parfois, disparaissait.

Le meilleur fut, au départ, notre arrêt à Chartres. Voir la cathédrale, c'était une pensée, sinon un désir très profond, que j'avais depuis longtemps. Petite pluie, très froide, qui ne cessera qu'un peu avant le départ; ciel très bas: parfois des brins de nuée s'accrochent à la plus haute flèche. Vent aigre sur le parvis et la face sud, glissant, le vrai vent de Chartres selon Huguemans. Entre deux sorties de la nef, pour aller voir tour à tour chaque porche, nous nous réchauffons aux bouches du calorifère. Devant les statues - tant l'image les a rendues familières - c'est l'impression d'une

redécouverte plutôt, mais d'ailleurs sans qu'elles en perdent leur puissance. A l'intérieur, l'élan des voûtes, bien sûr, emporte l'esprit; mais, malgré l'ombre, l'étonnement profond vient des vitraux. La rosace et les trois vitraux du grand portail, avec ces nuées, font de la lumière. C'est saisissant comme un miracle. On pourrait, avec le temps et le savoir nécessaire, lire tous les symboles, toutes les "correspondances" des figures; mais il n'est rien de plus parlant que cette "vivification" de la lumière de tous côtés. L'ombre qui demeure, malgré tout, est propice autour du choeur, dont elle voile la clôture ou les marbres du XVIII^e s. qui n'ont même pas de vraie "pompe".

Nous sommes aussi descendus à la crypte. Et d'abord c'est le fameux bas relief de la Nativité (on s'attendait à le voir plus grand) que son humanité sans doute a sauvé de la destruction. Puis vient le puits: il faudrait pouvoir rêver sur sa margelle et laisser glisser l'âme vers l'Eau-Mère. Enfin la longue galerie devant la Vierge Noire, recouverte en cette Semaine Sainte; la file des petites lampes à huile lui donne un mystère de catacombes. C'est un lieu où il faudrait pouvoir venir

méditer librement.

Terrasse de l'évêché, dominant sur un morceau de ville assez morte, d'où émerge une vieille église. Mais son du XIII^e s., plaisante, devant la cathédrale; ses sculptures nous sont aussi déjà familières. Un moment enfin, dans un "tea-room", pour combattre le froid et contempler, juste en face, le Portail Royal. Merveilleux dessin de la rosace vue à l'envers et dont l'harmonie vaut par elle seule, même sans vitraux. Enfin quelques minutes dans la vieille ville, pour trouver la rue natale d'Odette. Partout de vieux noms de rues, à saveur "pré-renaissance." Un pâle soleil pour le départ.

- A Paris, retrouvé, après dix-neuf ans, Marcelle M., à la fois toujours si pareille à elle-même et si profondément marquée par l'âge et l'épreuve. Comment peut-on à la fois avoir été touché dans sa personnalité et rester si fidèle à son âme, sinon parce qu'il y a là deux réalités différentes? Et dont l'âme est la plus "réellement réelle"?

- Un des expositions: Buffet, trop systématique, parfois pauvre, parfois un vrai peintre (et plus, peut-être, dans le noir que dans la couleur); les céramiques de Picasso, si habiles, souvent plaisantes. Plusieurs incursions au Louvre, qui laisse insatis-

74
fait, parce que rien n'y trouve son plein développement, surtout dans la peinture, morcelée. Exposition du XVIII^es, inégale, mais qui donne de beaux rêves en face des De La Tour ~~ou~~ de Ph. de Champaigne ou de Claude Lorrain; jamais je ne me suis senti plus personnellement mis en face des religieuses de Port-Royal, avec lesquelles je ne me serais pas entendues une heure si nous avions parlé de doctrine, mais dont j'aurais recherché la présence.

Du théâtre aussi; mais, sans méconnaître le mérite du "Procès à Jésus" ou l'acidité de Jonesco, rien de l'art du spectacle ne m'attache profondément. Il comporte souvent une part de duperie (ainsi ce "Cercle de craie caucasien", qui ne m'avait pas satisfait à l'audition radiophonique, mais que nous avons vu à Rennes et qui était un très beau "spectacle"). Non, le "spectacle" ne m'atteint pas l'âme du côté qu'il faut, maintenant, pour l'ébranler - et qui est le côté du silence.

- Je suis rentrée bien fatiguée et avec plaisir.

avril.
21 au 26. Je suis repartie bien vite, pour une conférence à Nice et diverses affaires à Paris, sans beaucoup de joie et non sans quelques appréhensions: le froid, les foules, la fatigue. Mais tout s'est mieux passé que je ne pensais.

25
Et d'abord il y avait du soleil à Paris, et même de la chaleur le soir où je suis arrivée (suivi d'ailleurs d'un refroidissement le lendemain).

Visite, le 22, l'exposition Modigliani, d'une incontestable monotonie, malgré une évolution lente vers une peinture plus large, plus résolument picturale. Il n'avait pas l'œil insensible; en témoignant surtout les fonds, les étoffes. Mais quelle singulière lutte contre l'humain! Pas un centimètre de paysage, pas une fleur, ce me semble, même accessoire; rien que des figures; et pourtant, pas une qui ne porte l'aveu d'une insurmontable inhibition à la peindre. Toutes ramenées à un type préconçu, jusqu'aux yeux, souvent, noyés dans une tache monochrome, ~~ou~~ bleu ciel très clair de préférence, qui recouvre tout l'espace entre les paupières. De ce type, il ~~existe~~ existe des modèles dans la nature, j'en remarque deux à l'exposition elle-même (l'un d'ailleurs assez "voulu", je le crains). Mais ce ~~siège~~ nez de travers et ce cou, il les tourmente et les étire encore - et sans doute se tourmente lui-même. Pourquoi n'a-t-il pas supporté le visage humain? Est-ce le sien qu'il craignait?

- Entre deux rendez-vous, un moment à St Sulpire

36
pour revoir les Delacroix, que je sentais oubliés. La lumière était assez favorable. Le romantisme rejoint ici le baroque. Le "Héliodore chasse du temple" est plus Rubens que Rubens: autant de fougue, plus de "style".

Une bonne partie de l'après-midi du 23 à l'exposition d'art japonais. Je l'ai examinée, puis, deux fois, parcourue de nouveau, avec le regret d'un monde que je ne reverrais pas au complet, même si j'allais au Japon. Développement et continuité; une ampleur que l'on soupçonnait mal d'après nos musées.

Mon amour va aux vieilles statues, surtout à celles de bois, matière vivante si propre à l'incarnation de l'âme; puis aux grands laïcs, dont certains valent (peut-être) les meilleurs Chinois - d'autres tendent un peu au détail, et avec sécheresse. De tout modernes donnent l'espoir d'une synthèse, où il entrerait un peu de nos couleurs et de nos libertés.

Je me suis réveillé le 24 au grand soleil du midi. Et bientôt la mer, avec des noms connus mais qui ne se rattachaient encore à rien: St Raphaël, Cannes, Juan les Pins, Antibes. Et de l'autre côté, des montagnes peintes, parentes des Alpes ligures, mais moins persantes. C'est la vie retrouvée, au sortir

37
de ce mois trop hivernal. Et tantôt les pins, tantôt les alèes ou même des figuiers de Barbarie, comme un message d'une autre terre que je n'ai pas oubliée. Enfin Nice, et, avec Osasco retrouvé, c'est vraiment un temps retrouvé. Mieux encore à la Maison Rose, avec les objets familiers, les tableaux aimés, et aussi les terrasses superposées, les oliviers énormes, les figuiers - le silence, enfin, face à la montagne. Rue de souvenirs évoqués avec les amis! Conférence, promenade des Anglais, port - mais surtout le jardin de l'abbaye à Cimiez, un peu vite parcouru à l'approche du crépuscule, et l'église elle-même, où déjà, pour voir les Oséas, il faut recourir aux lumières - le tout, avec le petit cloître, bien italien. Puis le sommeil profond ~~de la~~, campagnard. Une matinée encore, avec le jardin, le chien, les pigeons. Et ce sera bientôt la fin de l'après-midi et un départ trop prompt. Mais à quoi bon s'attarder, comme si la vraie vie n'était pas "de l'autre côté"?

4 Mai. Une visite à la Marquise, dans les bois des Rochers. Grande paix. Arrivés à l'orée, au bout de la première grande allée; des fonds herbux, des bosquets sur les collines. Un cerceau au loin, vers la droite, assez souvent. Dans les prés et les haies

78
deux ou trois corbeaux silencieux. Des merles proches dans le bois. Toutes choses très simples, qu'elle a goûtées aussi, et qui étaient les mêmes, qui seront les mêmes encore après nous, si l'homme ne commet pas d'irréparables folies. Et l'on ne s'attacherait pas tant à ce paysage aimable (mais tant d'autres le sont) si elle ne ^{lui} avait pas donné vie. Telle est la puissance du langage juste et de l'âme aimante. Je me sens là vraiment dans son influence, attachée à elle comme à une amie longuement connue.

16 Mai - Nuées basses, froid dans la maison : temps image des temps. Comment tant d'incompréhensions, d'abondités, de folies, ont-elles pu s'annoncer dans un peuple "intelligent" ?

22 Mai - Au cours d'un rêve assez long et dont, au réveil, les péripéties m'échappent (je me souviens seulement de paysages minéraux, réduits au roc, comme je les aime) je vois s'avancer dans les airs, marchant d'un pas calme et facile, trois (ou quatre) immenses chevaux blancs, légèrement pommelés de gris. Chacun portait ~~sur~~ un groupe d'hommes debout, coiffés à l'orientale (j'ai souvenir ~~de~~ du bleu, assez tendre, d'une sorte de burman), et de chevaux aussi, à la taille ordinaire, peut-être

79
blancs pareillement. C'était comme une procession, qui descendait avec majesté, et dont je ne saisis pas le sens, mais que j'admirais. Un instant, sans plus, le rêve s'est poursuivi, je ne sais comment ; je marchais dans ces campagnes nues - mais à la recherche de quoi ? - Or, à qui je dis ce rêve avait expliqué le jour même à ses élèves le poème "Go down, death", où la Mort descend avec ses chevaux blancs chercher l'âme de "sister Caroline". Peut-être donc une transmission de pensée, bien que mon rêve n'ait eu aucun rapport avec la mort ?

25 Mai - En ce jour de Pentecôte, c'est tout autre chose que l'Esprit d'illumination et de paix qui descend sur ce malheureux pays. Et le hasard d'une lecture me fait trouver cette phrase chez Simone Weil : « ce monde-ci n'autorise pas l'amour. » Bien peu certes ! Ce pourquoi justement il est si nécessaire. Mais nul n'a jamais promis qu'il triompherait avec cette espèce d'entre les créatures qu'est la nôtre. Il est bien temps que germe un être nouveau pour le recueillir et le faire vivre.

27 Mai - Jours longs et lourds, froids pour le corps et pour l'âme.

28 Mai - Entre une matinée de soleil et une soirée de nuées noires nous sommes allés à l'allée cou-

vente de la Roche aux Fécs, pour essayer de faire passer plus vite ces heures insupportables. Et j'ai trouvé là, comme au menhir de Champ Dolent, un vrai beau monument, ~~de~~ marqué d'un style, encore planté en pleine vie. Entre un chêne et un châtaignier vraiment séculaires (des monuments eux aussi), ces dalles et ces blocs d'ailleurs dégrossis, en particulier au porche de la première chambre, sont posés avec un choix qui est déjà de l'art. Mais c'est surtout de l'intérieur, malgré le ciel sombre et le vent qui s'insinue, un peu aigre, que l'ensemble ~~se~~ trouve sa grandeur. Les minuscules nousses vertes donnent à certaines faces des pierres une patine de bronze. La nef est assez large pour compenser son peu d'élévation. Les dalles qui la couvrent paraissent plus soulevées que soutenues. La puissance de ~~leur~~ la masse n'est pas une force brute, mais déjà un calcul, une pensée. En même temps, c'est aussi comme une poussée ~~de~~ interne, sortie du sol. Et c'est peut-être ^{à cause de} ~~pour cette~~ ce jaillissement, ^{de} cette source, qu'une puissance, en nous, répond encore à cette affirmation, toute parole tue. On se sent arrêté au croisement de lignes de force. Et voilà qui ramène nos siècles à leur juste mesure, nos jeux terrestres à leur escarte importante (même en terme de générations humaines). On ne sait plus s'il faut se tour-

87
menter pour eux ou revenir au calme mégalithique.

24 Juin - Mardi dernier, le 17, par un temps un peu brumeux, qui voilait tous les paysages, nous sommes allés à Champeaux. Vallon boisé où dort, dans le fond, l'étang de ~~le~~ ^{l'}Épinay: des roseaux surtout, très serrés, plus que des plans d'eau; on y entend crier des oiseaux de marais que l'on ne peut arriver à voir. Le château, toutes fenêtres fermées, et sous ce ciel, avait une allure "Belle au bois dormant", version XVII^e siècle, non sans élégance. À l'église du village, des vitraux XVI^e, sans génie, mais agréables, et un mausolée de même époque, un peu gauche, qui apporte un petit reflet d'Italie. Surprise d'y rencontrer Chr. Funck-Brentano et sa soeur arrivés du Maroc.

Dimanche 22: une nouvelle visite à La Chénaye, sous des averses croissantes. Le petit bois était très solitaire, détrempé, les rochers luisants, juste ce qu'il fallait pour les évocations mélancoliques attachées à ce lieu.

Un rêve frappant, à une fin de nuit. Et d'abord je retrouvais mon ancienne élève Claud'Ch., aussi coquette qu'il y a dix ans. Puis "mon éditeur" (un inconnu) me montrait un livre que je venais de publier chez lui: grand format, des images; des pages tournaient

32
dont je lisais des yeux quelques lignes - mais je ne
sais de quoi il s'agissait. Il en faisait un commentaire
qui en tirait, contre moi, une sorte de biographie,
dont je ne retrouve rien, mais je sentais quelque
malveillance dans ces propos. Je m'écriais: « Mais en-
fin qui croyez-vous que je sois? Je n'ai rien à voir avec
cette vie. Il n'y a que Dieu qui connaisse ma vraie vie.
Moi-même je ne la connais pas. Je n'ai jamais vécu
que pour lui. » (Ce qui serait faux, bien entendu, si on
le prenait dans le sens que la dévotion courante don-
nerait à cette phrase). Je m'exaltais en parlant, de
plus en plus ému. Et enfin je m'écriais: « Même mes
péchés étaient pour lui. » Je me suis réveillé sur
cette phrase, qui m'a saisi et qui ne m'était encore ja-
mais venue à l'esprit. Je l'ai trouvée d'une vérité fra-
ppante - car enfin rien peut-être ne m'aura dirigé
aussi droit vers Dieu que les erreurs de ma vie. Elles
étaient en ce sens pour lui, plus que pour moi (qui
n'en ai jamais tiré que de bien courtes satisfactions).
« Même mes péchés étaient pour lui. »

30 juin au 1^{er} juillet - à Lumper pour le baccalan-
réat, sans déplaisir pour ce qui est de la ville, mais
tellement lassé par ces jours peu occupés et si dé-
tournés de tout ce qui est pour moi la vie. Beau-

33
coup de temps couvert, petite pluie ou brouillards,
qui ajoutent à cette sombre oppression. Quand serai-
je rendu vraiment à moi-même, à ma tâche, à l'
"autre ~~en~~ côté" du monde ~~donc~~, le seul où je sois à
mon aise?

J'en ai négligé de noter mes deux longues sorties,
à la recherche de chapelles ou d'"enclaves paroissiales",
tous unis par le style semi-flamboyant du XVI^e s.
breton. Il y avait pourtant des choses curieuses à N.
D. de Kerdérot, avec ses statues ^{de bois} naïves, à N.D. du
Gamm, et de cette première sortie je retiens surtout
à côté du Faouet la chapelle de Ste Barbe, sur sa
roche, où l'on grimpe dans un lit de ruisseau où la
pluie mûlait déjà un filet d'eau, puis celle de St
Fiacre, avec son jubé de bois - et une averse violente
nous y a retenus un moment. Partout de beaux ar-
bres, portés par un courant dru de sève et d'eau.
Aussi ces bois du Lûlaëron, sous un ciel noir, avec
les grosses gouttes ~~pour~~ pourprées de leurs bruyères
et les pointes persantes des schistes. - Et ce fut, le
dimanche, Pleyben et le Mt St Michel déjà connu,
Lannana, Sizun, La Martyre; Landerneau, sur un
Elorn évaqué par la marée, avec un air de Bourgade
écossaise aux révérités dominicales; le grand pont
de l'écluse, où la grisaille s'est un peu levée, pour
laisser jouir des pins, presque japonais, et des eaux;
Plougastel et son calvaire, parmi une fête foraine;

84
l'abbaye de Daoulas, qui serait si touchante avec son cloître et ~~sa~~ sa fontaine, mais qui était en Kermesse (pres de chance!), enfin la chapelle qui domine Chateaulin. Tout un pays assez pittoresque, avec ses vallées très creuses, ~~mais~~ que je vois avec plaisir, mais sans la vraie joie de l'âme atteinte.

18-25 juillet. Un voyage de délassement et d'exploration artistique à travers la Normandie. Au départ, un des rares beaux jours, ^(de cet été) pleinement beaux, verdure, ciel pur, chaleur. Une Normandie opulente, toute en prés, vaches et ~~bois~~ bœufs. Du jardin d'Avanches, bien planté, harmonieux dans sa petitesse, ouverture sur un cdt St Michel dominé, jeté dans le golfe envasé comme une pierre ~~de~~ peinture où poser le bout du pied en ~~la~~ traversant. Suivi la route proche de la mer jusqu'à Granville. En réalité les échappées ne sont pas très nombreuses: d'abord sur le dtat, haussé de nouveau sur l'horizon lors que l'on revient au niveau des flots, puis sur le large, aujour'd'hui très bleu, d'un outremes virant à l'indigo dans l'ombre de la côte jusqu'à un azur très clair dans les lointains. Aperçu, de Granville, en arrivant, la silhouette de la vieille cité. Sur Coutances, ensuite, par un paysage ondulé sans grand caractère. La ville surgit sur une colline, autour de ses églises, et le clocher Renaissance de St Pierre lui fait un instant la silhouette de Salamanque. De

nombreuses reconstructions, d'ailleurs bien faites. La cathédrale s'en dégage, toute en lignes ascendantes, infiniment élancées. C'est le triomphe de la colônette. Vue de l'intérieur, la lanterne du transept est étourdissante.

Nous y étions au début de l'après-midi, à l'heure solitaire où les organistes aiment réjeter, et la musique se mêlait à la lumière. Le déambulatoire était plein de telles clartés qu'une annunciation à l'Angelico y paraissait probable. Le Puits Notre Dame, dans le croisillon droit, ~~est~~ souvre comme à Chartres les voies de la communion avec l'Eau mère. En comparaison, St Pierre et St Nicolas paraissent très secondaires ou même bien humbles. - Crochet par ^{la Forêt} Cerisy, pour l'abbatiale, d'un beau roman, un peu lourd dans ses piliers, mais gracieux dans ses voies, lumineux, d'un effet encore grand bien que la nef ait été tronquée. Grâce au curé nous pénétrons dans la chapelle de St Gerbold et la salle attenante, récemment arrachées à des usages rustiques, encore toutes délabrées, mais que l'on va réparer. Nous coupons par la forêt, assez serrée, mais de jeunes arbres sans beaucoup de grandeur, pour aller faire le tour du château de Balleroy. Entre ses fossés sans eau assez profonds, il a beaucoup d'équilibre et de grandeur, avec ses hautes fenêtres, et se détache, avec ~~ses~~ ses pavillons d'entrée et sa cour, sur un fond d'épaisse verdure. On le contourne dans les

36
foins et les arbres jaillis d'une terre vigoureuse. Un très grand platane, une forte et longue allée de hêtres. - L'arrivée à Bayeux nous laisse ~~encore~~ le temps de faire une première visite à la cathédrale, encore très lumineuses. Partout aux alentours des prêtres ou des religieuses qui disparaissent dans de petites rues silencieuses: un cadre pour roman ecclésiastique.

Le 19. Réveil dans la fraîcheur et les carillons. La matinée nous ~~donne~~ permet d'achever la connaissance de la ville. Ses vieilles maisons, dont celle du Gouverneur, l'Hôtel de Ville et le platane de la Liberté, encore éclatant de vie. Mais surtout la "tapisserie": c'est une œuvre étonnante par sa composition comme par ses détails, son mélange de réalisme et de conventions, d'humour sans doute (et non pas seulement de naïveté) et de style épique. Rue de mouvement dans ces images immobiles! De la même veine que les chansons de geste et précieuse pour les comprendre. De la cour qui précède ~~le~~ musée, long coup d'œil sur la cathédrale, ses clochers, les nervures de ses fenêtres; tout autour un ballet d'huionnelles qui se poursuivent en troupes. Devant l'intérieur; en particulier au dessus des arcades romanes, les figures dans le "style des steppes", si bien accordées d'ailleurs avec les ornements géométriques dont s'ourlent les arcs - Après les pâturages et les bosquets, voici une campagne de

89
champs assez dénudés, sous une chaleur latente d'été orageux. Et c'est tout de suite Caen, où l'on pénètre par la partie la moins endommagée par la guerre, assez noire, un peu sordide. Des allées sombres la chaleur fait sortir, comme dans le vieux Lyon, des odeurs de pourriture. Via St Sauveur, avec ses deux nefs accolées, la maison de Malherbe (hélas!), l'Abbaye aux Hommes, très haute, très pure, presque sévère dans une fin d'après-midi où le soleil ne joue plus que dans quelques angles des hauteurs. Ruines du vieux Saint Etienne. - Un tour dans la nuit par les voies immenses de la ville nouvelle, où l'absence tient toute la place, jusqu'au Champ de Course, très vaste, et à l'Orme, vers laquelle descendent par degrés des quais majestueux. Des églises s'illuminaient de côté et d'autre.

20. Matinée un peu sombre, traversée d'averses. Coup d'œil sur N. D. de la Gloriette, de style "jésuite", sans originalité dans le genre. Nous avons voulu assister à une messe dans l'Abbaye aux Hommes. Déception: elle est médiocrement chantée, accompagnée de lectures rauques et indistinctes, d'un ton sans âme. Elle est dite face à l'assistance, mode récente de que je n'avais pas encore eu l'occasion de voir appliquée. J'y ai gagné de vraiment voir pour la première fois bien des gestes rituels. On les aimerait plus lents, plus imprégnés d'esprit;

82
mais enfin, tels qu'ils étaient là, ils donnaient déjà
à l'action, sagée.
plus d'accent ~~accusé~~. L'assistance s'en souciait-elle?
je ne sais. Est-elle d'ailleurs assez avérée? J'ai eu
l'impression, comme autrefois, que bien des fidèles
s'ennuient ou s'absentent et ne font guère qu'atten-
dre la fin. Je sais aussi que l'on peut se tromper à
ces signes extérieurs et qu'une seconde d'illumination
peut apporter une impulsion mal connue de celui-là
même qui la reçoit. - Visite du Lycée Malherbe. Si
l'on veut bien oublier la distance qui sépare les
moines du XVIII^e s. et ceux de la fondation, on
prend grand plaisir à ces escaliers margiques, ces fers
forgés aériens, ces panneaux sculptés du parloir et
du réfectoire, tous admirables de mesure et de probité
témoignages d'un temps "humain", si l'indigence des
peintures religieuses marque la pauvreté de la sour-
ce divine. Quel temps de perfection, dans ses limites!
Et, soit du cloître, soit de l'extérieur, que de vues
sur l'église, ~~et~~ son abside ou ses clochers, si parfaits
à leur tour dans leur ordre propre. Dans l'après-midi,
nous voyons St Pierre, déjà trop ingénieux, trop pané,
en dentelles. Après ce "flamboyant" toutes les pan-
res, recherchées comme telles, vont devenir possibles.
Mais, du dehors, dans une lumière revenue, envelop-
pante, beaucoup de légèreté, assez immatérielle.
Criotte du Château, marqué par l'abandon des

83 remettre
hommes autant que par la guerre. Il faudrait ~~donner~~
ces espaces aux dieux des jardins et du ciel. L'Ab-
baye aux Dames, pourtant d'un roman si pur, fait
figure de parente pauvre, sans doute parce qu'elle
est coupée en deux et n'est trop soignée.

21 - Après un coup d'œil rapide à la nouvelle
Université sur son plateau, encore en pleins champs,
et qui promet de former un bel ensemble, nous par-
tons pour Lisieux. Paysage vraiment "normand":
prés, prommiers, vaches, coupe de vallées, agrémenté
de bois. Lisieux occupe un de ces fonds, très en contre-
bas. - J'entre avec une certaine attente intérieure
dans le pays de cette petite Thérèse, qui est, pour
moi, une découverte toute récente. On retrouve son
souvenir dès la cathédrale, assez belle dans son
gothique ancien, mais un peu délabrée. Des inscrip-
tions signalent les lieux où ~~elle~~ la jeune sainte
prieait d'habitude. Par le jardin public on arrive
rapidement à sa maison, aux Buissonnets. On ne
peut imaginer plus parfait modèle de la bour-
geoise XIX^e siècle dans sa laideur la plus achevée,
que viennent aggraver des images dévotés d'un goût
effrayable. Mais peut-être ne faudrait-il pas les
faire disparaître, tant leur présence achève de rendre
presque miraculeuse l'éclosion en ce lieu d'une âme
simple et lumineuse. D'ailleurs on trouve là des

40
souvenirs touchants: ses jouets ^{de fillette} ~~de garçon~~ soigneuse,
ses livres de classe, de mêmes choses qui la font si
paraître à tant d'autres enfants sages qui, pourtant,
n'eurent pas la même vocation. Surtout on aimerait
s'arrêter dans le jardin où elle bâtissait de petits
autels - mais où il lui est arrivé aussi, je pense, de
faire d'autres rêves d'enfant. Dans un coin un pi-
geonnier, avec des oiseaux que l'on a choisis tout
blancs; mais nul n'a prévu la petite souris, élégan-
te, furtive, qui s'avance jusqu'au grain de la
mangeoire entre deux passages de visiteurs. Parmi
eux, deux jeunes prêtres africains, sympathiques d'
allure, qui doivent avoir quelque peine à se repré-
senter exactement la vie de cette petite Normande.

- Au Carmel, autre triomphe de la laideur bien in-
tentonnée - ou quelque revanche du démon, aurait
dit Hugomans! En compensation, ces messes sans
arrêt; sur tous les autels à la fois, et le flot des ex-
voto venus des plus lointains pays. C'est la première
fois, depuis que je visite des lieux saints, que j'ai vu
remercier ~~le~~ non pour tel vœu exaucé ou telle gué-
rison, mais simplement pour ^{un vœu accompli} ~~ce vœu accompli~~
dans la voie spirituelle - ce qui ~~des~~ compte seul. Et
quoi bon être guéri ou exaucé si l'on doit rester au
point où l'on en était? La salle des reliques est plus
touchante: il y a là ses vêtements de religieuse, les

41
objets d'usage quotidien, sa magnifique chevelure
blonde à grandes "anglaises" coupée au jour de sa
profession. Tout le reste de sa présence, le plus pré-
cieux, l'incommunicable, est derrière les murs, mais
surtout derrière ce que peut voir le regard humain.
Peut-être en trouverai-je quelque chose dans ses
"Écrits autobiographiques", enfin proprement édité,
que j'ai achetés auprès du Carmel. - La Basilique a
pour elle son site, mais elle est "vide". Rien n'y
parle et plus d'un détail donne l'envie de s'enfuir.
Certes les églises de Lourdes ne sont pas plus belles,
mais il y a la respiration du lieu, la grotte accolée,
l'âme. - Encore des plateaux, des vallées, des bois,
et puis voilà la Seine, un instant dominée, et bientôt
les affreux abords de Rouen, ses rues sordides ou
dévastées. Première visite à la Cathédrale, après les
ruines du Palais de Justice. Quelle beauté! malgré les
épreuves, quel air partout répandu sous les voûtes,
et cette profondeur, et cette façade!

Nous avons passé à Rouen le 22 et le 23, par
un temps souvent pluvieux ou incertain. Vi sous l'aver-
se le Portail des Libraires, si rempli de scènes ou de
personnages à la fois savoureux et déconatifs. Saint
Machon: lignes un peu sèches; trop de géométrie peut-
être, mais que d'invention tout de même! Les vantaux
de bois des portails sont d'une matière et d'un travail

imposants. L'intérieur est encore coupé par son milieu. L'autre St Macloire est un lieu pour méditation (point trop riote ^{semble-t-il}) unique; d'autres pays lui assureraient une célébrité européenne. Nous y sommes revenus le soir, à l'heure des illuminations; il était doucement éclairé, pensif, solitaire à souhait; puis une averse violente est venue comme nous sortions. Dédale de vieilles rues: l'hôtel d'Elgire, bien délabré, mais encore si noble dans sa misère. St Owen est ^{toujours} privée de la plupart de ses vitraux; elle est sombre et parcourue des vents. Ici, comme au Palais Episcopal, le souvenir de Jeanne d'Arc est rappelé. C'est dans la rue qui longe ce Palais, à peine changée peut-être, éclairée la nuit par des lanternes suspendues, que l'on imagine le mieux la prisonnière, seule avec ses angoisses parmi la foule. Je n'arrive tout de même pas à la retrouver, à la voir présente. Peut-être parce qu'elle n'a jamais été tout à fait "selon mon cœur" (Pourquoi? L'altes que l'on a fait de son nom? Les ridicules images dont on encombre les églises? Son allure guerrière? Ou parce qu'elle n'a pas laissé de guide spirituel? Mais pourtant la petite Bernadette non plus.) Il est encore plus vain de la redemander à la Place du Vieux Marché, vendue aux voleurs. On la rejoindrait davantage à la Tour qui porte son nom sans les visiteurs et les souvenirs de la récente guerre qui s'interposent. & La du moins

ces murs sont ceux qu'elle a vus, & où peut-être elle s'est appuyée. - Vis aussi les vitraux de St Saturne, de St Godard (moins beaux), l'hôtel Bourgthesoulde. Nous avons manqué Corneille, dont la maison n'était pas ouverte; il n'est pas de ceux dont la compagnie me manque absolument. - Musées: l'Archéologique est trop sombre, trop encombré, mais on y en extrait tout de même des pièces intéressantes, les mosaïques de Tillybonne en particulier (unite à travers l'Empire de cette "industrie" romaine). Le musée des Beaux-arts offrait d'abord une exposition de paysages modernes, dont Claude Monet sort triomphant: un Génie des eaux; sa peinture dégage l'essence de l'eau, comme jamais aucune autre. D'autres, même très grands, ont peint des paysages où il y a de l'eau; lui, c'est l'eau même, en soi. Bien d'autres pièces attachantes d'ailleurs, à côté de pauvretés. Il ne nous est pas resté tout le temps voulu pour bien voir le musée proprement dit: en émergeant surtout le ^{le grand Delacroix} Gérard David, de bons portraits flamands et français, les Espagnols (dont le Velazquez), un de La Tour qui n'est pas des meilleurs; l'Ingres satisfait moins que certains. La série des portraits d'écrivains dus à J. Em. Blanche déçoit un peu: manque de pénétration ou de rendu (ou les deux), mais il y aurait eu autre chose à faire sortir des modèles. Des céramiques de Rouen, c'est le canaïen bleu qui me satisfait le plus.

94 Nous sommes repartis le 24, après avoir pris déjà nos habitudes dans la ville. Même route qu'à l'arrivée tout d'abord. Mais nous avons fait un détour pour l'abbaye du Bec-Hellouin. On y arrive par des bois accueillants, pleins de bruyères, de fraises et d'airelles. C'est un vallon éclatant de verdure, traversé d'une petite rivière. Les Bénédictins sont revenus là depuis dix ans et l'on ne peut tout visiter. C'est un grand moine, point trop aimable, qui nous a montré, en plus de la grande tour, les ruines de l'église médiévale (presque rien) et le petit cloître du XV^{II}^e . On voit à quelque distance les beaux bâtiments du XV^{III}^e , très gracieux - mais ce n'est pas ainsi que l'on connaît un abbaye bénédictine. Le site, du moins, a beaucoup de charme. - Arrivé à Bernay, puis, dans l'après-midi, à Sées: belle cathédrale, très claire; le chœur en particulier est frappant. Mais nous commençons à ne plus bien absorber tout ce que nous voyons. Arrivée le soir à Alençon. Visite au Musée, qui n'est pas négligeable (un Brea moyen, un Osibera probablement authentique sur deux qui y sont exposés, une délicate marine de Boudin); tours du château, vieilles rues demi-désertes, St Léonard, N. Dame et ses vitraux du XVI^e s. où l'on retrouve le style et les couleurs de l'atelier qui a travaillé autour de Rennes à la même époque. Une chapelle dédiée à Ste Thérèse y conserve quelques reliques - mais là encore, dans quel cadre! Nous n'avons plus eu la vigueur de d'aller

jusqu'à la maison natale de la Sainte.

95 Le 25, par Mayenne, Ernée et Vitré nous sommes rentrés dans la matinée, en essuyant quelques petites averse. De beaux paysages vallonnés et boisés entre Alençon et Mayenne.

29-30 juillet. Une course rapide jusqu'aux Sables d'Orne pour chercher notre fille. Chaleur, monotonie du paysage au sud de la Loire: j'arrive malade et ne peux prendre beaucoup de plaisir aux foules qui grouillent devant l'Océan, ni aux mers sans grâce. Nuit pénible. La pluie qui est venue ⁵ dans la nuit un peu plus d'accident aux campagnes du Bocage, souligne les vallées, accentue les plis. On retrouve le soleil aux approches de Nantes. Soulage tout de même d'arriver. Espoir de repos - et de travail.

3 août. Entendu avant-hier au Champ de Mars l'évangéliste américain C. F. Osborn, ou bien au même endroit le film de sa tournée à Java. Que penser d'un homme qui aurait accompli plus ~~de~~ miracles que Jésus lui-même, s'il fallait accepter la moitié seulement de ce qu'il laisse attribuer à ses missions? Nous avons entendu un homme véhément, mais sans plus d'originalité ni de force que tous les prêcheurs de correfour en pays anglo-saxons. Même discours, mêmes affirmations, mêmes pauvretés. S'il était si facile de posséder la grâce, de se renouveler, de vivre avec Dieu! Que savent-ils de la vie réelle de l'âme?

96
Lue je me sens donc devant eux de l'avis de la petite
sœur chère: qu'il vaut mieux parler à Dieu que parler
de Dieu! Faut-il parler d'illusion ou d'imposture? Du
les deux se mêlent-elles? On ne doit pas juger en
vain. Mais comme on comprend les sévérités des égli-
ses sérieuses et les strictes disciplines des vrais maî-
tres spirituels. - Beaucoup de Gitans à ces prêches; c'est
le genre de public simple qui peut vibrer à ~~des~~ de tel-
les exhortations. Hommes épais ou, au contraire, très mai-
gres; femmes précocement desséchées, jeunes filles
très minces, aux longs cheveux, plus frappantes que
belles: mais presque tous ont encore la marque de
leur passé indien. C'est lui peut-être qui reparait
dans la facilité de leur adhésion. S'ils trouvent là un re-
tour à la noblesse de l'âme, ~~ce~~ ce sera le vrai miracle,
le seul qui compte.

15 août - Assomption avec un ciel de Coussaint où
les croassements des corneilles voisines s'achèvent de
mettre une sévérité un peu hivernale. Qui ce matin,
par la radio, une bonne part de la messe de Lourdes,
y compris, hélas, un message du Pape, composé et con-
ventionnel (quel que soit le cœur du Pontife; mais que
ne le fait-il parler?). L'ampleur de la foule, sensible
dans les chants, dédommage. Mais plus encore le sou-
venir du lieu, la qualité du vent, l'attrait de la grotte,
à quoi heureusement aucune pompe officielle ne peut

97
quelque chose. Je ~~ne~~ songe souvent au mystère de ce dia-
logue entre ^{la petite} ~~la petite~~ (qui plus jamais n'aura de vision,
et c'est là l'extraordinaire) et cette jeune Vierge d'avant
l'Enfant dont la tradition ne se souciait pas plus que
l'histoire. Et tout ce qui a jailli de là! - D'où je passe
à Huysmans, dont je viens de lire une biographie,
frappé par une certaine analogie de courbe entre son
mouvement intérieur et le mien (non moins, aussi, par
toutes les différences), sa recherche d'intériorisation
dans l'œuvre littéraire et la mienne. Et de là encore
à la petite Sœur Chère, que j'ai lue aussi ces derniè-
res semaines: cette éducation en Dieu, circonscrite,
mais non inintelligente, dont j'aurais presque pu
connaître la pareille, autrement dirigée - je ne dis
pas avec le même résultat! mais il m'est arrivé aussi
de songer à la vie religieuse. Quelquefois, souvent mé-
me, je me sens très fraternel. - J'accepte tout ce qui
s'est passé dans ma vie: l'aventure aurait pu finir
plus mal (et peut-être, justement, si elle s'était
fixée trop tôt dans une attitude traditionnelle).
Il n'y a pas à regretter. Au reste j'ai été conduit,
plus souvent que je ne le pensais. Et je ne saurais
qu'au dernier jour où, exactement, je parviendrais.
Mais je suis sûr, maintenant, que je n'aurai perdu ni
mon temps ni ma peine (et peut-être ~~en~~ puis-je dire
que celle-ci n'a pas manqué!)

28 août - Hier ce fut une des très rares belles journées de cet été; or justement il nous fallait aller ce jour-là à St Marc sur Mer. Ce fut un beau voyage. De ~~travers~~ vastes paysages de collines et de bois avant et après Predon. Dans cette ville, la lanterne romane de l'église, forte, trapue, mais de très justes proportions. St Nazaire, neuve, sévère. Une anse, une courte plage entourée d'un grand bloc rocheux. Au retour, nous traversons la Grande Brière. Je l'imaginais plus "grande" précisément, plus sauvage. Mais sans doute faudrait-il la voir au ras de l'eau, dans les coulées entre les roseaux, loin de la digue. Villages avenants: chaux sur les maisons, persistance des chaumes de roseaux - sauf, à la sortie, un ~~petit~~ hameau boueux, misérable. Plus loin, le château de la Brétèche: trop bien refait, sans doute, trop propre, mais si bien situé sur son lac, entre les prés et les bois. Un beau lieu de retraite si l'on voulait.

2 sept. - Enfin nous voilà en route pour l'Italie, après un jour perdu à Paris par la faute de mes visières qui se révoltent à toute menace de changement: la part contemplative aux prises avec la part aventureuse. Nous revenons sur les traces de l'an dernier et, jusqu'à Pise, voilà le paysage déjà familier. Souvent ensuite des plaines progressivement plus

96
sévères, un peu désertiques sous la robe monacale des chaumes. On les brûle par endroits justement, et de petites flammes courent au ras du sol, comme il arrive en Afrique à la même époque. ~~Elles~~ Des troupeaux de vaches d'un blanc gris très doux, aux cornes en lyre d'une inflexion pure. Les eucalyptus enfin apparus forment parfois des bosquets, ainsi que dans le Gharb. Dans les labours, selon qu'ils sont plus ou moins frais, des "terres de Siemme" plus ou moins claires. C'est la Maremma. On aperçoit quelque temps, du côté du large, des hauteurs blanches, point trop éloignées, qui doivent être l'île d'Elbe. Grosseto, ville toute neuve. Livorno: à côté des parties nouvelles, de vieilles maisons et des églises sans beauté au milieu desquelles on imagine l'ennui du Consul de France! Puis se sont les fermes numérotées et les canaux d'irrigation de la Maccarese. De longs faubourgs, tantôt très neufs, tantôt minables; le Tibre, entre deux quais, si étroit, si droit, que je l'ai pris pour un canal; les maisons sombres qui entourent toutes les gares, des pans de murailles antiques: c'est bien Rome. Rome! Est-ce une arrivée ou un retour? Très longue gare, avec les marbres de rigueur et un hall immense où la ligne suffit à l'élégance. Il venait de pleuvoir: nous avions un, de

110
Loin, un arc-en-ciel du côté de la ville, et il s'en allait vers la mer. Brève traversée de la ville: Sta Maria Maggiore aperçue, la fin du Forum longée, et tout de suite le Colisée (j'note ce que l'on attend), l'Arc de Constantin, une avenue plantée de pins magnifiques, l'extrémité du Circus Maximus, et là, presque au bas de l'Aventin, la maison si moderne, si fraîche, si hospitalière, des Dominicaines, si différente du couvent que nous attendions. Brusquement la nuit, beaucoup de paix, un air frais, un sommeil sans trouble.

3 sept. Rue de passe' remué déjà dans cette première matinée, consacrée pourtant à une course utilitaire. Nous avons longé à pied toutes les ruines des Forums, par ces avenues si larges que les foules et les bruits s'y perdent facilement. D'un parapet, à côté de l'Arc de Septime Sévère, nous avons scruté longuement l'ensemble, nous essayant déjà à situer les monuments. Le Forum, et là le Palatin, et derrière nous le Capitole! Tous ces noms, de les avoir entendus, répétés, expliqués depuis près de cinquante ans, recueillis de la bouche même des Italiens, avec l'accent de la gloire, voir qu'ils prennent enfin tout leur vrai poids de bronze sonore, et qu'ils donnent presque le frisson, comme à un homme des provinces lointaines qui arrivait pour la première fois dans l'Urbs. Nous continuons par

111
la place de Venise et le Corso jusqu'à la place San Silvestro. La Colonne de Marc Aurèle est invisible derrière ses échafaudages. Par la place Montecitorio et la vieille Piazza Capranica, en quelque sorte usée et ridée, nous voilà au Panthéon. Et c'est là la première impression de grandeur: cette descente du vrai ciel par l'ouverture de la ~~sa~~ coupole. (De tous les sanctuaires romains que nous aurons vus, ce sera peut-être le plus religieux!) Oublie facilement les tombeaux modernes, les autels chrétiens - et même Raphaël, dont on finit par se demander s'il mérite tout à fait de reposer là. À côté, à Sta Maria Sopra Minerva, voici la pierre tombale de l'Angelico: lequel des deux représente l'artiste le plus pur (je ne dis pas, de toute évidence, le plus habile et le plus simple)? Gothique à l'italienne, peu accentué; de surcroît les murs sont ^{baroques} jusqu'aux voûtes. Mais il y a là, aussi, la mémoire de St Catherine de Sienne: car Rome recèle dans son sol autant de saints que de colonnes antiques. Une station encore, sous les arbres du Celio, en face du Colisée.

Tout l'après-midi au Forum, bientôt gagné par l'ombre du Palatin (la nuit vient plus vite ici qu'en Bretagne). La foule des visiteurs s'y disperse et n'est jamais pesante. L'air, le soleil, le ciel sont ceux-là.

même qu'ont palpié les Anciens de leurs yeux et de leur peau. La Curie, les Prostrées, ne sont pas ceux de la grande époque. Mais il y a le temple de Jules César et la place où fut brûlé son corps; ^{récentement} on y avait déposée quelques fleurs coupées, tant il est vrai qu'il est encore parmi nous. Il y a la maison des Vestales, où l'on est tenté d'éprouver ~~un~~ un reste de vie - social que nous imaginions ce qu'elles ont pu être. Et comme partout ~~à~~ à Rome, voici le premier christianisme qui sort ~~des~~ des murs païens: l'édicule des Quarante Martyrs, Santa Maria Antiqua, au seuil même des Empereurs, vers lesquels montent des couloirs gigantesques et sinistres. Peu à peu, parmi les lauriers et les tronçons de colonnes partant répandus, nous remontons vers l'arc de Titus, dont les sculptures sont déjà ~~rendues~~ rendues familières par les images. Le soleil s'est couché: le Palatin, dans ses verdure, revêt une gravité très sereine.

4 sept. Nous avons fait son ascension le matin, sous le grand soleil des ruines, parfois brûlant. Mais on retrouve vite les ombrages: l'architecture des pins est aussi harmonieuse et plus vivante que celle des palais. Nous avons d'abord erré du côté du stade de Domitien (encombré de sièges et de fils électriques pour les concerts nocturnes) et du palais des Sévères. Nous sommes entrés dans l'avancé de la loge impériale, nous avons regardé Rome du haut des terrasses, seuls

et sans crainte dans ces lieux de luttes et de crimes. Tous le palais des Flaviens, trop abattu, malgré quelques restes de pavements, pour reprendre vie. Mais là tout auprès la maison de Titus apporte, elle, vraiment, une satisfaction. Elle donne aujourd'hui ^{au visiteur} l'impression de descendre dans un puits: elle n'en est que mieux ouverte sur le ciel, comme une maison de médina. Ses peintures, d'ailleurs détachées des murs pour les conserver, ont encore quelque grâce facile, sans génie. C'est une maison de bourgeois de Tès, très moyen. On retrouverait facilement les rythmes de sa vie si l'on pouvait y séjourner. Cryptoportiques, pour des assassinats princiers; on débouche, heureusement, par les escaliers, sur de hautes terrasses, parmi des jardins, très haut, au dessus des ruines et de la ville. C'est de nouveau par de profonds escaliers, des couloirs en pente, entre des murs de brique nue dont la couleur fait songer parfois aux villes du Sud marocain, mais sous des voûtes lancées très haut, pour des géants, que l'on redescend vers Santa Maria Antiqua. Peu de monde sur ce chemin; personne même parfois; une vague inquiétude fait presser le pas: palais de Tibère! Il est donc vrai: ces hommes ont vécu là, avec leurs passions et la terrible faculté de disposer des vies et des biens à leur gré. Tacite et Suétone reviennent à l'esprit. Mais là en bas, soudain,

104
l'immense soleil du Forum.

- En traversant des quartiers sans grâce nous sommes allés, le soir, à Saint Paul hors les Murs. L'extérieur déçoit, de quelque côté qu'on l'aborde. Mais l'intérieur, grâce à ses colonnes, à l'air qui circule dans ses espaces vides, a beaucoup de grandeur, malgré l'état d'ornements trop récents. Le cloître est très gracieux, avec ses colonnes doubles et leurs filats de mosaïque, ses verdures, son exiguité amicale. Mais des foules l'encombrent, qu'il faut essayer d'oublier. Quant au scruffle religieux, c'est dans le souvenir de Paul, dans la méditation sur son destin extraordinaire, qu'il faut en chercher, en nous-mêmes, la source, non pas dans les lieux. Il y avait beaucoup plus de recueillement, à côté de la Porte St Paul et de la pyramide de Costius, dans le petit cimetière des non-catholiques: les cendres de Shelley sont là au pied d'une tour de la muraille, dans un lieu trop resserré; mais Keats, sous quatre pins, tout au bout, est mieux partagé. Il y a sur sa tombe une inscription que je lui envie, si juste de ton, si vraie ("one whose name was writ on water"). Le crépuscule grandissant achevait de rendre aux herbes et aux fleurs le caractère sacré de la vraie nature. Vraiment un pèlerinage.

5 septembre. Par le tramway circulaire qui

nous permet de voir enfin le Tibre, de traverser le Trastevere, de longer de nouveau les quais, nous allons faire à Saint-Pierre la visite qui se doit. De partout déjà, dans Rome, nous avons admiré le mouvement, si haut, si souverain, de sa coupole. A l'approche, la colonnade surprend: on l'imaginait plus large; il faut pénétrer dans la place pour lui trouver ses vraies proportions et apprécier le dessin général, très sûr. C'est sans doute la percée moderne de la Via della Conciliazione qui modifie l'effet premier et tend à le réduire. La façade de la basilique manque d'envolée, et l'entrée porte un coup: on croit pénétrer dans le foyer d'un théâtre gigantesque plutôt que dans un lieu de recueillement. J'admire les quelques fidèles que l'on y voit réellement plongés en prière. La Pietà de Michel-Ange réconforte un peu; mais c'est une œuvre qui manque ^{encore} ~~de~~ puissance tragique. De chapelle en chapelle, de tombeau en tombeau, on cherche, en vain, une inspiration sacrée. Le Bernin ou son esprit règne partout, et ce n'est certes pas cette visite qui réconcilie avec ses multiples tourbillonnements: ni le baldaquin, ni ses tombeaux de papes (son Alexandre VII!), ni sa "chaire de St Pierre" (hélas!). Ces funèbres, ces éloquences pétrifiées sont en deçà de toute vérité: du spirituel

comme du réalisme. Ses confesseurs à baguette qui distribuent les bénédictions par cette voie magique ne réconcilient pas davantage avec une certaine forme des pratiques romaines. Le plus "spirituel" à mon goût, ce furent les deux fontaines, les irisations de leur jet, la pureté de l'élément natif que l'homme n'a pas réussi à altérer. Peut-être est-ce ^{la} ~~une~~ revanche d'une équité secrète qui fait qu'à tout prendre St Paul est, à Rome, mieux partagé - car enfin c'était un autre homme que Pierre. - Il a fallu réunir encore de la force pour visiter le château Saint-Ange. Ses rampes antiques du bas ont la même majesté inquiétante que les couloirs du Palatin. Ses appartements pontificaux, avec leurs décorations légères, sont souvent aimables; il y a quelques tableaux de valeur dans la partie dite de l'aglistro qu'un gardien nous a ouvertes. Ses terrasses, et surtout la plus élevée, donnent sur Rome toutes sortes de vues. Elles sont battues de vent et mangées de soleil. Le libre, limoneux ou glauque selon les humières, est ici encombré de sables ~~et~~ de buissons.

Aux Thermes de Caracalla vers cinq heures.

L'ombre est déjà partout et donne plus de résonance au silence des voûtes. Malgré les échafaudages du théâtre d'été et les pauvres débris empilés

103
dans une salle, quels espaces, d'autant plus spacieux qu'ils ouvrent sur le ciel. Mosaïques sur le sol (surtout en noir et blanc), panneaux brisés dressés contre les murs, partout ces dieux marins ou ces chars et ces attelages que l'on retrouve ~~de~~ à Rome à tant d'exemplaires, mais qui plaisent par leur mouvement et ~~leur~~ la simplicité de leurs moyens. Nous montons au Colisée du côté de la Navicella. Sta Maria in Domnica offre une petite nef intime, sympathique (enfin une église où l'on pourrait prier) avec une belle mosaïque à l'abside. Un instant dans le jardin, très touffu, de la Villa Celimontana. S. Stefano Rotondo était fermé, de même S. Giovanni - S. Paolo, que l'on gagne par l'arc de Dolabella et le Clivus Scaurus, dont le tracé n'a pas dû changer depuis l'antiquité. Entre les hautes murailles partant dressées, c'est le premier lieu qui me ~~donne~~ laisse attendre la venue naturelle de passants ~~et~~ sortis tout à coup des siècles. Mais cette descente est courte et l'on arrive tout de suite à San Gregorio, dont la façade est intéressante, mais l'intérieur banal. Trois sur les marches, face au Palatin, nous regardons s'achever un coucher de soleil assez rouge, dont les feux ne remontent pas haut dans le ciel, très classique - un coucher pour Le Sorraïn.

6 sept. - Nous montons au Capitole, ce matin. Nous saluons la louve vivante qui tourne sans arrêt dans sa cage. La mesure parfaite de la place frappe d'abord, et la variété des pierres dans les façades la rend plus vivante. Tant de figures connues parmi les statues et les bustes des musées, mais on les revoit dans un regard nouveau. Au palais des Conservateurs, voici la louve, la vraie (une autre allégre que la bête vivante!), les vases grecs (ce fameux cratère d'Aristonothos!), le mur romain qui est tout ce qui reste du temple de Jupiter Capitolin. Repos dans les jardins, avant de monter à la pinacothèque par une galerie extérieure. D'intérêt un peu limité, malgré le Triomphe de Flore, qui n'est pas le plus séduisant du Boussin, quelques Laraches et la Madeleine de Véronèse.

Les ruines, ici, ne saisissent plus que les musées. Nous avons plongé dans la Domus Aurea, vers le milieu de l'après-midi, palais aveuglé, muré, changé en cave où ne règnent plus que le froid et l'humidité - comme descendu aux Enfers avec son maître. Vrai Dédale où l'on ne peut circuler à l'aise sans le gardien. Encore ces pièces très hautes, ces couloirs inquiétants, qui, dans les palais de Rome, semblent voués à une race perdue, plus titanesque que la nôtre. Il reste quelques peintures, mal discernables, des fragments de mosaïque; rien qui rappelle d'ici et de là

rectement Néron, sinon peut-être cette inquiétude que l'on respire. Par endroits, au dessus des constructions impériales, on voit les murs et même le pavement d'une villa du temps républicain. On en sort heureux de retrouver le soleil, de vivre et pourtant enroulé. - De là à St. François Romaine, pour ses mosaïques et les vues que l'on prend, de ses abords, sur la basilique de Constantin. Puis S. Coome et Damien: une très belle mosaïque (l'effet de nuages sous le Christ). Il était trop tard pour entrer au Forum d'Auguste. Nous avons vu de près la colonne de Trajan (mais il vaut mieux retrouver sur les livres le développement de ses sculptures). Puis nous remontons au Capitole, pour voir St. Maria in Aracoeli, qui fermait ce matin à ^{notre} sortie des musées. Nous y sommes accueillis par les orgues et le soleil déclinant; il donne tout juste l'éclairage propice aux fresques de Pinturicchio, pleines de sérénité. Les ornements du plafond s'éteignent, les colonnes antiques gardent leur pureté: l'ensemble est religieux. Le clocher roman est beau. Tour du Capitole par les jardins. Toutes sortes de terrasses qui donnent des perspectives sur le Forum (l'une d'elles rend extraordinairement haute la basilique de Constantin) ou sur le Palatin (d'un jardin "tarpéien"). Retour sur la place vers sept heures, pour voir les lumières s'allumer: d'abord dans le bassin, qui les

renvoie en palpitations sur les murs; puis, en cièges, aux fenêtres des Musées. Ensemble discret, comme l'animation de la place. Douceur musicale.

7 septembre. Essai de messe vers 10 h. à St. Sabine: basilique très pure, très lumineuse, mais qui sent beaucoup la restauration. Du jardin public, à côté, des vues très étendues sur le Tibre, le Trastevere, le Janicule, le Vatican. Coup d'œil, tout auprès, sur S. Alessio et S. Anselmo: architectures trop classiques, public très bourgeois (avec ce quelque chose d'archaïque, à nos yeux, du bourgeois italien endimanché). Du Briccone de Malte, on voit la porte seulement.

Le soir, sorti un peu déçavante vers St. Jean de Latran. Le baptistère a perdu tout caractère, malgré l'exhumation de quelques fondations anciennes qui en trouvent le sol. Les proportions intérieures de la basilique restent belles, ^{mais} malgré un ou deux beaux tombeaux, la statuaire forcée gêne tout. La ~~basilique~~ mosaïque de l'abside, bien refaite, garde son effet. La façade latérale est la plus pure. Le palais et le musée étaient malheureusement fermés et nous n'avons pu y revenir.

Nous pénétrons à l'intérieur du Colisée, et c'est encore une déception, car l'arène a perdu tout caractère pour avoir été ainsi éventrée. Mêmes frappe bien davantage. Heureusement, en compensation, nous avons

retrouvé, au crépuscule, la place du Capitole.

8 sept. Longue expédition pour aller au cimetière du Monte Mario saluer la tombe de Ch. L. G. Je ne pensais certes pas, quand nous vint à Azrou la nouvelle de sa mort, aller un jour le retrouver en Italie, dans un site presque africain. Après avoir traversé des quartiers neufs, nous avons parcouru à pied deux kilomètres de crêtes, à travers des villas et des bosquets de pins. Enfin nous trouvons le cimetière, qui est un lieu de repos magnifique, presque sans égal: une harmonie de pins et de cyprès (noirs ou argentés), de beaux étagements, des marbres, et surtout du ciel, du soleil, du vent. Sa tombe est au plus haut. Le soleil était si brûlant qu'il était difficile de rester auprès d'elle plus d'un instant. Qu'importe d'ailleurs, car le souvenir ne va pas à des prestes invisibles: il s'attache à un être toujours vivant pour ceux qui l'ont connu. Mais il y a une sorte de satisfaction, malgré tout, à savoir que ce dernier séjour n'est pas déshonoré, comme nos cimetières, par l'imbécille vanité des ~~foibles~~ foules. En sortant de ce grand carré, je suis tombé sur la tombe d'un de mes anciens élèves; sans doute en aurais-je trouvé d'autres si j'avais pu les voir toutes. Le gardien nous a fait descendre par un bois de pins qui nous a conduits tout droit, par des plantes vives parfumées de résine chaude, au stade Olympique et au

Foro Italico, constructions de l'ambition mussolinienne, mais d'où une certaine touche de mesure impériale n'est pas absente. Tant la tradition se maintient à travers les âges et permet, d'après ce qui vient d'être, de mieux imaginer ce qui fut. - Un véhicule nous a conduits de là ^{vers} la place St Pierre, qui était pleine, en cette fin de matinée, d'une fine lumière.

Comme des mosaïques, l'après-midi: St Bracède, où la "Chapelle du Paradis", surtout, fait comprendre ce que peut être une décoration totale de mosaïque. A Sta Maria Maggiore, malheureusement, l'abside est en réparations, on ne peut qu'entrevoir, derrière les échafaudages, les plus belles œuvres. La nef est un peu courte et la décoration surchargée, surtout dans les chapelles. Sta Pudenziana, en contre-bas de la rue, garde une des plus anciennes mosaïques, pré-byzantine, si souple, si picturale, que l'on est tenté de se demander, peut-être à tort, si les figures n'ont pas été retouchées à date récente. Une curieuse montée, assez romantique, conduit à St Pierre aux Liens; l'église n'est qu'un chantier, depuis que l'on en a démonté le pavement, et l'on n'accède qu'au tombeau de Jules II, où c'est le Moïse qui domine. Plus impressionnant qu'en image: il va se lever; son regard, aveugle au monde, passe plus loin - Fin de soir sur le Forum, où l'on passe insensiblement d'un crépuscule très doux aux projecteurs

discrets qui choisissent sans souligner (et de la terrasse de la Brocure, on peut voir aussi tout le front du Palatin, dans une lumière un peu rouge qui donne aux ruines le relief de la vie.)

9 sept. - Matinée au Musée des Thermes. Le cadre est extraordinaire, surtout dans les salles des Thermes, qui, avec les statues et les mosaïques, retrouvent les éléments de leurs parures primitives - si bien qu'un Ancien, on aime l'imaginer, ne serait pas trop déconcerté. Mais les cloîtres de Michel-Ange, eux aussi, ont une netteté de grande époque. Tant d'œuvres, là-dedans, déjà chères, enfin vues dans leur réalité! En particulier le "trône" Tudorici, qui fut, dans mon enfance, une des premières œuvres à me communiquer l'admiration de la beauté, jusqu'au frisson (et derrière les corps féminins, autre chose...). Des bustes. Auguste en pontifex maximus. Puis les stucs et les peintures de l'étage, en particulier celles de la villa de Livia, un peu monotones dans leur frissonnement, pourtant si proches de notre sensibilité. Enfin, partout, des mosaïques, pour achever de me réconcilier avec un art qui, en s'éloignant du clod, m'avait paru plus stéréotypé. - Un coup d'œil sur St Marie des Anges, traitée en style grave par Michel-Ange, mais gâtée par la décoration postérieure; il est mai qu'à l'entrée le

saint Bruno de Hondon, si vraiment méditatif, intérieur, rachète tout.

Après midi chez ma collègue en homérisme, M^{lle} Stella, à l'autre bout de Rome. Il faut traverser, dans des autobus vertigineux, des quartiers souvent neufs, ou même tout récents. Beaucoup de maisons vraiment élégantes, variées sans disparates, comme dans notre coin d'Aventin. De la terrasse, une large vue sur la ville, un peu embrumée par la chaleur à la fin du jour.

70 sept. Matinée aux Musées du Vatican, défendus comme une forteresse par une falaise de murailles au ^{puied} ~~des~~ desquelles il faut longtemps avancer. Traversant tout de suite une immense galerie, nous allons d'un bond à la Sixtine, pour essayer de précéder la foule. Elle est encore soutenable. L'impression est de ~~par~~ ^{mer-} jerie et de splendeur (malgré la sobriété des tons) et dépasse de beaucoup ce que j'attendais. J'avais eu la chapelle plus petite, les fresques plus écrasantes. Elles se juxtaposent sans se nuire et sans rompre l'élan architectural. Le ciel était nuageux et, de toute façon, il faut un moment pour que la vue s'habitue. Mais peu à peu tout s'éclaire, pour les yeux et pour l'esprit. Parmi les fresques latérales m'attachent surtout les Botticelli, fidèles à un certain canon, qui pleit même lorsqu'on le retrouve répété. Le Jugement Dernier,

obscur au premier coup d'œil, communiqué peu à peu sa violence intérieure; il reste pourtant, à mon gré, trop purement "infernale" et chargé de personnages entassés. Les peintures du plafond, elles, ne lassent pas, si connues d'avance qu'elles soient. Leur sobriété de tons ne leur donne que plus de volume: "peinture de sculpteur", ce n'est pas ici pejoratif. Elles complètent l'architecture sans la trahir. Mais il faut s'arracher: c'est maintenant la confusion des langues, tout bouddonne sous la voûte, et il devient pénible de respirer.

- Chez Raphaël, ensuite. Chute de puissance. J'avais eu plus grandes la "Dispute" et l'"École" (Le "Par-nasse" était invisible derrière un échafaudage). Certes c'est d'un art très achevé, harmonieux, délicat, mais qui tient du "fort en thème" plus que du génie. - L'isolement est possible, par moments, dans la chapelle de Nicolas V, devant l'Angelico, que les foules négligent. Et pourtant il y a là l'Esprit, qui donne à la peinture une dimension qu'il serait vain de chercher chez Raphaël. De même, aux appartements Bor-gia, ~~et~~ Pinturicchio ne fait pas recette, et pourtant... Comme il gague à être vu!

L'après-midi nous allons à la Villa Borghese, en partant de la place d'Espagne, qui, avec ~~sur~~ la fontaine du Bernin et les étagements des escaliers,

146
vaut sa renommée. Par le Pincio nous gagnons les
jardins, plus profonds que je ne croyais. La Galerie
mélange des pièces de valeur bien différente, mais où
il y a du très bon aussi: des Caravage, des Titien, les
Giorgione, les portraits de Raphaël ~~et de Michel-Ange~~
~~et de Caravage~~ ~~et de Titien~~, un bon
Diirer, des Veronèse. Les sculptures à l'antique du
Bernin sont bien supérieures à ses tombeaux du
Vatican, surtout le David, malgré un goût déjà pro-
noncé pour le marbre trop blanc et trop poli. Belle
fin de journée dans le jardin, sous un ciel très pur,
avec ces feuillages que l'on retrouve chez nos peintres
du XVIII^e s. qui ont travaillé à Rome.

17 sept. De nouveau au Vatican - avec un coup de
nuages romantiques au dessus du Janicule, juste
pour montrer un instant ce que peut être à Rome un
ciel de pluie. Visite de la Pinacothèque, très bien clas-
sée et présentée. Les premières salles absorbent le
meilleur: les "primitifs". Ils créent un monde du
sacré et du divin où tout est haussé à un ordre dif-
férent du nôtre (mais non point par "idéalisation"
des formes; c'est le cadre ordinaire de la vie, jusqu'au
ciel lui-même parfois, qui sont soustraits). Un grand
Giotto, point séduisant; de petits Angelico, d'un éclat
presque insoutenable; mais tant d'autres! Capissone

de Raphaël, vraiment très décoratives. Ensuite la
chute, malgré une vigoureuse "descente de croix" de
Caravage. Traversée rapide des salles de sculpture,
trop encombrées et par trop dépourvues de classement,
juste pour "reconnaître" des œuvres que l'on étudie
aussi bien dans les livres. La cour orthogonale est
harmonieuse et aérée; mais le Saccon n'est, pour le
moment, qu'en moulage (~~plus~~ je l'imaginais plus
grand); à l'Apollon, je préfère l'Aprosymène et
le Corse (qui doit peut-être à sa mutilation de
paraître plus sincèrement antique). Il est trop
tard, malheureusement, pour retourner jusqu'à la
Sixtine.

Excellent après-midi aux ruines d'Ostie, avec
une des Dominicaines de la maison et un groupe de
jeunes filles. Beaucoup de vent pour tempérer le
soleil, partant des pins, des lauriers en fleurs, parfois
des cyprès. Le théâtre et le temple capitolin sont à
l'échelle des ruines ordinaires; mais les Horrea et les
insulae, conservées avec un étage, donnent une impres-
sion plus proche de la vie, sans tomber dans le gigan-
tisme des palais. Les boutiques des navigateurs, qui
ont conservé les mosaïques à leur nom, permettent d'ima-
giner Augustin à la recherche d'un passage pour Car-
thage. Le thermopolium, encore tout prêt à fonction-

ner, l'atelier des foules que l'on vient de ré-écumer, laissent sentir la vie à pleine éteinte. Le mithraeum, étroit et sombre, le monument chrétien, déjà grand, montrent la concurrence des cultes prise sur le vif. Villas, mosaïques, ajoutant la diversité des goûts personnels. On aimerait prolonger la ^{visite} ~~visite~~, mais la jour baisse, sur un grand éclat de soleil finissant vu à travers une allée de pins. Ici les Romains de tous les jours sont voisins. (Je relis maintenant les pages de St Augustin: elles ne laissent rien voir de brille, naturellement; son esprit va sans cesse au delà du sensible)

12 sept. - Descente aux catacombes de Briscilla, sur la via Salaria (j'aime ce retour aux noms antiques). Première impression pénible de froid humide et de tatonnement. Puis on s'habitue à l'obscurité que l'éclairage, assez faible, dissipe mal. Les peintures sont pâlies et généralement petites (dimension que les images ne permettent pas de soupçonner); mais je reconnais toutes sortes de figures, dont certaines m'étaient familières depuis l'enfance: une Orante voilée, le Banquet Eucharistique, le Sacrifice d'Abraham, Moïse frappant le rocher, enfin cette Vierge à l'étoile annoncée des prophètes, premier témoignage du culte de Marie (on ne voit plus guère l'étoile, ce me semble), qui est, par là, un document extraordinaire. Il faudrait pouvoir s'arrêter. Mais

on ne peut laisser la religieuse qui sert de guide, dans ce dedale oppressant (et elle nous a fait apercevoir, dans un puits, les étages inférieurs). Combien de païens et chrétiens: tantôt des plaques de marbre, tantôt une simple obstruction de ciment. Rue de milliers ont reposé là! Les générations et les fois s'y mêlent, dans cette admirable continuité qui fait de Rome un lieu si riche pour l'âme. Visite trop rapide. Il faudra revenir ici par le souvenir.

L'après-midi nous allons de la place de Venise au Quirinal par de petites rues. La place du Quirinal, avec ses statues et ses palais, ne manque pas de caractère - un peu sec, un peu sévère -, mais l'ancien palais royal lui-même, autant qu'on peut le voir, ~~rien~~ n'a pas de grandeur malgré ses dimensions - ni non plus la grâce de nos palais parisiens du XVIII^e s. Nous descendons de là à la galerie Barberini, qui ne montre, en somme, à peu de choses près, que de l'excellent. Entre autres, un petit Trajanico, le portrait d'Érasme (toujours retrouvé avec plaisir) de Quentin Matsys, le Henri VIII d'Holbein. Le portrait de la Fornarina est un peu décevant: c'est une femme vulgaire. De bons Titiens (mais non pas "Vénus et Adonis"). Deux Gracos, petits, mais pleins d'enseignement. Et l'ahurissant plafond du grand

Salon, lui-même, est ici ~~Abel~~ ~~place~~ en son lieu, comme un témoignage. Sur la place, le Triton et la Fontaine aux Abeilles (amusante, sans plus). Entré à Sta Maria della Vittoria pour voir la Ste Chère du Bernin; tout dépasse là l'imagination, dans le sens, hélas, du théâtral et du plus douteux des goûts (ce groupe est érotique et n'a que faire dans une église).

13 sept. Journée à Tivoli. Et d'abord à la villa Hadriana, gagnée à pied à partir du "bivio". Temps impérial, léger et ensoleillé. Nous marchons le long des cyprès, par les restes ~~du~~ du théâtre grec, pleins d'herbes, au mur du Bocile et au grand bassin reconstitué. D'un coup, déjà, la plénitude du ciel et de l'eau. De là, à gauche, à la salle des Philosophes et à l'île ronde (où quelques morceaux d'entablement sculptés, remis en place, donnent l'échelle). Entré dans des constructions à voûtes et galeries, où, dans un endroit, on remonte des colonnes; tout cela aurait besoin d'indications discrètes pour les visiteurs. Partout des oliviers; nous ~~un~~ cueillons un petit rameau en souvenir de l'empereur que M. Journeux a su rendre proche. Le long des ~~thèmes~~ nous aboutissons au Canope et au Serapeion: endroit impressionnant, mais non sans quelques reconstitutions. Fraîcheur, cyprès, perspectives partout immensément ouvertes sur les montagnes

proches, aux lignes coupantes, surmontées de bougades très haut perchées. Beaucoup de sérénité, de joie même, sur ces ruines où le maître de la maison avait su mettre de la grandeur sans mesure (le même esprit que dans son Panthéon). - Montée à Tibur (je préfère le nom antique, si chargé de résonances). S'il y avait, au pied de la montagne, chez Hadrien, l'expression d'un art de vie, tout terrestre sans doute, mais très sûr, c'en est un autre, à peine moins terrestre sans doute, qui règne à la villa d'Este. Le palais lui-même, malgré les peintures, très moyennes, qu'il expose, paraît très vide, et si l'on sort des pièces d'apparat, on tombe dans des corridors sombres et pauvres. Mais des jardins et des jeux de l'eau, indéfiniment recommencés, on n'a pas le temps de se lasser. Odeur des cyprès, des buis au soleil, des bassins. Lumières sur les jets, arc-en-ciel même parfois. Une grande rumeur, comme de la mer dans les écueils. Une fête de l'eau. Un temple de l'eau.

14 sept. - Bon notre dernier jour, visite au Palais de Venise, que les foules ne fréquentent pas. Collections présentées avec beaucoup de goût: meubles, tapisseries, céramiques, sans parler de la peinture. Mais aussi les grandes salles d'apparat, dont le luxe sait rester mesuré, même quand elles ont été

en partie retouchées de nos jours, comme celle du balcon aux harangues, qui garde les marques de la dictature. La fenêtre historique est fermée d'un cadenas (qui porte l'inscription rassurante "safe"). La place, ce dimanche matin, est presque vide. J'ai encore dans les oreilles les hurlements de la foule, le 10 juin 1940, tels que les transmettait la radio. Mussolini, ce jour-là, se condamnait à mort - à la fin ignominieuse des tyrans italiens. Fantômes que tout cela, moins vivants, pour l'instant, que ceux des Empereurs. - Coup d'œil à San Marco, pour sa mosaïque, puis au Gesù, entre deux messes. Il y a pire à Rome, mais quelle accablante fausseté dans ce tombeau d'Ignace de Loyola, soldat de la simplicité et de la méditation.

Fin de l'après-midi consacrée à des lieux chers: le Forum, le Capitole, à pied, pour jouir de la chute du jour, très pure, des lumières, de l'animation aimable des rues - avec l'espoir d'un retour.

15 sept. - Enfin il faut partir. Déjà tout devenait familier. Déjà un attachement se formait, qu'il faut rompre. Rome attache. Par l'extérieur. Par le dedans: il faut venir ici pour comprendre, comme le faisait un provincial venu dans l'Urbs, tout ce qu'a été, tout ce qu'est Rome. Celle du temps où l'Eglise se formait dans les catacombes, tandis que la civilisation

classique avait encore de beaux jours, celle-là c'est la mienne. César et Paul. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour que je dise que je les ai connus, tour à tour.

Long voyage, rendu plus pénible, dans l'après-midi; par des moments de malaise dont le sommeil, heureusement, me permet de triompher. Dans la nuit, en France, j'entends pleurer sur le toit du wagon. A Paris, tout est gris.

20 sept. - Rentré hier soir, sans des fatigues qui m'ont rendu ~~de~~ pesant le séjour à Paris, malgré une visite aux Impressionnistes, dans un moment de soleil. Arrivé juste pour revoir De Gaulle, aperçu en août 43 à Rabat. A quinze ans de distance, ce qui frappe le plus c'est le vieillissement, surtout celui du visage. Allure de vieillard "très distingué", aisé et simple. Visage tourmenté: yeux inégalement enfoncés et ouverts, ce qui rend difficile de saisir la vraie nature du regard. Un oeil est presque inquiet; c'est celui de quelqu'un qui cherche du soutien au dehors. Voix très posée, ton très naturel dans les paroles qu'il adresse aux "corps constitués", dont je m'étonne d'être! Il semble assuré du référendum, qu'il appelle "la formalité" de dimanche prochain. Il voit, au delà, les éléments de permanence de la France.

L'allocution au balcon est du style habituel; foule sympathique, mais de "température" bretonne, ce qui n'aide pas un orateur aux grands enthousiasmes.

28 sept. Hier, par une très belle fin d'après-midi, où la mer, autour de St Malo, était d'une sérénité rare, nous avons embarqué notre fille pour l'Angleterre. Ainsi la voilà détachée de notre vie, où elle rentrera désormais en visitante, et voilà fermés ces dix-sept ans et demi où elle ~~n~~ n'était encore qu'une partie du tout familial. Et il est nécessaire que cette séparation arrive, car c'est pour eux-mêmes qu'il faut élever les enfants, non pour les garder. Mais on s'interroge aussi au moment de les laisser partir et l'on a toujours le sentiment qu'on aurait pu les préparer davantage (largement une illusion, car l'expérience de la vie est ^{propre} à chacun ^{que} l'on n'en transmet qu'une bien faible partie). Il est vrai du moins qu'elle arrivait au moment de ses études où j'aurais pu commencer à l'aider vraiment - il en a été autrement décidé.

Vote aujourd'hui. Temps maussade, bien sûr. Foule "aux urnes". Cette foule terne et sans grâce propre à la région. Et sans doute la France, c'est une collection de foules de ce genre. Faut-il, à cause de leur lourdeur, leur refuser toute compétence à orienter leur destin? S'en tiennent-elles plus mal que les esprits "distingués"? Et qui faire confiance? Et qui leur refuser tout à fait?

185
question d'opportunité bien souvent. Ce qui est sûr, c'est ~~que~~ qu'au terme des siècles ce qui reste d'une nation c'est à la fois le labeur des obscurs qui lui ont permis de vivre et les créations de quelques rares esprits.

1959

1er janvier - Nous profitons d'heures ensoleillées pour retourner à la Roche aux Fées. La lumière - et le vent aussi, assez aigre - la pénètre, et la "nef", joignant les teintes des mousses à celles de la pierre, est vivante. C'est un beau portique, et solide, à l'année.

L'autre s'est achevée si vite! Quelques jours de maladie à la fin de novembre, avec cette envie de me retirer de la vie qui me prend parfois et à quoi je me laisserais aller si je n'avais pas encore des devoirs à remplir. Non pas dégoût ou lassitude d'ailleurs, mais le désir de quitter les apparences pour la recherche de quelque vie plus pleine - sans la moindre idée profonde de ce que pourrait être d'ailleurs une telle vie, s'il nous est donné d'y accéder. - Et tant de travaux, auxquels je voudrais pouvoir me soustraire parfois, non point encore qu'ils ne m'intéressent pas, mais ils m'intéressent seulement. Je voudrais pouvoir

parler et écrire au delà de l'"intéressant", aller au primordial - hélas, à ce qui ne s'exprime jamais tout. Ou faudrait-il préférer le silence?

29 Mars - Bâges, pluie, froid. Juste le temps qui convient pour récapituler le voyage que nous venons de faire dans la vallée de la Loire.

Lundi 23. Première étape à Chateaubriant et à ses deux châteaux; à la grâce du plus jeune, qui est déjà de la Loire plus que de la Bretagne, correspondait celle d'un ciel déjà plus lumineux. Près d'Angers la route était même bordée d'arbres vraiment feuillus. Nous visitons le château. Si, de loin, il paraît un peu bas, on en mesure toute la hauteur en dominant ses donjons (où la petite bande de cerfs, qui a l'air de s'y trouver libre, apporte les forêts et la tradition des chasses). Mais l'essentiel ici, maintenant, ce sont les tapisseries, et avant tout la série de l'Apocalypse. Car il faut l'avoir vue pour savoir à quel point la tapisserie a pu être un art complet; aussi achevée, cette Apocalypse, que la frise du Parthénon. Une grande œuvre, dans ses harmonies comme dans ses naïvetés, parfois très "moderne" même, en raison de ses raccourcis d'expression.

Interprétation de manuscrits peints, sans doute, mais, à cette échelle et dans cette suite, recreation, qui suppose un vrai maître d'œuvres et des artistes parmi

les exécutants. Et côté les tapisseries de la chapelle (malgré les beaux stucs) et celles des Logis du Gouverneur s'effaçant un peu.

Mardi 24. Beau lunant, avec un ciel de pluie, mais qui laissait tout de même, dans le fond, un peu de lumière rose. L'ensemble paraît moins délabré qu'à notre première visite. Longe Saumur et visite Montsoreau. Surprise d'y retrouver le Maroc avec le musée des Gours Marocains et tant de noms connus (dont bien des morts). Du haut, de très belles vues sur la Loire, du fond de laquelle on croirait jaillir, son grand mouvement presque immobile, frémissant comme un corps qui respire. - Eglise de Candé, très fine. Puis Chinon derrière la Vienne, crête battue des vents d'où l'on voit s'ouvrir, pour une lecture éternelle, un paysage de Loire d'Heures.

Plus qu'à Rouen on sent la présence de Jeanne: dès la porte, et ~~encore~~ devant la grande salle éventrée, livrée au ciel. Ce fut là. Tout s'y est décidé, en une des heures les plus singulières de notre histoire.

Jeanne aurait pu y sombrer comme une aventurière. Il faut un endurcissement étrange à ~~notre~~ notre passé pour que nous cessions d'en voir, en cet instant, l'extraordinaire éclat. - Contraste avec tout ce qu'évoque Azay le Rideau, déjà plus bourgeois que noble, et point guerrier. C'est le lieu surtout, avec l'Indre,

128
les cygnes, les saules, qui communique à tout de la grâce. - Cours le soir: vaste avenue lumineuse dans la partie reconstruite, ruineuse d'une ville presque méridionale.

Mercr. 25. Il demeure, à côté de ce quartier neuf, les petites rues où l'on peut, sans effort, retrouver le temps de Balzac. La cathédrale vaut par son ensemble de vitraux, où l'on retrouve des lumières dignes de Chartres. Le musée, au palais épiscopal, déçoit plutôt, à part Mantegna. Un vent assez aigre nous pourrit ~~sur~~ sur les bords de la rivière, où les restes du château rappellent, eux aussi, le passage de Jeanne.

À Amboise l'après-midi par les bords de Loire: haies blanches, jeunes verdures, un ciel mitigé qui laisse reconnaître par moments la lumière de la vallée. Le château vaut surtout par ses terrasses et les vues sur le fleuve. Les sculptures, trop habiles, sont faiblement mièvres. Les balcons des pendaisons rappellent à point le tragique du lieu. Chenonceaux paraît plus riche et plus vivant. J'envie à Catherine de Médicis son cabinet de travail et sa "bibliothèque" en avance sur le ~~Cher~~. Quelle vie aux jours de guerre et de complots! Et de quels yeux a-t-elle regardé cette venue des flots vers elle? La grande galerie sur la rivière est en restauration; mais, de toute façon, c'est de l'extérieur qu'elle est belle, des grands jardins qui ~~se~~ bordent la rivière.

Jeu. 26. À Loches, en traversant quelques grains. Tout le haut de la ville est encore sous l'influx direct des siècles passés et vivants. J'aimerais vivre dans cette haute Karbak, derrière les remparts. Le château de Charles VII et de Louis XII est le plus prenant de ceux que nous avons vu jusqu'ici. Tombeau d'Agnes Sorel, douce et lumineuse jusque dans la mort. Oratoire d'Anne de Bretagne, si délicat, qui semble l'image d'une belle âme (j'ignore absolument ~~ce~~ ce qu'était la sienne). La grande salle conserve, ~~en~~ tout vif cette fois, le souvenir de Jeanne, tellement mieux qu'à Chinon. ~~Si~~ Si on lit la trace de ses pas. Ses yeux se sont posés sur telle pierre et ses mains ont peut-être touché les portes à l'endroit où nous les effleurons. Il est difficile de la quitter, une fois que l'on s'est mis à songer à elle. Les donjons et les cachots n'ont, à côté, qu'un intérêt de curiosité; notre temps a connu de pires prisons, aux quelles on ne survivait guère. Mais il y a la collégiale Saint Ours, si pure dans certaines parties. Dans la ville basse, l'hôtel de ville François I^{er}, tant de tours ou de maisons anciennes, l'église Saint Antoine avec son triptyque et ses tableaux "caravagistes", enfin la maison natale de Vigny, si nue, déjà triste. ~~Loches~~ Loches est un lieu où il faudrait vivre plusieurs jours.

Montreuil: les Samnates campés en Lorraine, avec leurs trophées de chasse, de l'élan au loup, leurs selles

à la tunique, leur orfèvrerie orientale, et d'ailleurs quelques tableaux de valeur perdus dans la masse. Enfin à Blois, où nous logeons en face du bâtiment François I^{er}. Coup d'œil à la cathédrale et, des terrasses épisodiques, sur la Loire.

Vendredi 27. Visite du château, glacial et sombre, malgré ses fenêtres déjà grandes. Certes l'escalier est beau. Mais le lieu m'a paru ~~plutôt~~ ^{plutôt} pathétique, dans son mélange de nudité et d'ornementation, plein d'ombres illustres et surtout sinistres. Les visages ~~parfois~~ ^{parfois} ~~et~~ rappelés sur les murs sont plus souvent ceux d'êtres abandonnés du destin que de vrais criminels. L'assassinat est la politique des faibles. L'ombre au fond des pièces contribuant pour beaucoup à cette impression un peu oppressante, pareille à celle que donne les appartements de Marie Stuart à Hollywood. - Musée intéressant, plus choisi que celui de Tours.

St Chambord, vers la fin de la matinée. Demeure vraiment royale, cette fois, d'une grandeur romaine dans l'élan des voûtes, claire, aérée, presque aérienne (mais trépidante de cheminées et de petites coupoles, un peu confuses, surtout quand on parcourt les terrasses). D'amples vues sur la forêt où vibrent les premières fleurs du printemps.

Pluie violente peu après le départ quand nous arrivons sur la Loire, parfois toute entière voilée. Retour par la rive droite. Longue route, que les averses ren-

dent parfois un peu pénible, le plus souvent en chausses et en méandres, avec de grands plans d'eau à l'horizon, ~~ma~~ mais vivants. C'est un fleuve qui respire. Coup d'œil aux débris de Châteauneuf. Revoir le château de Langeais, plus attachant que tous les autres, sans doute parce que rien n'y est exposé qui ne soit significatif. Arrivée à Angers au crépuscule.

Samedi 28, retour par un ciel plus printanier, parmi beaucoup d'arbres fleuris - qui n'empêchent pas la Bretagne de paraître plus sombre, plus noyée.

30 avril - Prévenu depuis trois jours de ma tournée au Maroc, c'est aujourd'hui seulement que je trouve quelques minutes pour essayer d'en retenir quelques aspects. Tout à la fois si simple, si connu, allant de soi; et pourtant je doutais si longtemps d'y jamais retourner. Chez moi aux deux bouts du voyage: pourquoi ne retrouverais-je pas notre intérieur là-bas aussi? Je n'en serais pas surpris; ni ne l'aurais été à Salé, si j'avais eu le temps d'y retourner. Le temps! C'est son torrent qui m'a emporté, mais préserve ~~par~~ aussi des retours sur le passé. Et vrai dire, le voilà mis hors du temps, ce passé, dans ce qui se raconte, sinon dans l'histoire; et, du coup, il ne me préoccupe plus. Très libre à son égard, comme à l'égard du

Maroc, dont je vois mieux qu'autrefois combien la vie est "provinciale". Et maintenant quelques notes.

11 avril. En mer, sans surprise, comme sur une route normale, j'allais dire banale. Tant de fois parcourue! Un retour. Mais non dans un vrai "chez moi". La preuve en est bien faite: il n'y aura pas de "vrai lieu" sur terre pour les âmes de mon exilée. Mais de la joie, en approchant de Marseille déjà, devant les roches blanches et les oliviers, puis au sortir du port. Mais le vent est trop fort pour que l'on puisse vraiment jouir de la mer. L'Espagne apparaît dans l'après-midi, mais dans des brumes malgrêques, sauf pour un coucher de soleil rouge et pur. Et de beaux profils montagneux se dégagent sous une lune toute jeune, presque horizontale, d'un éclat que je ne lui ai jamais connu qu'en Espagne. Non bin, Vénus, très forte, pesante.

12. Jour venu de bonne heure. On s'est rapproché de la côte, toute légère sous le soleil, en gris et fauve, à reflets roses ou verts. Oiseaux. Hauteurs solitaires, et de très rares maisons blanches. On imagine des moutons dans les rochers, un air vif, une liberté pastorale et méditative vers les sommets.

Lu et travaillé. Retourné dans l'après-midi toute la ligne ensagée de la Sierra Nevada. La neige descend plus bas qu'à la fin d'avril 1952. Au dessus, deux cornes

d'arions à réaction, comme un pont laissé dans le ciel pour une courte épreuve des âmes. ~~Mor~~ - Gibraltar en pleine nuit déjà, tous feux dehors; noir sur noir, pourtant palpable à l'œil. Feux rouges ça et là sur les pentes, ~~presque~~ comme accrochés dans le vide. En face, plus pâle, très bas, lents; premier signe de l'Afrique.

13 avril - La lente entrée dans le port de Casablanca, ~~seigneur~~ dont une bonée longée est toujours le premier signe. L'attente en face du quai, avant que l'on place la passerelle. Des uniformes nouveaux, mais le même paysage de ville trop pleine. Puis un torrent d'images: le débarquement, l'hôtel, la poste, les rues un peu ternes sous un demi-soleil, négligées (ou bien l'habitude de ce demi-Orient n'est-elle pas encore remise?). Déjeuner au bord de la mer, sous un ciel de plus en plus gris, qui éclate en petites averses, les flots vert pâle retournés sur les rochers blêmes. De nouveau la ville, la première conférence; conversation tard dans la nuit, de poésie et de vie spirituelle, chez les Am.

14. Départ pour Marrakech, par le train. La Chaouia est très verte encore; presque française d'allure sous une lumière tamisée, n'étaient les chameaux, puis quelques doudars, mais surtout ces tapis de fleurs qu'on ne se lasse pas de retrouver, d'un art, la plupart du temps, si infailliable! L'homme

134
n'a pu faire mieux que de l'imiter. Tout change vers
l'Oum el Oubia. Les cultures sont plus sèches, les buttes
rocheuses se multiplient, et de chaque hauteur où se
trouve le train se découvre au loin le Haut Atlas et ses
naïges (C'est peut-être ~~la~~ la première fois que je le
diocèse si bien et dans toute son étendue!). Enfin les
philet, de maigres orges déjà blanches, les palmiers
qui se resserrent, enfin la ville européenne: si peu de
maisons sur de si larges avenues. Tout surpris d'y re-
trouver pour m'accueillir un de mes anciens subordon-
nés d'Azrou, B., dont j'ignorais la présence ici. Pour
aller au lycée musulman, il faut une longue navigation
à travers les remparts et les quartiers périphériques.
Elle me replonge tout de suite en pleine médina, à peine
changée, sauf le vêtement et l'abondance des bric à brac.
Nous repartons en achevant le tour de la ville par l'
extérieur. La couleur des remparts, sous une lumière
devenue pure mais point encore trop dure, reste poé-
sique et légère. - Un temps de repos à la Mamounia. D'en-
bas montent des voix marocaines, et c'est là sans doute
dans leur timbre et leur débit, que je retrouve le mieux
le passé. Un peu plus tard je vais ~~le~~ le chercher de plus
près autour de la Koutoubia et sur la Djemâ del Fra.
C'est encore l'atmosphère des lendemains de fête (l'
Aïd Sghir est tout juste clos): montagnards accourus

135
contre les murs, mêmes visages, mêmes habits, l'imma-
ble Berbere; citadines sous les arbres, en vêtements colorés,
groupant les poussettes ou même les voitures d'enfant,
et c'est là vraiment du nouveau; sur la place, des spec-
tales commencent, mais l'ardeur n'y viendra que plus
tard. Je sens tout d'un coup que, même si j'en avais
le temps, je n'aurais aucune envie d'y rester. Les pres-
tiges en sont montés. - Réunion avant la conférence, dans
une belle maison isolée au milieu des palmiers. Rencontres
intéressantes, en particulier tous ces grands élèves ma-
rocaïns, ~~et~~ plus animés que jamais de ce désir quasi
religieux de savoir qui était déjà le leur autrefois. -
Conférence à 14 heures, devant un auditoire sympathi-
que. Une question posée à la fin entraîne un sup-
plément inattendu, qui ne semble lasser personne.

15. Réveil au premier chant des oiseaux, dans la
vive fraîcheur de Marrakech. Il faut partir au moment
où il serait bon d'enner vers la montagne. Le soleil est
très pur, l'Atlas éclatant, vivant. - Casablanca, un
peu de repos. Conférence encore. Un long dîner. C'est
encore un coucher très tardif.

16. Enfin dormi! Promenade plus lente: dans une
ville mieux retrouvée, mais qui ne séduit toujours pas.
Déjeuner au Collège Mess-Sultan, chez J. S. Rue de
souvenirs encore côtoyés là, mais eux aussi détachés

de mon être présent (ou de mon être éternel?) - S'après-midi, c'est par le car que j'arrive à Rabat. Et je songe que je ne l'avais pas repris depuis notre arrivée du 2 août 1939 (mais non, j'y pense: aussi en juin 40, au retour de Tanger). Tout si proche! Deux déviations, pour éviter des ponts chancelants, font parcourir quelques bois, fruits de nos plantations. Les arbres, respectés malgré les changements de régime, nos musées, nos écoles, c'est sans doute ce que nous laisserons ici de moins discutable. - Et tout d'un coup Rabat, comme si je rentrais chez moi après une période de vacances. Cette familiarité des êtres et des personnes. L'hôtel de la Cour Hassan, où j'ai passé ma première année de vie marocaine. Et moins d'une heure après l'arrivée, de nouveau chez nos amis Bonjean, en voisin. Dîner où j'ai la surprise de retrouver mon ancienne élève Mad. Cr., toujours enthousiaste.

17. Coup de monde, trop d'agitation. A peine le temps d'entrevoir des rues, des lieux; l'Océan à l'écart, où nous déjeunons; des rues encore. Conférence. Tant de figures amies, que je ne puis retenir.

18. Même tourbillon. Quelques pas au centre de la ville: c'est comme si je venais de la quitter. Entre au Lycée, à la récréation de onze heures: encore quelques figures connues; seul, du temps de mon arrivée, il y avait trente-deux ans, le vieux chaouch

132
Abdallah. En sortant, sur le trottoir d'en face, comme pour un rendez-vous de fantômes, mon ancien fauteur de Sale', Ben Harroche, aujourd'hui à la retraite! Déjeuner chez François Bonjean. Courte conversation avec Seftouhi. Puis départ pour Meknès, avec les D. Tranchi le nouveau pont, bas sur l'eau, qui mène près du Mellah de Sale'. Campagne très verte, très douce, où rien du paysage n'a changé et qui prend une beauté plus riche à mesure que le soleil baisse. - Conférence à Meknès, devant un auditoire serré, très jeune dans l'ensemble, très attentif. Et puis, dans la nuit, il faut gagner Fès. Juste un arrêt ~~aux~~ au café des Mérinides: la ville, comme un reposoir. Et l'asile de Dar Jamaï.

19. Enfin un peu de repos, au soleil et dans les chants d'oiseaux. Vers la fin de l'après-midi, visite grâce à l'obligeance de tous, la grande cour du Palais impérial, en ~~correspondance~~ refectoire (ou en achèvement, car une aile était restée avec une façade inachevée). Immense espace, où ne vit qu'un petit groupe de serviteurs à l'entrée. Des salles s'ouvrent, de façon dissymétrique, aux extrémités ou sur les côtés: des décors assez légers et des teintes heureuses; les lustres, hélas! sont moins bien choisis. Un bassin, au milieu de la cour repavée de ~~pe~~ zelliges allongés,

à dominante bleue. Tout le ciel descend là-dessous, sans obstacle, entre les bâtiments bas et très séparés. Un champ de méditation où l'on pourrait être, en ce moment, aussi solitaire que sur une montagne perdue. Au dehors, dans une cour chaotique où l'on creuse un puits profond, vers une galerie souterraine où passe un bras de l'oved, sur des déblais, on me montre la coque railée, percée par l'âge, d'un canot à moteur: celui-là même, assure-t-on, qu'aurait amené Loti! Et on retrace, pour sortir, d'autres cours encore, au sol inégal, aux murs délabrés, qui ~~sont~~, selon la vieille tradition orientale, sont les vestibules sordides de ce palais déserté, mais beau. Le vieil Orient, on le retrouve encore, quand en franchissant le couloir central de la Matina, aux voûtes percées ou inachevées, on gagne des jardins assez sauvages, serrés entre deux lignes de murailles, et qui communiquent par des brèches. Des calanques et des écuries contre un mur. Aussi bien les communs chez Osourbanipal.

20. Beantou de ville le matin par l'extérieur. Strêt dans le quartier de Bab Frouh près d'un dispensaire qui domine tout le bas de la cité. Puis, par le val toujours plein de jardins et de peupliers, enfin par une avenue nouvelle, arrivée au musée du Batha, dont nous parcourons les salles nouvelles. Con-

jours une joie de retrouver les cours intérieures, les cyprès, tout cet art de d'organiser l'espace au dedans d'une enceinte sans ouverture. Au dehors des remparts, contre l'hôpital Locard, arrêt au marché en plein air. Tout ce monde intouché: les senteurs mangées par le soleil, les petits tas de choses invendables, de légumes défranchis et de viandes atroces, les objets rustiques, la foule si pauvre mais point abattue. Tant de vie!

L'après-midi, j'ai eu le temps de descendre, seul, par Bab Guissa, jusqu'au cœur de la Médina. Heureux de retrouver mon chemin sans plan et sans guide. Et moins d'apprehension, sans doute, qu'à ma première plongée, à Pâques 1928. Mais à peine moins d'étonnement. Aux souqs, en partie reconstruits après l'incendie de 1954, en ciment et avec des rideaux de fer, ce qui n'est pas heureux - si c'est utile. Puis le long de Zazaouyine, jusqu'à la place des batteurs de cuivre. Je n'ai pas le temps de remonter l'autre pente. Je ne me sens pas non plus l'envie de prolonger cette rencontre: de toute façon trop brève pour reprendre un dialogue. Je repasse le long de la mosquée, juste pour y croiser une jeune musulmane, très distinguée dans son tailleur gris à la mode, qui parle en marchant à un homme jeune: là c'est vraiment un Maroc qui commence, heureuse ou non, je ne sais; mais une naissance.

140
Je remonte tout le talaa, toujours seul de mon es-
pèce presque jus qu'en haut, où deux touristes viennent
avec un guide. Curieuse sensation, et que je n'ai encore
jamais eue autre part qu'à Tès, que ~~cet~~ cet isolement
au milieu de tout un peuple, — encore plus sensible
autrefois quand le vêtement désignait davantage l'Eu-
ropeen. Parfois on se voit dévisagé, mais surtout par
curiosité; il me semble que l'on voit même moins sou-
vent qu'autrefois des faces se fermer. Muet, éclat, misère
et vie: toujours un monde inouï, si souvent qu'on l'
ait parcouru.

21. Parti de bonne heure, dans la première pureté
du ciel, les oliviers miroitant au soleil oblique. Tout un
pays familier retraversé, le Gharb en particulier.
Sala' longée: mais ce n'est plus ma station. Comme mon
coeur s'animait autrefois lorsque je la revogais à l'ho-
rizon, rentrant de France par l'Espagne!

Camps très pur à Rabat, sans loirs pour en joir.

22. A pied ce matin jusqu'à notre ancienne maison.
Je cueille deux fleurs de bougainvilliers à la haie
et je rends visite à l'épicière chleuh, notre voisin.
Inutile de cultiver la mélancolie devant tant de fi-
gures et de fantômes. L'accompli est définitif. Il fut
bien comme il fut. Il y eut là beaucoup de bonheur;
il y en a encore ailleurs tout autant.

141
Un la chapelle décorée par Ed. L., où le plus harmo-
nieux ~~est~~ réside peut-être dans les objets et les pro-
portions plutôt que dans les peintures.

Un moment à l'autre extrémité de la ville, en
plein vent de la mer, chez mon ancienne élève
Betty R., si naturelle dans son rôle de jeune mère,
et toujours curieusement semblable, avec ses silences
de la voix et des yeux.

Repas à côté de la maison où vivaient nos amis
Le Coeur. Traversé le Lycée de J. F. Puis chez François
B. pour une visite d'adieu. Conférence, réception, départ
dans la nuit, par cette gare familière, comme si j'
allais seulement m'absenter.

23. Réveil entre Arcila et Tanger, après une nuit
bien courte. Plus de misère, semble-t-il, autour de la
gare, que dans les autres villes. Matinée à l'hôtel.

Après le repas, visite d'un champ de fouilles, un
peu au delà des Grottes d'Herkul. Au lieu du premier
annonce par la rumeur publique, du roman d'éca-
dent, assez pauvrement construit. Au musée de la
Kasbah, pour voir la partie antique, renouée très
habilement. Visite au Consulat de France, où je n'
étais pas entré depuis juin 1940; pour moi, c'est l'om-
bre de Charles Lutz qui l'habite.

La dernière conférence!

142
24. Embarquement à 10 heures, sans mélancolie.

Le bien renoué restitue l'Afrique très proche; mais je sens en même temps que sa présence matérielle ne m'est plus nécessaire.

Circuit complet dans la baie de Gibraltar, pendant le repas. Là aussi un voyage familial. L'Afrique, peu à peu, rentre dans une brume légère.

25. Mer un peu forte le matin, qui se calme à mesure que le vent s'apaise et que l'on vient à l'abri de la côte. On range de très près une petite ville, au pied d'un immense rocher qui a un faux air de Gibraltar. Une église blanche et bleue sur une pointe rocheuse. Plaine côtière un peu embrumée; sommets légers, gris et fauves. Puis des falaises rougeâtres, en avant, que je connais bien, avec leurs plissements très visibles, rompus au dessus du vide comme le départ d'une arche écroulée. Encore une ville, moins grande. De nouveau des rochers nus, sur la mer.

26. Réveil un peu avant la France. Une "aurore aux doigts de rose", comme je n'en avais pas vue depuis je ne sais combien d'années, dans les mêmes parages. Rochers gris de Port Vendres, sous un ciel qui se colore. Et je songe tout à coup que je n'ai débarqué là qu'une seule fois auparavant, en juillet 1939, allant au

243
devant d'un avenir que je sentais obscurément se faire, mais sans encore l'assumer!

- Le plus pénible du voyage fut cette traversée de toute la France, pour arriver à Paris chancelant de sommeil et n'être enfin que le lendemain au "port".

27 juin - Certe pour une méditation. Psaume 26:

« Une seule chose j'ai demandé au Seigneur, et je la rechercherai jusqu'au bout: c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie. »

2 août - 9 sept. Vacances trop peu vacantes pour avoir rien noté avant ce voyage à Naples. Il commence par de la pluie à Marseille, toute une partie de la matinée, puis un embarquement sous un ciel bas, où reviennent, plus tard, de mornes averses. La sortie du port, comme toujours, a une beauté dont on ne se lasse pas. Côte nouvelle pour moi, que ce ciel nordique imprévu rend un peu fantomatique. On voit surgir tour à tour d'une terre assez voilée des caps ~~par~~ très hauts, des presqu'îles longuement projetées, avec leurs rocs et leurs phares. On passe entre le continent et Torquerolla, ~~par~~ par un bras de mer assez fréquenté, où croisent des bateaux de plaisance, dont un petit yacht blanc et bleu clair, très rapide, qui bat pavillon britannique. Et l'extrémité de la passe,

se détachant de la grande île, un îlot percé, ouvert comme une arche cyclopéenne, dont le porche est flanqué de deux rochers faisant figure, l'un d'une tête debout, l'autre d'une personne agenouillée, auxquels les rugosités et les fentes de la pierre dessinent de grands traits.

Reveil dans le port de Gênes, le 22, au fond d'un bassin éloigné, face à des hangars et des wagons, à côté d'un navire indien, dont il est amusant de déchiffrer le nom écrit en devanagari (cette écriture qui me semblait réservée à des usages sacrés ou érudits). Cens de la ville en car, durant la matinée: d'abord les hauteurs, pour prendre une idée de cet ensemble que le relief contraint dans tous les sens et qui s'accroche où il peut; descente rapide sur l'étroite vallée du Bisagno (à sec) pour aller au trop célèbre Campo Santo. À vrai dire, le spectacle est peut-être inégalable comme révélation de l'âme humaine, avec ^{ce} mélange d'éloquence, de sentimentalité et de réalisme naïf dans les statues; de vanité, d'enfantillage et de "paganisme" (au ~~mauvais~~ mauvais sens du mot) du côté des hommes; le tout mêlé à une sorte de confiance, à la fois conventionnelle et sentie, en un "ciel" qui serait à la terre ce que ces statues sont à leur modèle. Mais vous, anges, qu'a-t-on osé faire de vous ici? Puis les quartiers neufs, avec l'ensemble assez monumental de la place de la Vittoria, et les tout

récents immeubles qui bordent la mer. Retour sur les vieux quartiers, avec arrêt à S. Lorenzo, la cathédrale; nef un peu étroite, mais dont l'ensemble en blanc et noir n'est pas sans harmonie, malgré la succession des styles: la nef ogivale, la grande chapelle de St Jean Baptiste de style Renaissance, le chœur XVII^es. Coup d'œil ~~en~~ à l'extérieur du Palais des Doges, au Palais Doria, sur les plafonds peints et dorés que les fenêtres ouvertes permettent de voir dans une banque, le tout par des rues étroites et profondes: la seule rue évoque l'ancienne puissance de la République, avec un mélange ^{presque} oriental de palais luxueux au dedans, de rues misérables, une allure d'activité déjà moderne. Tu aussi du dehors ce qu'il reste de la plus ancienne banque d'Italie, les ruines de la maison de Colomb (?) et la porte médiévale de S. Andrea. Longue traversée du port, avec son vieux phare, très haut, et ses buttes rocheuses, à la suppression desquelles on travaille. La pluie a recommencé et nous partons, assez tard dans l'après-midi, au milieu d'un orage violent, qui, à certains moments, voile la ville et même les bassins; les coups de la foudre nous ouvrent la voie au milieu des nuées basses. Puis tout s'apaise et l'on voit défiler ~~la~~ la ville, facile à reconnaître après la promenade du matin. Bientôt la côte disparaît dans les nuées et la nuit, sans d'ailleurs que la mer soit troublée.

23. Les nuées nous suivent à la trace et la pluie nous rejoint vers onze heures. Prenons la côte, au moment des monts de la Sabine et du littoral latin; deux plans: des montagnes assez hautes, une côte très plate, où l'on distingue des phares et même des pylônes de radio, ensemble en bleu verdâtre froissé de gris. Deux approches de Naples nous sommes pris longuement sous un orage: foudre violente, pluie qui couvre tout, jusqu'au moment où l'on se heurte aux îles qui couvrent le golfe vers le Nord, et que l'on identifie d'après leur importance: Ischia, la plus haute; du côté de la terre, on discerne mal îles et presqu'îles; je cherche le cap diuène sans être sûr de l'identifier. Le littoral se charge de maisons. Enfin, devant, en cercle, un peu fondue dans un mélange de pluie et de clarté, toute la ville et le Vésuve, qui ne fume pas, que j'avais imaginé plus haut, plus terrible. On se bateau décrit un demi-cercle et l'on accoste en pleine ville, à la Gare Maritime, neuve: la pluie a cessé et la ville, que nous ne savons pas encore déchiffrer, est ouverte sous nos yeux. Ce que l'on en traverse manque du caractère que l'on suppose à Naples. C'est d'ailleurs dimanche et les rues ^{mentrent, peu} ~~manquent~~ d'animation. Nous logeons ~~à~~ à l'entrée de la via Montacci, presque sur la piazza Amadeo: maison à larges escaliers, à couloirs immen-

ses, un peu vétuste sans être ancienne; large chambre à trois fenêtres, dont l'une du côté du Vésuve, une autre sur la place et la colline, où les maisons, parfois très récentes, se serrent comme des écailles. Allé dîner piazza dei Martiri, par des rues assez vides et peu éclairées. Le tout un peu déconcertant quand on s'attend à un midi exubérant.

Le temps redevenu mauvaise et même pluvieux dans l'après-midi accentue cette sorte de déception le lendemain. Il faudrait faire comme les habitants qui ont l'air de ne pas se soucier de la pluie. Le 24, visite du Palais Royal: extérieur assez mal entretenu, dont le rouge (pompière?) est à demi passé, avec quoi contrastent les immensités somptueuses, par leurs seules dimensions, des escaliers et des corridors, puis des salles de réception (celles-ci inégales en valeur artistique). Quelques beaux mobiliers: un ensemble Directoire très élégant ~~sur~~ dans une salle; le ~~salon~~ bureau Empire du souverain. Quelques tableaux intéressants: un Oribia très noir, des "Changeurs" flamands d'attribution flottante, quelques Napolitains post-caravagistes. Des fenêtres on voit un long jardin sur une galerie qui domine le port: peut-être le plus beau lieu de ce palais pour parents pauvres, où rien n'est tout à fait

royal. - Au Castel Nuovo, où tout ce qui serait intéressant est fermé, où le délabrement commun à toutes les administrations est installé de longue date, il n'y a à retenir que les vues sur le port, tout proche, et l'entrée, avec ses sculptures Renaissance encastrées entre les tours médiévales. La pluie nous y retient cap-
tifs un bon moment. La Galerie Umberto offre un refuge de "goût" italien XIX^es. : stonares et moulures. Quel-
ques pas aussi le long de la Via Roma jusqu'à un an-
semble de rues neuves, aux grands "buildings" souvent
assez heureux. La population frappe par son aspect
^{plutôt} ~~assez~~ ^{lourd}, son accent épais, son ton peu "méridio-
nal".

Si le temps est meilleur le 25, l'accord n'est pas
encore trouvé avec le pays. Je suis d'ailleurs très fati-
gué. Visite de la Chartreuse de San Martino. L'Eglise
est d'un XVII^es. surchargé, d'ailleurs très caractéris-
tique et, dans son genre, réussi; elle a des tableaux
intéressants, dont un Ribera est retenu aussi le petit
choeur des moines avec ses stalles de marqueterie.
Le musée s'ordonne autour d'un vaste cloître, ~~assez~~
assez nu, qui renferme dans un angle un petit
cimetière. Pas d'œuvres bien marquantes, mais des élé-
ments d'étude pour qui aurait le temps de les faire;
surtout, d'un peu partout, de belles vues sur la baie
et la ville. Le funiculaire qui nous ~~descend~~
la place du Monte Santo nous fait pénétrer en

pleins quartiers populaires, parmi l'animation et la
salatè méditerranéennes.

Notre sortie à Pompei, le 26, par un très beau
temps, est la première journée vraiment réussie, mal-
gré l'erreur de train qui nous fait descendre ~~assez~~
la brigade moderne. Au sortir de Naples on traverse
se des faubourgs ou des banlieues un peu lamen-
tables, puis des vergers très serrés, entre des murs,
beaucoup de vignes suspendues. On côtoie le Vesuve,
pacifique, en saisissant mieux de plus près le pas-
sage des pentes verdoyantes au cône dénudé. - Dès
la sortie de l'Antiquarium, l'étroite rue pavée qui
monte au Forum plonge en plein siècle: ce dallage,
le même de ville en ville et de continent en con-
tinent, on le retrouve, quand on l'a connu, comme le
signe de Rome. Tour du Forum, de la Basilique aux
temples, sous le soleil de midi, qui mange les cou-
leurs et amincit les formes. Les foules en visite
y disparaissent à leur tour ~~et~~, sans trop de bruit.
On ne saisit pas l'ensemble ^{d'un regard} ~~assez~~, comme à Lin-
gard, et d'ailleurs c'est ici une brigade rurale,
accrue par les dépôts successifs des siècles, non pas
une création issue d'un plan préconçu. Après le
repas (le Restaurant n'est pas fâcheux, dans des
ruines où les murs limitent sans cesse la vue) nous
montons à la Villa des Mystères par la voie des

150
Tombeaux, si vivants, malgré son nom, avec ses cyprès,
ses lauriers en fleurs, les lézards qui courent partout
sur les pierres, les herbes qui s'ouvrent sentent bon
quand on les foule (en particulier, ~~des~~ ^{une} sortes de men-
thes ~~provinciales~~). On continue par un chemin de cam-
pagne entre les vignes. Enfin la villa, un peu basse,
et, malgré ses dimensions, d'air modeste vue de l'ex-
térieur. Presque tout droit nous tombons sur la salle
des peintures initiatiques. On a beau les avoir vues et
renies d'avance, elles restent pourtant une décou-
verte. On ne les copierait pas si grandes. Leur tech-
nique les fait un peu plates, mais l'équilibre des
lignes et des grandes teintes, l'expression des figures
assure leur harmonie. L'insistance évidente de l'en-
semble atteste la présence d'un sens, même s'il
n'est pas d'un déchiffrement sûr et facile. ~~Il s'agit~~
d'Arcs, extase et danse: on ne peut s'empêcher de
chercher Krishna derrière le Dionysos indien de
la tradition (surtout quand on rapproche ces pein-
tures des autres scènes dionysiaques conservées au
Musée Archéologique de Naples). Certes la maison
n'avait rien d'un sanctuaire; au contraire il y ena
peu où la vie matérielle soit aussi facile à reconsti-
tuer: la cuisine est là avec sa vaisselle, on voit les ré-
duits des esclaves et les chambres des maîtres. Pourtant,
quand on sort de là, on a vu les initiées. Le même

151
chemin plein de charme ramène aux ruines. Mais on des-
cend: ensemble plus vaste encore, plus orné (mais les
figures, plus petites, tourment parfois à la mièvrerie),
animé de son petit jardin reconstitué, mais moins
touchant - et là, vraiment, les visiteurs surabondent.
On fait ouvrir à côté la maison des Amours Dorés, cu-
rieuse avec ses masques tragiques suspendus tout
autour; puis celle d'Ophée, pour en voir la peinture,
bien connue d'avance, mais un peu estompée et dé-
pourvue de grâce. Plus loin celle de la Chasse et,
dans la salle d'en face, une encore dont le fond
est orné d'une mosaïque rustique, aux couleurs
vives, dont la bordure contient de petits coquillages.
On la maison du Faune à travers sa grille. Péné-
tré le Forum dans une lumière plus basse. Il
faut remettre le reste à une autre visite. Ainsi vi-
la atteinte cette ville dont mon enfance avait été
nourrie, à la fois par l'image et par les "Derniers
jours de Pompei". J'ai tout retrouvé, même les mots
moulés dans la cendre (et jusqu'au chien qui n'a pas
pu s'enfuir), tout senti de bien plus près que je n'au-
rais pu le faire autrefois. J'en avais pourtant rêvé
moins fort que de Grenade, et c'est peut-être pourquoi
j'ai tellement tardé à la connaître.

27 août. Encore une très belle journée, passé à
Capri, dans un site où rien ne manque pour la beauté
et la joie que la solitude. Quel goût avait Tibère!

152
"Et comme il faudrait disposer de ses pouvoirs pour garder à l'abri une partie de l'île! (Je relis l'acte, en recopiant ces notes: "Solitudinem ejus placuisse maxime crediderim... Aestas in favonium obversa et aperta circum pelago peramoena...") Solitudinem!...). L'horizon très embué au départ n'a laissé voir les côtes qu'à l'approche de Sorrente, où touchait le bateau. Sorrente, avec ses rochers et ses pins, ses maisons suspendues très haut, fait "paysage italien" de l'âge romantique (il ne manque que les petits personnages en costume local). On longe aussitôt après de hautes falaises, mais qui ne sont rien encore auprès de celles de Capri, vraiment inégalées dans mes souvenirs. Montée à Capri même, par le plus heureux des funiculaires, qui laisse souvent voir le paysage. De là nous descendons à Marina Piccola, par des lacets très serrés, qui donnent des plongées saisissantes sur la mer. Nous y passons plusieurs heures, sous la protection des "Sirene", face aux trois rochers des Faraglioni. Plusieurs yachts sont mouillés au large. La foule, considérable, n'arrive pas à détruire la grandeur naturelle du lieu. L'eau a une transparence particulière. D'un côté, quand on se tourne vers le Mont Solaro, elle se teinte, dans son ombre, d'un vert lumineux et profond; de l'autre, c'est la vraie Méditerranée bleue, intense, mais sans dureté. Brève lueurs, vers quatre heures, d'un vent du Nord très vif, qui met en

153
moins de rien une écharpe de nuages au cou de la montagne. Encore un arrêt, sur la petite place du Municipio, à Capri même, très amusante avec sa densité de touristes de tout genre, où les types extravagants ne manquent pas, mais vite lassante par son mouvement continu. Repri le bateau vers le déclin du soleil, mais encore à temps pour bien revoir les merveilles de l'île. La côte de Sorrente, où nous ne repassons pas, reste très estompée. La nuit vient sur l'eau et nous entrons à la nuit dans le port de Naples, longeant plusieurs vaisseaux illuminés, rassurés d'air marin et de soleil.

28 août - Première visite au Musée Archéologique, en cours de réaménagement. Vu une partie des sculptures, les grands bronzes que l'on transporte dans de nouvelles salles (dont l'Hermès assis, tellement fin), et surtout les peintures, où je retrouve tant de figures connues. Mise à part la série des nécropoles archaïques, dont le choeur des danseuses de Ouvo, toute cette peinture pompéienne ne va pas sans quelque monotonie; les qualités y sont d'ailleurs très diverses, depuis l'œuvre d'art jusqu'à la décoration de série. Mais d'abord il faut reconnaître combien elle était répandue: pas de maison un peu importante sans décoration peinte; il pourrait y avoir une bien plus forte proportion encore d'œuvres

sans valeur, et sans doute beaucoup en prenant une à nos yeux parce qu'elles nous donnent le privilège de saisir la vie antique avec sa couleur. Mais il en est qui touchent de toute façon, surtout parmi les portraits, et même dans les scènes légendaires celles qui ne sont pas trop théâtrales: la fameuse Médée, qui doit peut-être un supplément de valeur tragique aux détériorations qui l'ont marquée. Note aussi une théséphramie de Dionysos devant une femme extasiée, qui se raccorde, pour le sentiment, avec les peintures de la Villa des Mystères (qui restent hors de pair). Curieux de noter déjà tant d'italianisme: l'habileté manuelle, le mélange de réalisme et de conventions, le goût du décor de théâtre dans les architectures et les intérieurs. Enfin les mosaïques: la grande bataille d'Atréides, qui donne l'idée d'une peinture d'altitude plus haute, si composée, si vivante sans vaines agitations, et, ainsi transposée, d'une si douce harmonie de teintes. - Visite à l'Institut Français, dans l'après-midi, où nous trouvons un homme charmant. Descende jusqu'à la mer dans la nuit qui tombe.

29 août - Très belle journée après un début brumeux. Il nous permet d'aller à Herculaneum par l'autobus, à travers les zones de laideur: quartiers industriels, bidonvilles, puis l'autostade, Portici et ses quartiers

neufs. Fouilles resserrées et en profondeur, où l'on descend par une somptueuse allée de cyprès et de lauriers roses ouverte sur la mer, sur tout le golfe et ses îles. Ville plus intime que Pompéi et, sûrement, plus conservée, avec ses pontres calcinées encore visible, un plafond de stuc encore en place, des grains carbonisés ou des noix encore reconnaissables au fond de leurs vases. Vu en particulier la maison des Cerri, à face à la mer alors toute proche, puis celle du tricentenaire où, à l'étage, encore conservé, on trouve, maladroitement creusée dans le plâtre d'une chambre d'esclave, la voûte la plus touchante que l'on puisse voir. Car celle-là - qui n'avait pas mis bien longtemps pour arriver de Palestine - de quel sens merveilleux devait-elle être chargée pour l'âme à laquelle elle apportait la promesse du salut? C'était ~~une~~ le temps d'être chrétien! Une chambre garde encore son mobilier: lit, lampadaire, métier à tisser. Vus aussi la palestra et la piscine, encore incomplètement dégagées du tuf grisâtre qui a tout immobilisé. Mais la présence de Positano tout autour, par dessus, empêche l'illusion possible à Pompéi et ne permet pas la grandeur. - Fin de journée à Mergellina, dans l'odeur des poissons et de l'eau presque immortelle; de beaux coups de soleil bas sur le Castel del

135
Ov. Nous traversons dans la nuit commençante les rues populaires, très artisanales, qui sont en dessous de la nôtre.

30 août. A Capodimonte, par des quartiers eux aussi très populaires. Palais d'un style un peu sec entre des pelouses rendues arides par l'été. Le premier étage est occupé par les appartements royaux, où des lianes de tableaux médiocres, dans la grandiose issue de David et revu à l'italienne ou dans un pré-impressionnisme anecdotique, déconcertent vite le regard (quelques beaux objets pourtant). Au dessus la pinacothèque est installée avec toutes les habiletés de la "muséographie" moderne: d'abord une salle de vastes tapisseries flamandes du XVI^e s.; puis des "primitifs" où se détache un Masaccio; deux Grecs de second ordre, mais dont l'un: l'enfant qui souffle sur un charbon ardent, me paraît un thème isolé dans son œuvre; une très bonne série de Titens, en particulier le Pape Paul III et Philippe II jeune (à la fois beau et fragile, presque frêle: ses jambes!); à côté les deux Brueghel, surtout les Aveugles, dont l'image m'avait déjà frappé dans mon enfance et que je ne m'attendais pas à trouver là: une force d'expression hallucinante, avec des moyens très simples, employés avec une maîtrise totale; beaucoup de tableaux secondaires de Napoléons des XVII^e et XVIII^e s., dont on n'a plus la force

132
de faire une étude; enfin deux Goya, sévères comme toujours à leurs modèles royaux. De la terrasse aménagée, vue sur la ville qui se fond toujours dans une demi-brume de chaleur.

Fin de journée sur la jetée de Mergellina, à regarder rentrer les yachts, parmi la foule du dimanche, qui n'est pas gênante et se tient mieux que les nôtres.

31 août. Le sommet de ce voyage: rencontre avec la Grèce à Paestum. ~~Le voyage~~ L'excursion est longue: les routes sont encombrées et il faut traverser, après la plaine de Naples, une région de montagnes entre Pompei et Salerne, par Lava dei Cerri et Vietri (fin du monde étrusque). S'y mêlent des montagnes peintes, à végétation clairsemée, et ^{des} cimes rocheuses plus nues, plus hautes, mais qui n'ont jamais l'apreté des rochers (question de couleur, plus que de forme). Salerne et sa banlieue: une ville provinciale toute en longueur, d'où l'on se dégage péniblement. Enfin la plaine, où l'on peut courir avec plus de facilité; lots de la réforme agraire, à petites maisons en blanc et vert, placées chacune sous le patronage d'un saint (comme le sont aussi parfois dans la région certains camions). Enfin Paestum, où nous aurons une alternance de soleil et de nuées orageuses, mais sans pluie, si bien que nous aurons trois bonnes

heures pour tout voir. Le site a déjà une beauté suffisante pour saisir: d'un côté la mer au bout de la plaine, de l'autre un fond de montagnes que j'aime à supposer helléniques de dessin. Et dans cet espace, à la fois très ouvert et très mesuré, suffisant pour que les visiteurs, d'ailleurs assez rares, se dispersent, les trois temples dominant de haut tout ce que la patience archéologique a su extraire du sol. On a beau les connaître d'avance, rien n'a donné l'idée de leur rayonnement. Car une puissance émane d'eux qui les met sans effort au dessus du grandiose romain. Sans doute la foi jeune et encore pure, sans les mélanges de basse époque, qui les a dressés. Et cette sûreté de l'œil qui ^{à ces voir, les soupeser} ~~se pose~~ dans l'espace avant la construction, et ^{qui a} mesuré ces colonnes massives, ces chapiteaux encore dignes de l'Égypte, de telle façon qu'il n'en ressort aucune impression de lourdeur, mais seulement celle d'une force paisible et grave! Nous nous arrêtons d'abord à la Basilique, puis, plus longtemps, au temple "de Neptune", dont la couleur de chair ensoleillée retient sensuellement. Partout les lézards d'Apollon; des corniches en vol bruyant autour des frontons, dont les lointains améthistes nichaient étai-
nement dans les corniches des temples encore naufs (ainsi à Delphes, selon Euripide). Comme en Afrique,

les petits escargots se groupent en haut des tiges sèches pour se dessécher eux-mêmes avant l'automne. Souvent, comme à Pompeï, on foule des herbes odorantes. Suivre la voie romaine, près de laquelle on voit, sous ses dalles inclinées, le petit hypogée aux vases. Traverser le forum, où veille une colonne solitaire. On fouille, petitement, au voisinage du "théâtre"; en dessous, si je comprends bien, du niveau italique: on a atteint un sol et ~~de là~~ ^{de là} le tambour inférieur d'une colonne, encore droit dans la terre. Temple "de Cérès", plus léger peut-être; et derrière, une colonne grecque isolée, pourtant belle - intelligente. Un retour au grand temple pour un dernier regard. On en sort par un jardin de roses; la route, jusqu'au musée, est bordée de lauriers-roses. Musée admirable, que l'excès de fatigue et le manque de temps ne permettent pas de méditer comme il le faudrait: métopes du temple d'Héra Argiva; si expressives sous leur dessin elliptique; les trouvailles récentes: le Teus et la figure féminine de terre cuite, les vases de bronze; mais aussi tant de petites choses qu'il faudrait pouvoir étudier.

Au retour, jeux du soleil déclinant dans les nuages. Mais cette terrible banlieue de Naples!

1er sept. - Deuxième visite au musée archéologique.

153
Vu le reste de la sculpture: les monstres Farnèse, bien dignes des monstres humains de l'Empire; la salle des Vénus; mais surtout les objets des fouilles: terres cuites, verrerie, argenterie, bijoux, dont les plus beaux sont de provenance étrusque ou grecque (les romains sont plus lourds).

Quelques églises l'après-midi: le Gesù Nuovo, sans harmonie, sans lumières, malgré le poids de ses dorures; Ste Claire, qui vient d'être refaite (et qui, sans doute, y a gagné), très pure dans le républicain, sous son gothique retrouvé, très française ainsi, et avec ses sépultures de ducs angevins; son cloître est un feuillage de verdure, avec des côtés encore délabrés, mais sa paix fait oublier les faïences à l'espagnole qui ornent son jardin et qui n'ont rien de religieux.

2 sept. - Journée grise, terminée par de l'orage et de la pluie. Visite assez infructueuse, le soir, à la Cathédrale ~~de~~ (la chapelle de St Janvier n'a d'intérêt que pour un orfèvre); églises fermées. La pluie survient. Orage nocturne.

3 sept. - Le matin, visite de S. Maria Donnaregina, où l'on arrive par une pauvre ruelle. En bas, le tombeau de la reine Marie de Hongrie, femme de Charles II d'Anjou, par Cino di Camaino, un peu froid; une chapelle à fresques, dont certaines dans le style de Giotto sont d'un réel intérêt. Au dessus, le choeur des

religieuses, en restauration, avec les grandes fresques de Cavallini, côte à côte selon cette méthode italienne qui nous gêne toujours; ce n'est pas Florence, mais c'est sans doute ce que Naples offre de mieux. A la Cathédrale, vu Sta Restituta (qui aurait besoin d'être "restituée" dans son état véritable) et le baptistère du VI^es (qui manque lui aussi d'entretien) avec des restes de mosaïques à dominante bleue très harmonieuses - mais qui sont peu de choses quand on a vu celles de Rome.

Après-midi: tour des Champs Phlégréens, en excursion "de tourisme", sous un ciel où se succèdent de vives averses et de belles éclaircies. Toujours cette banlieue de Naples où se mêlent les taudis et les grandes constructions nouvelles. Puis, très vite, la Solfatara, aux abords un peu déplaisants, mais dont le vaste cratère frappe à mesure que l'on gagne son centre désertique et chaud sous le pied. J'avais imaginé plus fortes ses exhalaisons de vapeurs, plus larges ses sources de boue brûlante. C'est un Inferno bien domestiqué. Mais le tout a du caractère et vaudrait d'être vu à loisir un jour de solitude. En face, une très belle vue sur la Baie de Jozzole. Long amphithéâtre, sans majesté. La perle du voyage, c'est le lac d'Averno, si parfait de forme et de couleurs, mais qu'il faut se contenter de contempler de haut un instant. Rien d'"infernal", tout au contraire (même en des temps sauvages)

mais tout ce qu'il faut pour être un lieu sacré, un ~~espace~~ ^{espace} de lumière et de paix intérieure. Passé sous l'~~arcade~~ ^{voûte} pour voir (de loin, toujours) l'Acropole de Lumas, si bien située à l'orée de la plaine de Lapone, et deviner l'entrée de "l'antro" sibyllin, en bas, plus pareil à une entrée de tunnel ou de cave rustique qu'à un lieu saint. Descente sur Baia, avec de belles vues sur la lagune de Fusaro, puis sur la baie et le château de Baia, le cap Misène sous des angles divers. Longe' les thermes antiques. Le fond de golfe, aujourd'hui un peu étriqué, avec des "lido" populaires, il faudrait le revoir à l'antique, avec ses villas, la base navale de Misène, le va et vient des bateaux ou des litières, pour ressusciter un charme qui n'est pas loin, mais que certaines bidasses tiennent à l'écart. Reentrée dans les faubourgs pour arriver à Bagnoli, avec son quartier industriel; pauvre Misida qui s'y rattache aujourd'hui, qui paraît belle encore, mais bien éloignée de ^{la pure} ~~sa~~ nature que l'on aimerait y ~~passer un moment de sa vie~~ ^{passer un moment de sa vie} ~~et en retrouver~~ ^{retrouver}. Remontée sur le Pausilippe, assez décevant, avec ses maisons bourgeoises ~~mais~~, de peu de goût, mêlées à beaucoup de décadence. Pluie de plus en plus violente. Orage du soir.

4 sept. Deuxième visite à S. Maria Donmarquina et à Sta Restituta, avec Od. qui, trop fatigué, n'avait pu y aller la veille. - Le temps redevenu très beau permet d'aller au Vésuve l'après-midi, et ce sera

le soleil, excitent les forces et portent à la joie. On descend jus qu'aux fumerolles seulement, pour plonger la main dans des trous d'oï sort un souffle chaud et humide: les narines du dragon et son haleine. Quand on remonte on prend de larges vues sur le côté de Sorrente, assez clair; d'Alpes et l'intérieur sont embrumés, mais on devine d'assez hautes montagnes. Descente plantée, plus douce que la montée, face à la mer; ~~elle~~ donne l'illusion d'être devenu oiseau, dans le silence du ciel. Du bas, encore de très larges vues. Redescente rapide. Tout trop rapide!

5 sept. Cette seconde journée à Pompei, dont nous nous promettons beaucoup, a été bien manquée, car des orages violents ne nous ont presque pas quittés; juste assez adoucis pour que nous puissions monter jusqu'à l'Antiquarium, gagner le restaurant par lesuelles inondées, apercevoir un coin du Forum. Sur ces trottoirs étroits ~~et prof~~, dans cette solitude soudain établie par les averses, je retrouvais quelque chose des médinas sous la pluie, des odeurs d'herbes aussi.

6 sept. Belle matinée qui permet de visiter le parc de la Floridiana, avec ses pins et ses ouvertures sur la baie; les dernières perspectives plongeantes que nous saisissons. Vu aussi la Musée, agréable, à peu près vide de visiteurs. Puis de nouveau orages et pluies, et préparatifs de départ.

7 sept. Embarkement dans la matinée; restés au port jusqu'à midi, ce qui nous a permis de revoir longuement, ^{sous un ciel à demi nuageux,} le paysage de la baie et de la ville, maintenant familier. C'est ainsi - ainsi seulement - qu'ils valent leur réputation. Observé le trafic de la baie, surtout militaire: un long sous-marin américain, tout noir; un porte-avions, où les ailes luisent au soleil sur le pont supérieur, mais d'autres appareils se laissent voir plus bas par des panneaux ouverts.

Il faudrait noter ici ces impressions fugitives, recueillies d'un coup d'œil chaque jour: les formes lourdes de tant de femmes, bientôt accablées de leur poids, qui disent déjà l'Orient, parfois presque le mellah marocain; les musiciens des restaurants, dont seul un trio avait du caractère, celui qui fréquentait chez Giacomini: le violoniste sorti d'un tableau de Picasso première manière, le guitariste à moustache de "bandit calabrais", et le chanteur au crâne mussolinien qui regardait dans les glaces ses jeux de physionomie; les commerçants de "notre" quartier, déjà devenus familiers; les mendiants de tout âge - mille formes de ce monde un peu picaresque, sans ce reste de dignité que garde, au moins au dehors, l'Espagnol besogneux.

Piselli aussi, peu de temps avant le départ,

186
ce court moment de rêve au delà du rêve: dans un cadre militaire, inspiré par la base navale de Naples (sous mon ancien uniforme de simple soldat, je me fais reconnaître soudain comme amiral, chef réel d'armées imprévisibles pour une guerre imminente) tout à coup un instant de pure vision: le ciel ouvert, un ciel de demi-nuit, blême, à la fois sombre et lumineux, et là tout un monde de formes d'un bleu laiteux s'animent sur ce fond, fourmillant très haut, peu distinctes et pourtant reconnues, presque je proclame aussitôt, transporté de joie: «les armées célestes! les trônes et les dominations!» (où je peux reconnaître l'influence de la "Hiérarchie céleste" de Denys, que je lisais avant le voyage, et aussi les trônes d'une fresque de Cavallini, mais pour le nom seulement, car il n'y avait pas le moindre rapport de formes ni de couleur - c'est à dire qu'au fond ces occasions n'expliquent rien de la vision elle-même).

- Vers 2 heures, passage entre Ischia et Misida, dans les eaux mêmes d'Ischia, très belle, avec son vieux château, détaché, ^{ainsi qu'} ~~autour~~ une église, sur un îlot rocheux élevé; avec ses crêtes déclinées encore sauvages. Puis, peu à peu, tout rentre dans un bleu andalou, de plus en plus gris. - Plus tard les îles Ponziennes, dont une au profil en triangle, dressé haut, toute en roche, un peu comme Gibraltar. Sur le

continent, côte très plate, avec les hautes tours de quelque bourgade neuve des Marais Pontins. 167

8 sept. Beau temps, mer bleue. On aperçoit, laissée en arrière, une île rocheuse, un peu haute. Vers 10 heures les falaises de la Riviera de Gênes apparaissent et il est bientôt facile de les détailler, avec leurs bourgades au ras de l'eau et, sur les pentes accessibles (toutes ne le sont pas) des maisons isolées, juchées dans des positions parfois à peine vraisemblables. Puis la ville se découvre, avec tous ses prolongements. On entre au port vers midi. Suivre les travaux de chargement ~~jusqu'~~ tout l'après-midi. Départ dans la nuit, très pittoresque avec les lumières de la cité, au loin un feu d'artifices tiré dans quelque banlieue au bord de la mer; et soudain, les jets franchissés, l'obscurité du large, où l'on enfonce comme dans un monde extra-humain.

9 sept. Encore une très belle matinée en mer, ~~par~~ commencée au niveau de Portovenure, vraie fête de caps, de baies profondes, de plans montagneux successifs (quatre à cinq parfois). Mais rien sans doute dans tout ce parcours maritime (sinon les falaises de Capri) n'atteint en beauté étrange, extérieure à notre monde, les calanques blanches et ~~la~~ la roc pur, sans autre parure que la lumière, du cap Crisette, à l'approche de Marsaille. Vision finale, après laquelle

168
il ne reste plus qu'à peiner pour retraverser la France.

5 oct. Le manque d'eau à Rennes et l'été prolongé nous ont invités à sortir. Soirée à Dinard et sur les plages avoisinantes, avant-hier. Le paysage de la France que nous arions sous les yeux, de nos fenêtres, à la marée haute et au crépuscule, ou le matin suivant, très calme et d'une harmonie un peu japonaise avec ses pins tordus, était générateur de paix. La matinée ^{du dimanche} nous a menés au Cap Fréhel. D'abord au Fort de La Motte, où, par miracle, nous étions arrivés absolument seuls: un roci de cor, à peine réel, tel qu'on le découvre brusquement, de haut, rougeâtre sur une mer très bleue où se meuvent trois petites voiles blanches, au ^{font} d'une lande d'autant plus sauvage que beaucoup de forêts ont séché. Puis le cap lui-même, avec un phare tout neuf qui a l'air d'un sanctuaire; ses rochers où les arêtes de pierres rouges, ~~en~~ imbriquées, font croire à un travail humain (un temple de l'Inde taillé dans la roe). De belles eaux, très vertes dans les criques; un horizon qui déjà s'embrume; des oiseaux ~~à~~ au cap d'aile vaste. Et partout de larges développements de côtes; jus qu'au Cotentin, jus qu'à une grande île, un peu haute, qui doit être Jersey.

169
7er novembre - La mort qui repousse tout à coup un homme encore jeune auprès de nous, non moins que ce jour de Loussaint, les propres faiblesses de mon corps, tout m'invite à renouveler chaque jour cette méditation du départ qui ne m'a guère quitté dans ma vie. Être prêt dès le matin à ne point arriver jusqu'au soir; à laisser tout et tous, non pas comme des illusions grégues et peut-être ~~non~~ incarcérantes, mais comme des êtres au destin desquels on ne pourra plus aider; tout cela en regardant en avant - moi que tout départ matériel angosse et rend malade! Sans rien qui ~~force~~ donne la moindre lueur sur ce qu'il y a "en avant", sinon la lumière que l'on saisit au fond de soi lorsque l'on s'efface assez. Le nirvana ou le "royaume de Dieu" ne sont-ils pas déjà en nous? Mais nous ~~ne~~ le savons mal et nous n'arrivons pas à le croire. Quoi d'autre sinon cette lumière? Mais sur quoi s'appuie-t-elle et que peut-il rester de nous dans une mutation totale? Doit-il rester une trace de ce nous? Toutes questions vaines et ~~que~~ qui disparaissent même, si l'expérience "réussit." Les saints eux aussi l'appréhendent.

de Lodi, et à Penos-Hamon. Sa chapelle, pleine de
souvenir des perdus en mer (parfois trois ou quatre
de la même famille, d'un coup, souvent en Hollande).
Pèlerinage à la Croix des Veuves, un très beau site,
déjà rongé par les maisons qui s'implantent sur
la lande. Celle-ci n'est que fleurs: aubépines, ajoncs,
et là-dessus, pour en souligner l'éclat, un ciel de
plus en plus sombre qui va taonner à l'averse. Tôt,
récifs: un arai peuple de formes qui n'empêche pas
l'impression de solitude. Bréhat dans le coin de
gauche. Lieu de paix, pour la prière et la méditation.
"Et lux perpetua luceat eis..."

Beaucoup de caractère aussi à Tréguier. Cathédrale
un peu vide, malgré les tombeaux solennels qui en
occupent une partie. Elle sent le froid des lieux que
la vie n'arrive plus à remplir. Le cloître, peu mal-
heur, est resté obstinément fermé. La petite place
à côté, avec ses arbres, son intimité, ne gagne pas à
se voir peuplée par ce Renan ~~très~~ affaissé et dont
on voit trop qu'il est là surtout ~~pour~~ comme un
signe de triomphe. Sa maison, au contraire, est atta-
chée, surtout par des deux petites pièces du haut
où il a vécu enfant. Il n'est pas malaisé d'imaginer
cette enfance, sans même recourir aux "Souvenirs",
à l'école de la pauvreté et, souvent, du silence, avec

ces heures infinies que l'on n'achève point de parcou-
rir et qui font accomplir des siècles à l'enfant.
Je n'ai pas d'attachement à Renan, je n'en ai
jamais eu, et ce n'était pas là pour moi un lieu de
pèlerinage désiré, à l'entrée de Lambour ou
des Rochers. Mais je n'en retire pas moins, de ce
lieu, un peu plus d'intimité avec lui.

Retrouvé la mer à la longue plage de St Michel
en Grève
~~asséchée~~, déserte, ouverte à un ciel à demi voilé.
Etappe à Morlaix, curieusement enfermée par son
viaduc.

Mercredi 6. Suivre le fjord, presque jusqu'à
Lorient, au niveau de l'eau (mais trop de vase
grise au départ), avec des arbres sombres et un
ciel nordique. Tout, sans transition, on tombe dans
les champs de choux-fleurs et sur des colonnes de
canniers qui les transportent à St Pol de Léon. Cette
ville sombre sous son granit ~~sa~~ faite pour des
processions monacales, est livrée à l'invasion des
choux-fleurs qui ~~à~~ montent, en colonnes serrées,
jusqu'au marché (à côté de la cathédrale, hélas!)
puis en redescendent dans un va et vient incessant
et d'abord ^{aussi} incompréhensible ~~passé~~ que
l'agitation d'une fourmilière. Beauté de la
cathédrale, la plus imposante en Bretagne, avec

124
celle de Quimper. Dernière, une maison à sculptures,
pleines de force; elle est à vendre: on rêverait de
l'acheter. - Puis Roscoff, non moins sévère, plus
soignée encore: l'intérieur de l'église rebruit de
propreté. La place qui l'entoure a beaucoup de caractè-
re avec ses maisons anciennes, mais solides et
vivantes. On en voit plusieurs du même genre dans
la ville. Petit port, mais actif: trois cargos étrangers.
Près la maison dite "de Marie Stuart": la reine
n'a pas dû se sentir dépaycée en débarquant ici.
L'île de Batz, sur un proche horizon, sévère aussi.
Déjeuner en face de la mer qui monte lentement,
amenant la pluie dans son mouvement.

C'est sous l'averse que nous jetons un coup d'œil
à l'église de Berrien et à la porte Renaissance de son
enclos, dont le style ne s'harmonise pas, aujourd'hui
du moins, avec le climat spirituel de la région; puis
à l'église du Folgoët, avec son jubé, ainsi qu'à la
place ~~de~~, un peu nue, malgré ses monuments, qui
~~est~~ sans les foules des pèlerinages. Tout ce pays
de Léon a de l'allure.

Retrouvé Brest; descendu jus qu'à la Penfeld.
Visité la nouvelle église St Louis, qui a du style.

125
Jeudi 7. Matin plus clair. Franchi l'Elorn sur
son grand pont, en jetant un coup d'œil à son pay-
sage "japonais", très enveloppé de brumes. Plongé au
Dauralas et son calvaire, sympathiquement naïf.
Du Faou nous obliquons sur Crozon avec un très
beau passage de fjord sur un pont suspendu d'un
dessin élégant. Pierre Camaret, ses chantiers, sa
chapelle dédiée à N. D. de Rocamadour. Vient la
pluie d'après-midi, qui se suspend, heureusement,
pour notre station à la pointe de Pen-His, solitaire
aujourd'hui, sans doute la rite que je préfère sur
cette côte.

Par toutes sortes de ommosités nous aboutissons
à Braspart, puis au dt St Michel. Les bruyères
ne sont pas encore fleuries et les fonds marécageux
n'ont pas retrouvé d'herbes, si bien que ce paysage,
tout en bistré, avec ses pointes rocheuses, a une
allure de vrai désert. Peu d'oiseaux. Un ciel sombre
assez immobile, car le vent est tombé. Les ardoises
toutes fraîches, dont on a recouvert la chapelle
depuis mon passage précédent, luisent obscurément.
L'air et le temps sont comme suspendus au dessus
de ces espaces vides. Ici, vraiment, de la grandeur.
En fait on sort très vite de cette solitude. Et
Huelgoat, où nous nous arrêtons, on retrouve,

malgré un chaos à petite échelle, un étang pacifique où un couchant voile mettra des reflets pâles, des blocs rocheux trop arrondis par les âges pour paraître dangereux. Le souvenir de Ségalen et de sa fin m'occupe à l'entrée du sommeil.

Hier, vendredi 8, rentrés à Rennes, par la route de l'intérieur, où, après la forêt du Huelgoat, encore peu feuillue et qui, sans l'aubépine, manquerait de vie, rien n'est à remarquer à part le lac artificiel de Guerledan.

5 juin. Pentecôte - Ce fut une grosse déception que d'aller à la cathédrale ce matin, pour la messe radio-diffusée et la prédication du 3. Avril. Et d'abord parce que ni le commentaire ni la traduction de l'Épître et de l'Évangile ne sont transmis à l'auditoire. Ensuite parce que l'orateur, quand il vient parler, sans monter en chaire, reste ~~loin~~ éloigné, dans le chœur, et, lisant, à peu près immobile, donne une impression un peu compassée qui ne ressemble en rien à celle que l'on recueille chez soi. Qu'il vait ~~mieux~~ donc mieux ne pas venir ! Pourtant l'office est dignement célébré, sans excès de pompe, sans négligence non plus, et les fidèles, dans l'ensemble, suivent avec sérieux.

199
Mais là aussi demeure un vide ~~qui~~ dont il faut peut-être moins accuser la liturgie qu'une donnée fondamentale du christianisme, tel ^{du moins} que l'ont incarné les églises : le fidèle ne peut jamais être entièrement un acteur sacré ; seul le prêtre est "célébrant". Il ne reste trop souvent au laïc qu'à regarder et à répondre - au mieux à se retirer en lui-même ; mais ce n'est pas facile dans une église de ce style et dans une foule du dimanche.

- C'étaient les chants d'oiseaux ce matin, à l'aube, qui participaient le plus naïvement à la joie de Pentecôte. Pourquoi la descente de l'Esprit ne s'opérerait-elle que sur les hommes ? Tout le déploiement de l'univers, tout le "manifesté", n'est-il pas suspendu au "spiritus", au souffle de l'être qui manifeste ?

22 juillet - 2 août - Séjour à Paris, à travers des orages, des temps gris et poisseux ; séjour de peu de joie. Un pointant tout d'abord l'exposition Boussin au Louvre, puis celle du grand rouleau des Oies Sauvages de Ma Fen et de quelques autres peintures chinoises à l'Orangerie. Oïen que je pénètre moins mal qu'autrefois dans le monde de Boussin, c'est celui des Chinois qui me parle le plus. L'alliance de la

poésie (écrite) et de la peinture; chez eux, donne une allure de barbares aux théoriciens et aux critiques de notre XVII^e s. qui chicanent Soustou pour un chameau oublié. Cette pompe et ces figurants, même dans les tableaux qui sont presque de purs paysages, n'ont toute présence de la vie cachée sans laquelle le monde n'est que vaine apparence. Le qui m'émeut tout de même? "L'Inspiration du Poète", l'étude de deux têtes de femmes pour "L'Adoration du Veau d'Or" (presque grecques), la "Mise au Tombeau" de Dublin, parce qu'elle est presque romantique, enfin "L'Hiver" (ou Le Déluge), beaucoup plus visible, plus accessible aux sens, qu'autrefois. Tandis que je vis avec tous les arbres chinois - et la maigre feuille de bambou. - Et puis, à Lennuschi, il y a toujours le reposoir devant le grand Bouddha japonais; c'est pour moi comme une chapelle.

Le 24, nous assistons à la "liturgie" de l'église orthodoxe St Trénée: beaucoup de foi et même d'enthousiasme. Au premier abord la transposition en français des prières latines, sur les rythmes de nos messes, donne une impression un peu inquiétante, comme de parodie. Mais l'ingénuité du public, l'ardeur des officiants, gagnent peu à peu. Dans cette salle sombre et devant cette décoration où la majesté byzantine n'est point diminuée, on se sent

passé dans les catacombes ou dans une basilique des premiers siècles. On sent là quelque chose de plus passionnément chrétien que dans nos églises - car il y a ici une passion orientale. Le rite du baiser de paix qui circule à travers l'église me touche. Et le S. Kot., en officiant, a l'étonnante figure du stanetz inspiré.

L'après-midi, longue conversation sur la poésie avec René Ménard. Il faut admettre qu'il y a dans toute poésie un surplus par rapport au langage. Mais celui-ci reste assez particulier pour que la diversité des langues ne puisse être surmontée absolument ~~par~~ dans une poésie universalisable. (Il reste pourtant possible de traduire certaines poésies).

Le 28, visite de Saint-Denis (tout parisien que je sois d'origine, je n'y étais jamais allé). Défectueux, avec sa réserve de lumière sous les voûtes, malgré le temps obscur. Mais trop de tombeaux: c'est une exposition (et avec un guide!). J'aime mieux les vieilles pierres grattées du déambulatoire et de la crypte, qui ont figure de témoins ressuscités. Et le court passage de Jeanne d'Arc me touche plus que la ~~poésie~~ putréfaction des rois. Elle était pure - cette merveille. - Un aussi l'entrée de la Légion d'Honneur: un beau visage sous les marques de la dérépitude.

180
Revue (à loisir cette fois) l'exposition des Masques, dans la demi lumière initiatique qui leur convient. Changement de forme: changement d'être. Styroches obliques d'une réalité fondamentale: il n'y a ~~de~~ ^{de} ~~de~~ ^{de} d'initiation définitive que dans une Transfiguration (par la montée intérieure de la lumière - et alors c'est le visage humain qui est le masque et qui doit ~~être~~ tomber). J'ai couru aussi quelques salles du Musée Guimet: redécouvert mon bouddha khmer en le cherchant sous tous ses profils; il faudrait pouvoir l'isoler.

Le 31, dans la foule, exposition Saint-Louis à la Ste Chapelle (je ne l'avais pas revue depuis combien d'années? par je ne sais quel concours de circonstances). Découvert la sœur du roi, la bienheureuse Isabelle: ce n'était point une abbesse de parade. J'aime ces vocations familiales de sainteté: ces gens étaient dans le vrai.

Enfin, le 1^{er}, exposition bulgare au Musée Pédagogique (je reconnais de moins en moins ma vieille école): le meilleur tient dans quelques peintures murales du Moyen-Âge; au total, ~~peut-être~~ une nation qui ne s'est pas encore tenue. - Vu aussi, au Louvre, les nouvelles salles du X^e s. et (d'un pas plus rapide) l'exposition des Préveres que nous avions déjà vue quelques jours avant. J'aime bien telles figures ou tels paysages, mais rien ne me va tant au cœur comme certains "grunitifs". Tant qui n'est pas ordonné d'une fin spirituelle (je ne dis

pas: à une religion) laisse plus vite.

181
21 août - Deux jours au Congrès Arvernois, à Vannes.

De ces rencontres je tire, aujourd'hui plus que jamais, le désir du silence et de la retraite. J'en retiens du moins deux moments: ~~le~~ l'excursion aux mégalithes de Forqueniague et de Carnac, complétée, inutilement, par un crochet dans la presqu'île de Riberon, ou chargée de foules, à en colorer les ~~seuls~~ si elle était flottante. J'aime les monuments mégalithiques; mais, en ce moment, ^{de l'année} aucun recueillement d'aucune espèce n'est possible sur un littoral breton, tant on se presse partout. J'ai mieux aimé, le soir, les illuminations des monuments de Vannes, surtout les jardins des remparts, peuplés seulement de lumière, devant un décor de maisons enlevées au temps - une sorte de vue "absolue" du monde. La cathédrale aussi gagne à cette "dématérialisation", ainsi que la place Henri IV. Retour par la chapelle de St Ivé, le calvaire de Quéhenno (ce n'est pas un des meilleurs), Josselin dont la route nous offre des vues plongeantes sur le châteaun, toujours fermé aux visiteurs. Seuls jours de beau temps depuis la fin de juin! Mais après tout peut-être ne pourrai-je plus jamais goûter certaines

182
j'iris du monde et de ses figures: c'est de plus en plus le moment où j'en sortirai qui occupe ma pensée.

- Preux ces temps-ci Bergson, "Les données immédiates". Et vrai dire c'est plutôt une première lecture, car j'étais bien incapable d'en tirer parti ^{durant} ~~de~~ ma classe de philosophie, et je n'avais jamais ouvert ce livre. J'en tire le regret profond que cet homme ait dû se mesurer avec des "problèmes" scolaires et des auteurs dont on ne se soucie plus guère. Que n'a-t-il envoyé promener, en lui, l'universitaire à faux-col! Dès qu'il touche à la vie profonde, l'accent change: il est enfin lui-même. «La pensée demeure incommensurable avec le langage.» Mais aussi l'âme incommensurable avec la pensée (il ne se l'est pas demandé). «Il nous trouve que nous nous sommes déçus sans raison, peut-être même contre toute raison. Mais c'est là précisément, dans certains cas, la meilleure des raisons.» Il cherchait encore trop de raisons pour prouver que nous avions ~~raison~~ raison de nous passer de raisons. Une doctrine plus radicale lui aurait appris à ne pas désirer raisonner.

23 au 29 sept. - Quelques jours à Paris, où s'attendent quelques belles journées (les premières depuis juin). Entre des courses utilitaires, vu au Musée des Monuments Français les relevés des peintures murales. C'est un grand ensemble, qui

modifie l'idée que l'on se fait d'ordinaire de l'art monumental aux divers "Âges". Rue de richesses pour la période romane surtout: je n'aurais pas imaginé tant d'ampleur à l'ensemble de Saint-Savin par exemple. Plus tard la peinture murale ressemble trop à la peinture sans adjectif - comme la tapisserie. Pourtant j'ai revu avec joie, dans les nouvelles salles de Cluny, la série de la Dame à la Licorne. Elle paraît commandée par un symbolisme continu que je n'arrive pas à lire de bout en bout. Que l'apprivoisement de la licorne s'achève quand elle se voit dans le miroir que la Dame lui présente, c'est d'une vérité psychique que l'auteur n'a peut-être pas sentie toute entière. Mais si forte qu'ait été ^{mon} ~~l'~~ impression devant cette "révélation" (je n'y avais rien compris autrefois), plus étrange a été ~~mon~~ le bouleversement que j'ai ressenti à la simple vue des masonneries romaines, en particulier de la grande salle des Thermes, si nue pourtant. Même sorte d'ivresse saine qu'à Rome, de communication secrète entre les murs et moi, comme dans les profondeurs du Salatin ou la ^{de} Maison Dorée, une adhérence subtile à la matière même des murailles. Là je suis chez moi, alors que je me trouve toujours un peu étranger dans notre propre Moyen-Âge.

184

1961

12 avril - Longue interruption, due au travail sans doute, mais surtout à d'interminables séries de contretemps et d'épreuves qui me mènent parfois près du découragement total. Peu d'envie et de capacité pour me reprendre à de vrais travaux personnels, sans lesquels pourtant ma vie n'a ni sens ni saveur. C'est du côté de la vie intérieure que je suis le moins déçu et que je trouve de quoi ne pas tout abandonner.

23 Mai - Dans la nuit de la Pentecôte au lundi, vu en rêve Saint-Paul. Je venais le chercher dans une demeure qui avait l'air d'un sous-sol et où, autour d'une table, il y avait, assis sur des bancs, des enfants sortis de pauvres faubourgs modernes, dirigés par deux ou trois jeunes filles, de type vulgaire elles aussi et peu aimables. Le tout se passait en effet de notre temps et la lumière était électrique, je pense. Je disais: « Je suis à la recherche de notre frère. » Une des filles me répondait, sur un ton de mauvaise humeur, « Dites plutôt notre père. C'est ainsi qu'on l'appelle chez nous. » Je répliquai quelque chose comme « je garde ce nom pour celui qui est dans les cieux. » Et, me retournant, je voyais derrière moi Saint Paul, c'est à dire son

visage et le haut de son corps. Il avait sur la tête ¹⁹⁵ une espèce de bonnet de papas, mais, plutôt violet sombre que noir. Une figure laide, ramassée, mangée par une barbe noire qui remontait très haut sur les joues; un teint plutôt rouge. Deux des yeux noirs, un peu saillants, d'un éclat extraordinaire, à la fois pénétrants et bons; je pourrais même dire: pleins d'amour. Je ne pense pas avoir jamais vu d'aussi beaux yeux masculins. Il m'a dit: « Je savais que vous finiriez par venir. Je vous ai vu plusieurs fois à mes conférences. » - « Mais comment avez-vous pu remarquer quelqu'un que vous ne connaissiez pas et qui n'a rien de remarquable? » Il a ri; je crois, mais j'ai commencé à me réveiller.

3 août au 3 septembre - Il me coûte toujours de quitter des travaux que je voudrais voir achevés et une demi-solitude qui me permet de vivre du côté de l'esprit. Je ne pars jamais sans le sentiment d'une espèce de trahison.

Du 3 au 5 août, nous avons traversé la France obliquement, de la Bretagne au pied du Mont Blanc. Quelques haltes de valeur: à Lannault, dans la matinée du 3, avec la même lumière rosée sur les pierres et dans l'air, derrière l'autel, qui fait attendre l'annonciation; à Bourges, que j'avais vue en 1924, et où

186
la cathédrale, avec plus d'expérience des grands monuments, m'a paru plus admirable encore, dans une fin d'après-midi très lumineuse, où le ciel semblait se répandre sous les voûtes. Nevers, le 4, ne m'a apporté qu'un refuge : le couvent de Bernadette et, dans la chapelle, son corps si léger, si menu, qui semble être demeuré celui de la grande fillette de Lourdes. Il y a beaucoup de recueillement autour d'elle et la prière y naît sans peine. Arrivés à Autun après en traversant les bois et les hauteurs du Morvan; un peu de déception : les sculptures de la cathédrale se voient mieux sur les livres; et les horaires ne nous ont pas permis de voir le musée Rolin. Le 5, arrêt à Cluny, qui m'a laissé un meilleur souvenir qu'autrefois. Un crochet pour voir, à côté d'une ferme juchée très haut, les peintures murales d'une église désaffectée, à Bourg. Traversé Mâcon, sans en rien reconnaître, puis Bourg où nous n'avons pas pu nous arrêter (et je ne le désirais pas tellement). Un admirable passage de l'itinéraire, avec des vues immenses sur des crêtes sauvages. Un instant d'arrêt sur les bords du lac de Saint-Jura, revu quarante ans après, quand la mort de Pierre Martin venait de me rappeler les trois frères qui furent alors mes amis et que la vie a dispersés sans retour. Et toutes les fatigues d'une longue route

se sont dispersées à l'arrivée à Lordon, devant le massif du Mt Blanc saisi par le soir. 187

Nous avons passé là deux grandes semaines, presque toujours belles, à suivre les jeux du ciel et de ses reflets sur les neiges et les glaciers, tous les mouvements qui donnent un visage à ces monts, les éclats du petit matin ou du ~~soleil~~ couchant extrême qui sont comme les reflets d'une âme sortie de la roche elle-même. Jamais je n'avais eu si longtemps sous les yeux une telle beauté.

Je n'en ai pas moins ressenti, surtout au début, le profond déclin de mes forces physiques et cet éloignement croissant que finit par m'inspirer tout ce qui est "du monde", y compris la nature, comme si je n'étais bien que dans la nuit, méditant sur des vies et des êtres que je n'ai pas connus, et sur le "passage" et ce que je pressens au delà.

J'ai noté ce rêve fait au matin du 14 août. Sainte Chère (d'Avila) était dans une sorte de parloir très pauvre, divisée par une barrière de bois devant laquelle j'étais agenouillée, avec d'autres personnes, je crois. Elle était assise, il me semble, ~~mais~~ mais donnait l'impression de dominer la scène. J'ai très bien vu son visage, d'expression encore jeune

188
malgré quelques marques de l'âge dans son modèle.
Son regard brun, très vif, répandait la lumière; un
œil plein de bonté, l'autre secret et pénétrant. Elle m'a
dit en souriant quelques paroles, mais je ne les ai
pas retrouvées au réveil. Puis elle a posé une main
sur mes mains jointes et les a légèrement serrées.
J'en ai été tellement saisi que je me suis réveillé,
avec la trace, en quelque sorte, de sa présence phy-
sique, tant ~~de son~~ ce contact m'avait bouleversé. -
Je n'ignore pas que c'est un rêve (un de ces rêves
que plus d'un, autrefois, aurait volontiers confondu
avec une vision). Tout de même, en cette veille du 15
août, il m'a plu d'y voir comme un encouragement
et un appel.

Quitte Cordon le 22 août au matin. Mis pied à
terre à Genève pour quelques instants au bord du lac.
Traverse péniblement Sausanne à midi, pour abou-
tir enfin, au début de l'après-midi, chez J. Massi,
au hameau de Corsy, très haut au dessus du lac. Lieu
fait pour une retraite pacifique et lumineuse, dans
un vol au dessus des eaux, parmi un silence cosmique.
Arrivés le soir à Berne, après avoir effleuré Morat
et son lac.

Visite de Berne le 23 dans la matinée: les vieilles
rues avec leurs fontaines, trop germaniques (je ne
suis pas sensible à leur lourde fantaisie et la

laidier des personnages m'indispose), le pont et la 139
vue sur les toits des bas quartiers, les ours, la cathédrale
~~de~~ dont la vide artistique paraît une offense à Dieu.
Gagné le soir Zurich, son lac; la bergade d'Enle-
bach et, au dessous, dans un site aérien lui aussi,
mais moins "inspiré" que celui du Léman, la maison
des H.

Passé là le 24 et le 25, avec une trop courte visite
d'un coin de la vieille ville. Les eaux, les ponts, y met-
tent de la vie, mais elle n'a pas l'élégance ou le carac-
tère de Berne. Comme réalisation moderne, la maison
du groupement de l'aluminium, que nous fait visiter
M. H., est une réussite.

Quitte Zurich un peu avant midi, le 26, et, avec
une pause à Sengzburg, arrivés à Neuchâtel, après
avoir longé le lac de Bièvre et vu, de la rive, l'île de
J. J. Rousseau (je n'avais guère espéré l'y rejoindre
un jour, mais, malgré ma vieille affection pour lui,
mon cœur maintenant va à d'autres formes de vie).

Passé le dimanche 27 à Neuchâtel. Nous avons
eu tout le loisir de connaître les bords du lac. Le soir
de notre arrivée les Alpes se sont laissées apercevoir,
mais tout s'est noyé ensuite dans la brume de
beau temps. Vu le château et l'extérieur de la
collégiale (prise, le matin, par les services) et
découvert, au musée Ethnographique, une expo-

190
tition de la Saône à travers les civilisations qui, malgré quelques fautes de goût, offrait de très belles choses. Elle nous a retenus le reste de la matinée et une partie de l'après-midi. L'autre musée, malgré un primitif helvétique, dur de dessin et de couleurs, et les célèbres automates, offre beaucoup moins d'intérêt.

Le 28, à travers des paysages de forêts pleins de fraîcheur, par Dole et Cravens, nous sommes rentrés en France, par Sontarlier, Salins et sa vallée, Dôle et sa cathédrale, pour retomber dans les plaines et arriver à Dijon au milieu de l'après-midi.

Séjour à Dijon jusqu'au 1er Septembre au matin, par des journées très chaudes. Un et revu à loisir le musée, qui voudrait à lui seul cet arrêt. On ne sait qu'y préférer: le Maître de Tlemalle, les primitifs suisses et allemands, le retable de Broderlam, les tombeaux des ducs ou telle et telle statue burgundienne anonyme, les vases (même quelques péruviens). Rue d'églises aussi, et en particulier la crypte de la cathédrale, très émouvante (j'aime le christianisme de catacombes et de cryptes). Enfin le Suite des Prophètes, qu'avait étudié mon père et dont j'avais entendu parler dès mon enfance. Deux visites ne sont pas de trop pour étudier ces voyages, aussi révélateurs (et c'est une qualité rare) que

191
ceux d'individus véritables. Ai-je vu souvent des physiognomies qui restent ainsi dans la mémoire, plus vraies que la réalité? Le Moise ~~antiquaire~~ m'est plus proche que celui de Michel-Ange.

C'est plus que jamais à mon enfance que m'a ramené ~~mon~~ notre première étape, puisque nous avons pu nous arrêter à Cussy-les-Forges où je n'étais pas revenue depuis l'été de 1913. Nous avons vu d'abord l'église, plus petite, naturellement, que dans mes souvenirs. C'était à gauche, dans un des derniers bancs, que nous prenions place. Le seul changement notable, c'est que la pierre tombale ornée d'un cadavre rongé par les vers a été tirée de l'ombre et accrochée au mur du transept gauche. Derrière l'église, l'école n'a pas changé; nous allions y prendre des livres, à la bibliothèque municipale, et c'est ~~ainsi~~ ainsi que j'ai lu beaucoup d'Eckmann-Chatvian, avec un plaisir que je me rappelle encore. Est-ce parce que mes yeux sont devenus plus difficiles? mais le village m'a paru figé et plutôt détérioré par rapport à ces années-là. Non seulement les maisons n'ont pas changé, mais elles se délabrent. C'est le cas, bien certainement, de celle où j'ai vécu et que j'ai reconnue sans peine. Et là aussi tout est plus petit. Le grand pré en face (où les Cosagues,

192
disait-on, avaient campé en 1814) est mutilé par
l'installation d'un petit garage. La maison où nous
avons ~~été~~ passé nos vacances (de 1908 à 1911, puis, de
nouveau, en 1913) n'a plus sa porte ouverte à tout
venant: personne n'a bougé derrière les rideaux. Le
portail de la cour, les portes des granges, n'ont pas
été repeintes depuis bien longtemps. Les persons où je
montais si souvent sont les mêmes; les trois marches
d'escalier vers la cave ont autant d'herbe; j'ai recon-
nu les mêmes espèces de plantes sur le sol, très brû-
lées cette année par l'été. Mais en ce temps là je
n'avais pas à me baisser pour les voir. Je n'ai pas
osé ~~me~~ frapper à une porte qui semblait délaissée à
m'ignorer; je n'aurais trouvé derrière que des
fantômes. Une femme arrivait à la maison suivante,
qui avait autrefois un tort de chaume; la petite écurie
intermédiaire, qui tenait deux ou trois vaches, s'est
effondrée. Je l'ai interrogée. Aux premiers mots,
comme si elle m'attendait, elle m'a dit qui j'étais.
Elle m'a rappelé le temps où j'allais m'asseoir sur
le perron de sa maison. Ce qui m'a déroute le plus,
c'est qu'elle avait exactement les yeux très clairs,
trop clairs, presque translucides, et la même gène de
vieillesse (sauf qu'elle n'est pas courbée en deux) de
la "mère Morin" - sa mère, certainement, mais

je ne me souvenais que d'un fils, Paul. Elle 193
nous a fait entrer dans la pièce unique de sa
maisonnette. A part deux chaises nouvelles, la même
intérieur: la grande armoire d'un côté, le lit couvert
d'étoffes disparates, qui ont l'air prêtes à tomber
en poussière. C'était déjà alors une des maisons les
plus pauvres du pays. Elle nous a donné des nou-
velles des disparus que nous avions connus, sauf
de sa famille, et je n'ai pas osé lui en demander.
Le tout avec une netteté qui prouvait ~~que~~ combien,
suivant ses propres termes, elle n'avait rien oublié.
C'était un peu hallucinant. J'aurais aimé revoir
les environs du village, mais il fallait repartir.
Je l'ai fait, malgré tout, sans peine, car, si je suis
pleins de souvenirs sur les lieux et les gens, ils
me paraissent un peu tenir à une autre existence.

Arrêt à Strallon, d'où nous descendons sur
le Ceroin pour remonter ensuite vers St Geré-sous
Vézelay et Vézelay même. J'avais revu ces deux
lieux en 1924, venu à pied de Châtel-Censoir. On
ne se larde pas de l'église, si pleine d'air et de
lumière, avec son peuple de figures qu'il faudrait
plusieurs jours pour déchiffrer. Mais le retour a ses
exigences, et il faut gagner Gien où nous acheverons

1914
La journée au bord de la Loire, dans la moiteur des
eaux orageuses.

Longue étape finale le lendemain, mais qui nous
permet un arrêt, le matin, à St-Benoît sur Loire, où
l'église a retrouvé ses moines. Cette brève rencontre
demande une autre visite. Vu la maison de Mass
Jacob, dérisoirement bourgeoise, où le destin est venu
mettre le seau à sa vie. A Germigny les Près un
groupe de religieuses hollandaises achevait d'offrir
la messe, dite avec l'accent néerlandais, et donnait
le spectacle, pour nous singulier, d'évolutions mili-
taires ~~et~~ dont aucune congrégation en France ne
supporterait la raideur mécanique. Elles ont gâté
la vue de la mosaïque de l'abside. J'imagine l'effroi
des premiers chrétiens devant leur escouade. - Et
ce fut la course de paysage en paysage, d'Orléans
à Orléans, puis à travers la Gâtine et ses bois, Sables,
Château-Gontier, enfin Rennes.

Enfin nouveau départ pour Paris, où, le 9, par
un jour très beau, chaud, lumineux, le mariage de
notre fille a fini de nous l'enlever, après si peu
d'années ~~en~~ (que sont vingt ans, dans cet apprentis-
sage perpétuel?), si peu d'années et pourtant, les
dernières, où elle s'écartait de plus en plus, si longues

1915
et parfois si pénibles. Comme échappe le plus vivant
d'un être, quel pourtant l'on a suivi dans le bonheur!
Mais nous-mêmes nous saisissons-nous toujours
mieux? La journée a été harmonieuse, sereine.
Que ce soit un présage pour leur avenir!

25 au 31 octobre - Brève tournée en Espagne.

Ainsi, trente-cinq ans après mon premier séjour
(le seul vrai ^{de} jour, jusqu'ici), me voici de nouveau
sur le chemin de ce pays avec lequel j'ai toujours
entretenu des liens secrets. C'était ^{en 1926} mon premier
voyage à l'étranger. Ce fut la révélation de cette
sécheresse lumineuse, de ces espaces presque désen-
tiques, si beaux de la seule nudité de la pierre et
du sol, qui devait ensuite me porter vers l'Afrique.
J'en ai gardé pour l'Espagne une chaleur de
premier amour.

J'essaie de retrouver l'origine de ce mouve-
ment qui m'avait porté, tout en préparant le
concours de l'Ecole, à étudier l'espagnol par moi-
même, pour me délasser des autres études. Sans
doute, un peu, l'action du lid et d'Hernani: la
hauteur, la passion (à côté des héros, Chimène et
Doña Sol). Mais ~~plus~~ plus loin, très loin dans l'en-
fance, un des premiers livres que j'ai lus (et
relus, en possédant peu), cette Conquête de

Grenade, abrégée de W. Irving, que mon père avait achetée deux sous chez un bouquiniste: un petit volume, à reliure brune, avec une gravure au début qui représentait un chevalier cloutant, de son poing grand, un cartel de défi sur la porte d'une cité maure. Que ne l'ai-je conservé! Tant de choses dans ma vie sont sorties de là, et de Robinson!

Après une traversée de la France en oblique, sous des rideaux de pluie, c'est la frontière à la nuit, bien amenuisée pour les voyageurs de luxe que nous sommes (Et il faut convenir qu'il y a bien des commodités à ne plus emprunter les trains bondés et "suspects"). Je ne revenais vraiment l'Espagne que le 26 au matin, dans les montagnes en pleine sierra, entre Avila et l'Escurial (Où ma chère, je serai passé deux fois ainsi dans les ténèbres devant la ville, où j'aurais tant aimé faire un pèlerinage). Ciel gris, immenses perspectives, blocs roulés, en équilibre sur les pentes; mais partout la lumière, un vent de lumière, qui coule entre les nues, ~~et~~ lave les pierres, donne vie aux bruns et aux gris. L'Escurial lui-même paraît une source lumineuse.

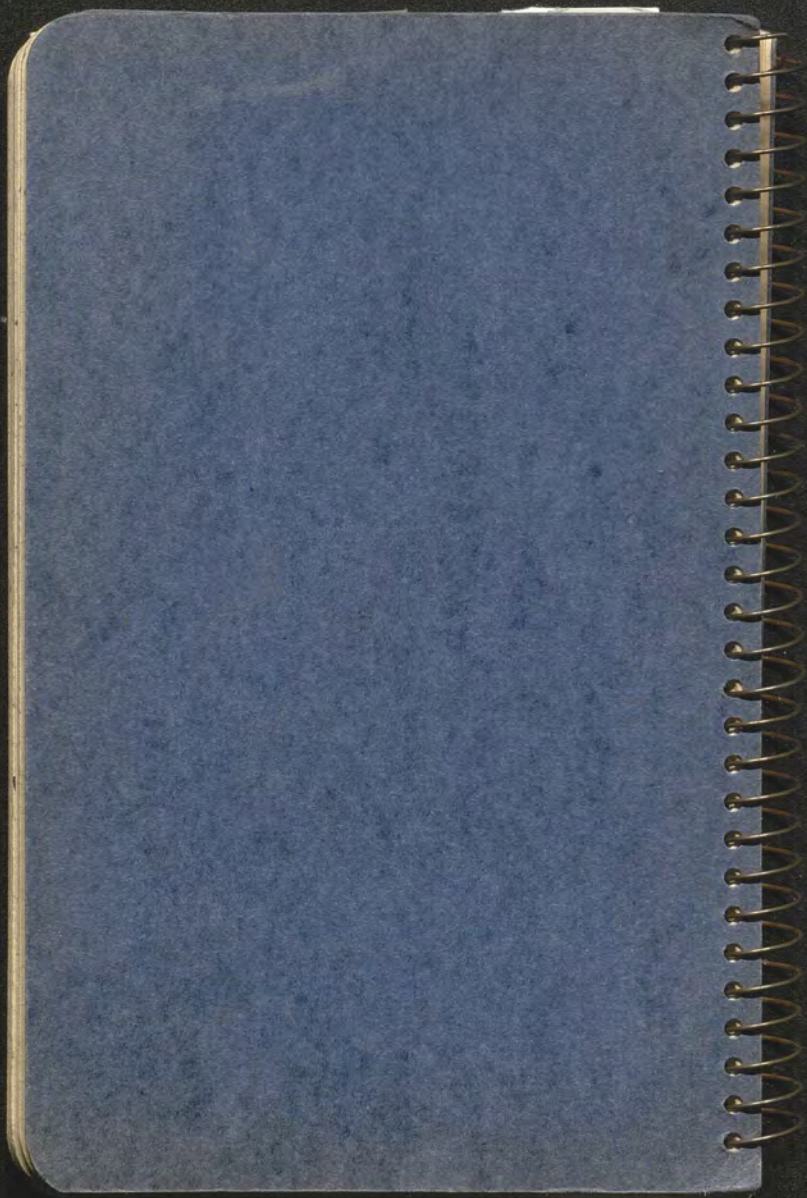
Et me voici à la Casa Velázquez, perdu dans ces couloirs, ces escaliers de géants, ces

192
marbres - et pourtant à l'aise, parce que j'aimerais vivre dans un palais immense, avec une toute petite cour, où chacun serait choisi pour son urbanité, chacune pour sa douceur, tous pour leur qualité méditative. Et l'aise aussi parce que de ma fenêtre j'embrasse un immense horizon: tous les espaces ~~sur~~ sur lesquels s'ouvre la Cité Universitaire, avec, sur le fond, l'Arc de Triomphe du régime et cet espace d'Escurial qu'est le Ministerio del Aire. Des espaces vides, des arbres, des peupliers surtout, qui commencent à se défeuiller. Peu de passants en dehors des étudiants. Là-dessus je verrai tour à tour les nuées suspendues, le premier jour, un soleil abondant le 27 et le 28, puis, de nouveau, soleil et pluie mêlés le dernier ~~jour~~ soir. Beaucoup de silence. Et éloignement des hommes et des choses que devrait chercher Charles Quint à l'Escurial. Que je comprends sa retraite!

De Madrid, dans la presse des conférences et des réceptions, je n'ai pas vu tout ce que j'aurais voulu reparcourir à pied et lentement. Seulement, aux abords de la Cité Universitaire, le chemin jusqu'au métro et la partie supérieure du Parque

del Oeste (Il y a là un monument de pierre, dont
le personnage central a été ^{tronqué} absolument ~~de sa figure~~ par
les ~~combats~~ ; devant lui deux figures de bronze
ont conservé leur forme mais sont percées de
balles - c'est la seule trace de la guerre que j'aie
pu voir). Et dans le Centre la région entre la Puerta
del Sol (qu'elle m'a paru petite), le Prado et l'Ins-
titut Français - ce que j'avais le mieux connu en
1926. On m'a fait parcourir en voiture d'immenses
quartiers aux avenues très larges, aux maisons
sans beauté (à la différence de Rome, dans cer-
tains ~~quartiers~~ de ceux tout au moins), créations
récentes dont je n'avais rien soupçonné.

En revanche j'ai enfin connu la société espa-
gnole, dont seul le petit peuple transplanté au
Maroc m'avait été familier. Que je me trouve
chez moi dans cette ~~élite~~ élite madrilène, assez
cosmopolite (même si elle aime son pays), formée
aux langues et aux mœurs de l'Europe ! L'Eu-
rope du XVIII^e s., en somme, avec plus d'expé-
rience du malheur. Finesse, esprit, et, chez les
jeunes filles ou les femmes, une décence naturelle
alliée à une grâce discrète, qui donne du charme
à celles-là même qui n'ont pas de beauté. Sou-



Université Côte d'Azur. Bibliothèques